LA TABLE RONDE

OCTOBRE 1951

SOMMAIRE

SIMONE WEIL :
A propos de la question coloniale dans ses rapports avec le destin du peuple français........................ 9

JEAN ROSTAND :
Notes d'un biologiste........................ 26

MAURICE PONS :
Virginales........................ 32

JEAN GIONO :
Monsieur Machiavel ou le cœur humain dévoilé........ 38

MACHIAVEL :
Lettres........................ 72

ERNST JUNGER :
Le récit d'Ortner........................ 87

LA RUBRIQUE DU MOIS

LES ESSAIS :

CLAUDE ELSEN : Témoignages de la vingt-cinquième heure........................ 119

RENÉ MASSAT : *Les grandes découvertes de la physique moderne*, de PIERRE GUAYDIER........................ 122

CLAUDE DELMAS : Vers les mystères de la vie........ 125

MAURICE PONS : Parler de soi........................ 126

LES ROMANS :

ROGER NIMIER : Journées de lecture................ 127

L'HISTOIRE LITTÉRAIRE :

HENRI CLOUARD : *Maurras et notre temps*, de HENRI MASSIS 129

LES LETTRES ALLEMANDES :

MARCEL SCHNEIDER : J'ai choisi la liberté française. 132

LES LETTRES ANGLAISES :

JEAN-YVES CHEVALLIER : Des pavés pour l'enfer... 134

LES LETTRES ITALIENNES :

GEORGES PIROUÉ : Quatre contemporains 137

L'HISTOIRE :

PHILIPPE ARIÈS : De trois histoires de France....... 141

LE THÉATRE :

YVES FLORENNE : Art dramatique et esthétique..... 146

LE CINÉMA :

MICHEL BRASPART : Rentrée des classes............ 152

LA MUSIQUE :

CLAUDE ROSTAND : Trois festivals : Aix-en-Provence, Bayreuth, Salzbourg 155

LES BEAUX-ARTS :

BERNARD DORIVAL : La troisième hirondelle....... 159

★

VARIÉTÉS

ÉTIENNE LALOU :
Carnets d'un amateur de sport.......... 161

★

PROMENADES

VICTOR SEGALEN :
La tête.......... 165

MAX GUIHENEUF :
La rançon.......... 171

JEAN FOUGÈRE :
Sur la pêche d'un étang.......... 175

JACQUES NANTET :
Venise d'un autre œil 181

A PROPOS DE LA QUESTION COLONIALE DANS SES RAPPORTS AVEC LE DESTIN DU PEUPLE FRANÇAIS

Ce texte a été écrit par Simone Weil, à Londres, pour les services de la France libre, dans les premiers mois de l'année 1943, *à la même époque que* l'Enracinement *et que la* Note sur la suppression des partis politiques *et* la Personnalité humaine, le Juste et l'Injuste *qui ont paru dans les numéros* 26 *et* 36 *de* la Table Ronde.

Il nous a semblé que la pensée de Simone Weil sur les problèmes coloniaux devait être connue, même si l'on fait sur cette pensée les réserves qui s'imposent, à notre avis. Nous nous réservons de publier, dans un prochain numéro, des opinions différentes sur cette même question.

Le problème d'une doctrine ou d'une foi pour l'inspiration du peuple français en France, dans sa résistance actuelle et dans la construction future, ne peut pas se séparer du problème de la colonisation. Une doctrine ne s'enferme pas à l'intérieur d'un territoire. Le même esprit s'exprime dans les relations d'un peuple avec ceux qui l'ont maîtrisé par la force, dans les relations intérieures d'un peuple avec lui-même, et dans ses relations avec ceux qui dépendent de lui.

Pour la politique intérieure de la France, personne n'a la folie de proclamer que la troisième République, telle qu'elle était le 3 septembre 1939, va ressusciter de toutes pièces. On parle seulement d'un régime conforme aux traditions de la France, c'est-à-dire, principalement, l'inspiration qui a fait jouer à la France du moyen âge un si grand rôle en Europe, et l'inspiration de la Révolution française. C'est d'ailleurs la même en gros, traduite du langage catholique en langage laïque.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE R.F. PERIODIQUES

Si vraiment ce critérium est valable pour la France, s'il est réel, il ne doit pas y en avoir un autre pour les colonies.

Cela suppose non un maintien, mais une suspension du *statu quo* jusqu'à ce que le problème colonial ait été repensé, ou plutôt pensé. Car il n'y a jamais eu *en France de doctrine coloniale.* Il ne pouvait pas y en avoir. Il y a eu des pratiques coloniales.

Pour penser ce problème, il y a trois tentations à surmonter. La première est le patriotisme, qui incline à préférer son pays à la justice, ou à admettre qu'il n'y a jamais lieu en aucun cas de choisir entre l'un et l'autre. S'il y a dans la patrie quelque chose de sacré, nous devons reconnaître qu'il y a des peuples que nous avons privés de leur patrie. S'il n'y a rien de tel, nous ne devons pas tenir compte de notre pays quand il se pose un problème de justice.

La seconde tentation, c'est le recours aux compétences. Les compétences, en cette matière, ce sont les coloniaux. Ils sont partie dans le problème. Même, si le problème était posé à fond, ils pourraient devenir accusés. Leur jugement n'est pas impartial. D'ailleurs, s'ils ont quitté la France pour les colonies, c'est dans beaucoup de cas que d'avance le système colonial les attirait. Une fois là-bas surtout, leur situation leur a fait subir une transformation. Le langage des indigènes même les plus révoltés est un document moins accablant pour la colonisation que celui de beaucoup de coloniaux.

Les indigènes qui viennent en France aiment bien mieux avoir affaire, toutes les fois qu'ils peuvent, à des Français de France qu'à des coloniaux. Cette compétence n'est pas appréciée par eux. Mais en fait on les renvoie toujours à des coloniaux. Le prestige des compétences est tel en France que lorsque les indigènes hasardent une plainte contre un acte d'oppression, souvent cette plainte, de bureau en bureau, retourne à celui même contre qui elle était portée, et il en tire vengeance. On a tendance à faire la même opération à une grande échelle.

Non seulement cette compétence est viciée, mais elle est très fragmentaire. Elle l'est souvent dans l'espace, en ce sens que beaucoup connaissent un coin de l'Empire et généralisent. Elle l'est surtout dans le temps. Excepté au Maroc,

où certains Français sont devenus réellement amoureux de la culture arabe — et ce milieu, soit dit en passant, commence à constituer une source de renouvellement pour la culture française — les Français coloniaux ne sont généralement pas curieux de l'histoire des pays où ils se trouvent. Le seraient-ils que l'administration française ne fait rien pour rendre une telle étude possible.

Comment prétendre qu'on comprend si peu que ce soit à un peuple quand on oublie qu'il a un passé? Nous, Français, ne cherchons-nous pas notre inspiration dans le passé de la France? Croit-on qu'elle est seule à en avoir un?

La troisième tentation est la tentation chrétienne. La colonisation constituant un milieu favorable pour les missions, les chrétiens sont tentés de l'aimer pour cette raison, même quand ils en reconnaissent les tares.

Mais, sans discuter la question — qui pourtant mériterait l'examen — de savoir si un Hindou, un Bouddhiste, un musulman ou un de ceux qu'on nomme païens n'a pas dans sa propre tradition un chemin vers la spiritualité que lui proposent les Églises chrétiennes, en tout cas le Christ n'a jamais dit que les bateaux de guerre doivent accompagner même de loin ceux qui annoncent la bonne nouvelle. Leur présence change le caractère du message. Le sang des martyrs peut difficilement conserver l'efficacité surnaturelle qu'on lui attribue quand il est vengé par les armes. On veut avoir plus d'atouts dans son jeu qu'il n'est permis à l'homme quand on veut avoir à la fois César et la Croix.

Les plus fervents des laïques, des franc-maçons, des athées, aiment la colonisation pour une raison diamétralement contraire, mais mieux fondée dans les faits. Ils l'aiment comme une extirpeuse de religions, ce qu'elle est effectivement ; le nombre des gens à qui elle fait perdre leur religion l'emporte de loin sur le nombre des gens à qui elle en apporte une nouvelle. Mais ceux qui comptent sur elle pour répandre ce qu'on appelle la foi laïque se trompent aussi. La colonisation française entraîne bien, d'une part une influence chrétienne, d'autre part une influence des idées de 1789. Mais les deux influences sont relativement faibles et passagères. Il ne peut pas en être autrement, étant donné le mode de propagation

de ces influences, et la distance exagérée entre la théorie et la pratique. L'influence forte et durable est dans le sens de l'incrédulité, ou plus exactement du scepticisme.

Le plus grave est que, comme l'alcoolisme, la tuberculose, et quelques autres maladies, le poison du scepticisme est bien plus virulent dans un terrain naguère indemne. Nous ne croyons malheureusement pas à grand-chose. Nous fabriquons à notre contact une espèce d'hommes qui ne croit à rien. Si cela continue, nous en subirons un jour le contre-coup, avec une brutalité dont le Japon nous donne seulement un avant-goût.

On ne peut pas dire que la colonisation fasse partie de la tradition française. C'est un processus qui s'est accompli en dehors de la vie du peuple français. L'expédition d'Algérie a été d'un côté une affaire de prestige dynastique ; de l'autre, une mesure de police méditerranéenne ; comme il arrive souvent, la défense s'est transformée en conquête. Plus tard l'acquisition de la Tunisie et du Maroc ont été, comme disait un de ceux qui ont pris une grande part à la seconde, surtout un réflexe de paysan qui agrandit son lopin de terre. La conquête de l'Indochine a été une réaction de revanche contre l'humiliation de 1870. N'ayant pas su résister aux Allemands, nous sommes allés en compensation priver de sa patrie, en profitant de troubles passagers, un peuple de civilisation millénaire, paisible et bien organisé. Mais le gouvernement de Jules Ferry a accompli cet acte en abusant de ses pouvoirs et en bravant ouvertement l'opinion publique française ; d'autres parties de la conquête ont été exécutées par des officiers ambitieux et dilettantes qui désobéissaient aux ordres formels de leurs chefs.

Les îles d'Océanie ont été prises au hasard de la navigation, sur l'initiative de tel ou tel officier, et livrées à une poignée de gendarmes, de missionnaires et de commerçants, sans que le pays s'y soit jamais intéressé.

Ce n'est guère que la colonisation en Afrique noire qui ait provoqué l'intérêt public. C'était aussi la plus justifiable, étant donné l'état ce de malheureux continent, dont on ignore presque entièrement quelle fut l'histoire, mais où les blancs avaient en tout cas causé tous les ravages possibles depuis

quatre siècles, avec leurs armes à feu et leur commerce d'esclaves. Cela n'empêche pas qu'il y ait un problème non résolu de l'Afrique noire.

On ne peut pas dire que le *statu quo* soit une réponse aux problèmes de l'Empire français. Et il y a une autre chose encore qu'on ne peut ni dire ni penser. C'est que ce problème concerne seulement le peuple français. Ce serait exactement aussi légitime que la prétention analogue de Hitler sur l'Europe centrale. Ce problème concerne, en dehors du peuple français, le monde entier, et avant tout les populations sujettes.

La force sur laquelle repose un empire colonial, c'est une flotte de guerre. La France a perdu presque toute la sienne. On ne peut pas dire qu'elle l'ait sacrifiée ; elle l'a perdue du fait de l'ennemi, qui s'en serait emparé si elle n'avait été détruite. Dès lors la France dépendra après la victoire, pour ses relations avec l'Empire, des pays qui ont une flotte. Comment ces pays n'auraient-ils pas voix au chapitre dans tout grand problème concernant l'Empire? Si c'est la force qui décide, la France a perdu la sienne ; si c'est le droit, la France n'a jamais eu celui de disposer du destin de populations non françaises. En aucun sens, ni en droit ni en fait, on ne peut dire que les territoires habités par ces populations sont la propriété de la France.

La plus grande faute que pourrait commettre actuellement la France libre serait de vouloir, le cas échéant, maintenir cette prétention comme un absolu devant l'Amérique. Il ne peut rien y avoir de pire qu'une attitude radicalement opposée à la fois à l'idéal et à la réalité. Une attitude opposée à l'un des deux et conforme à l'autre a déjà de grands inconvénients ; mais l'autre les a tous.

Il faut regarder le problème colonial comme un problème nouveau. Deux idées essentielles peuvent y jeter quelque lumière.

La première idée, c'est que l'hitlérisme consiste dans l'application par l'Allemagne au continent européen, et plus généralement aux pays de race blanche, des méthodes de la conquête et de la domination coloniales. Les Tchèques les premiers ont signalé cette analogie quand, protestant contre

le protectorat de Bohême, ils ont dit : « Aucun peuple européen n'a jamais été soumis à un tel régime. » Si on examine en détail les procédés des conquêtes coloniales, l'analogie avec les procédés hitlériens est évidente. On peut en trouver un exemple dans les lettres écrites par Lyautey de Madagascar. L'excès d'horreur qui depuis quelque temps semble distinguer la domination hitlérienne de toutes les autres s'explique peut-être par la crainte de la défaite. Il ne doit pas faire oublier l'analogie essentielle des procédés, d'ailleurs venus les uns et les autres du modèle romain.

Cette analogie fournit une réponse toute faite à tous les arguments en faveur du système colonial. Car *tous* ces arguments, les bons, les moins bons et les mauvais, sont employés par l'Allemagne avec le même degré de légitimité, dans sa propagande concernant l'unification de l'Europe.

Le mal que l'Allemagne aurait fait à l'Europe si l'Angleterre n'avait pas empêché la victoire allemande, c'est le mal que fait la colonisation, c'est le déracinement. Elle aurait privé les pays conquis de leur passé. La perte du passé, c'est la chute dans la servitude coloniale.

Ce mal que l'Allemagne a vainement essayé de nous faire, nous l'avons fait à d'autres. Par notre faute, de petits Polynésiens récitent à l'école : « Nos ancêtres les Gaulois avaient les cheveux blonds, les yeux bleus... » Alain Gerbault a décrit dans des livres qui ont été très lus, mais n'ont eu aucune influence, comment nous faisons littéralement mourir de tristesse ces populations en leur interdisant leurs coutumes, leurs traditions, leurs fêtes, toute leur joie de vivre.

Par notre faute, les étudiants et les intellectuels annamites ne peuvent pas, sauf de rares exceptions, pénétrer dans la bibliothèque qui contient tous les documents relatifs à l'histoire de leur pays. L'idée qu'ils se font de leur patrie avant la conquête, ils la tiennent de leurs pères. Cette idée est, à tort ou à raison, celle d'un État paisible, sagement administré, où le surplus de riz était conservé dans des entrepôts pour être distribué en temps de famine, contrairement à la pratique plus récente d'exporter le riz du sud pendant que la famine ravage les populations du nord. La machine de l'État reposait entièrement sur les concours, auxquels toutes les

classes sociales pouvaient prendre part. Il suffisait d'avoir étudié, et on le pouvait même sans fortune et dans un lointain village. Les concours avaient lieu tous les trois ans. Les candidats s'assemblaient dans une prairie, et pendant trois jours composaient un essai sur un thème donné, généralement tiré de la philosophie chinoise classique. Les concours avaient des degrés de difficulté différents, et on passait de degré en degré. Chaque concours fournissait le milieu dans lequel étaient choisis les fonctionnaires de la dignité correspondante, et au concours le plus élevé correspondait la dignité de premier ministre ; l'empereur n'était pas libre de prendre un premier ministre ailleurs. Il y avait un très haut degré de décentralisation dans l'administration et dans la culture ; il y en a des traces même maintenant dans certains villages du nord du Tonkin, où les paysans connaissent les caractères chinois et improvisent de la poésie au cours des grandes fêtes.

Ce tableau est peut-être embelli, mais il faut avouer qu'il correspond à l'impression que donnent certaines lettres de missionnaires au XVIIe siècle. En tout cas, quelle qu'y soit la part de légende, ce passé est le passé de ce peuple, et il ne saurait trouver d'inspiration ailleurs. Il en est déjà presque entièrement déraciné, mais non pas entièrement. Si, une fois les Japonais chassés, il retombe sous la domination européenne, le mal sera sans remède.

Quelque soulagement que doive probablement causer le départ des Japonais, une continuation de la domination française ne serait sans doute pas subie sans horreur, à cause des atrocités qui, d'après des témoignages concordants, ont été commises par les Français pour réprimer une rébellion au moment de l'accord franco-japonais. D'après l'un de ces témoignages, des villages auraient été anéantis par des bombardements aériens, et des milliers de personnes, accusées d'être les familles des rebelles, mises sur des pontons et coulées. Quoique ces atrocités, si elles sont exactes, aient été commises par les hommes de Vichy, la population annamite ne fera pas la distinction.

En privant les peuples de leur tradition, de leur passé, par suite de leur âme, la colonisation les réduit à l'état de matière humaine. Les populations des pays occupés ne sont

pas autre chose aux yeux des Allemands. Mais on ne peut pas nier que la plupart des coloniaux n'aient la même attitude envers les indigènes. Le travail forcé a été extrêmement meurtrier dans l'Afrique noire française, et la méthode des déportations massives y a été pratiquée pour peupler la boucle du Niger. En Indochine, le travail forcé existe dans les plantations sous des déguisements transparents ; les fuyards sont ramenés par la police et parfois, comme châtiment, exposés aux fourmis rouges ; un Français, ingénieur dans une de ces plantations, disait au sujet des coups qui y sont la punition la plus ordinaire : « Même si on se place du point de vue de la bonté, c'est le meilleur procédé, car, comme ils sont à l'extrême limite de la fatigue et de la faim, toute autre punition serait plus cruelle. » Un Cambodgien, domestique d'un gendarme français, disait : « Je voudrais être le chien du gendarme ; on lui donne à manger et il n'est pas battu. »

Dans notre lutte contre l'Allemagne, nous pouvons avoir deux attitudes. Quelle que soit la nécessité de l'union, il faut absolument choisir, rendre le choix public et l'exprimer dans les actes. Nous pouvons regretter que l'Allemagne ait accompli ce que nous aurions désiré voir accomplir par la France. C'est ainsi que quelques jeunes Français disent qu'ils sont derrière le général de Gaulle pour les mêmes motifs qui les rangeraient derrière Hitler s'ils étaient Allemands. Ou bien nous pouvons avoir horreur non de la personne ou de la nationalité, mais de l'esprit, des méthodes, des ambitions de l'ennemi. Nous ne pouvons guère faire que le second choix. Autrement il est inutile de parler de la Révolution française ou du christianisme. Si nous faisons ce choix, il faut le montrer par toutes nos attitudes.

Lutter contre les Allemands, ce n'est pas une preuve suffisante que nous aimons la liberté. Car les Allemands ne nous ont pas seulement enlevé notre liberté. Ils nous ont enlevé aussi notre puissance, notre prestige, notre tabac, notre vin et notre pain. Des mobiles mélangés soutiennent notre lutte. La preuve décisive serait de favoriser tout arrangement assurant une liberté au moins partielle à ceux à qui nous l'avons enlevée. Nous pourrions ainsi persuader non seulement aux

autres, mais à nous-mêmes, que nous sommes vraiment inspirés par un idéal.

L'analogie entre l'hitlérisme et l'expansion coloniale, en nous dictant du point de vue moral l'attitude à prendre, fournit aussi la solution pratique la moins mauvaise. L'expérience des dernières années montre qu'une Europe formée de nations grandes et petites, toutes souveraines, est impossible. La nationalité est un phénomène indécis sur une grande partie du territoire européen. Même dans un pays comme la France, l'unité nationale a subi un choc assez rude ; Bretons, Lorrains, Parisiens, Provençaux ont une conscience bien plus aiguë qu'avant la guerre d'être différents les uns des autres. Malgré plusieurs inconvénients, cela est loin d'être un mal. En Allemagne, les vainqueurs s'efforceront d'affaiblir le plus possible le sentiment d'unité nationale. Très probablement une partie de la vie sociale en Europe sera morcelée à une échelle beaucoup plus petite que l'échelle nationale ; une autre partie sera unifiée à une échelle beaucoup plus grande ; la nation ne sera qu'un des cadres de la vie collective, au lieu d'être pratiquement tout, comme au cours des vingt dernières années. Pour les pays faibles, mais à longue tradition accompagnée d'une conscience aiguë, comme la Bohême, la Hollande, les pays scandinaves, il sera nécessaire d'élaborer un système d'indépendance combinée avec une protection militaire extérieure. Ce système peut être appliqué tel quel dans d'autres continents. Il va de soi qu'en ce cas l'Indochine serait, comme elle a toujours été, dans l'orbite de la Chine. La partie arabe de l'Afrique pourrait retrouver une vie propre sans perdre toute espèce de lien avec la France. Quant à l'Afrique noire, il semble raisonnable que pour les problèmes d'ensemble elle dépende tout entière de l'Europe tout entière, et que pour tout le reste elle reprenne une vie heureuse village par village.

La seconde idée qui peut éclairer le problème colonial, c'est que l'Europe est située comme une sorte de moyenne proportionnelle entre l'Amérique et l'Orient. Nous savons très bien qu'après la guerre l'américanisation de l'Europe est un danger très grave, et nous savons très bien ce que nous perdrions si elle se produisait. Or ce que nous perdrions, c'est la partie de nous-mêmes qui est toute proche de l'Orient.

Nous regardons les Orientaux, bien à tort, comme des primitifs et des sauvages, et nous le leur disons. Les Orientaux nous regardent, non sans quelques motifs, comme des barbares, mais ne le disent pas. De même nous avons tendance à regarder l'Amérique comme n'ayant pas une vraie civilisation, et les Américains à croire que nous sommes des primitifs.

Si un Américain, un Anglais et un Hindou sont ensemble, les deux premiers ont en commun ce que nous nommons la culture occidentale, c'est-à-dire une certaine participation à une atmosphère intellectuelle composée par la science, la technique et les principes démocratiques. A tout cela l'Hindou est étranger. En revanche l'Anglais et lui ont en commun quelque chose dont l'Américain est absolument privé. Ce quelque chose, c'est un passé. Leurs passés sont différents, certes. Mais beaucoup moins qu'on ne le croit. Le passé de l'Angleterre, c'est le christianisme, et auparavant un système de croyances probablement proche de l'hellénisme. La pensée hindoue est très proche de l'un et de l'autre.

Nous autres Européens en lutte contre l'Allemagne, nous parlons beaucoup aujourd'hui de notre passé. C'est que nous avons l'angoisse de le perdre. L'Allemagne a voulu nous l'arracher ; l'influence américaine le menace. Nous n'y tenons plus que par quelques fils. Nous ne voulons pas que ces fils soient coupés. Nous voulons nous y réenraciner. Or ce dont nous avons trop peu conscience, c'est que notre passé nous vient en grande partie d'Orient.

C'est devenu un lieu commun de dire que notre civilisation, étant d'origine gréco-latine, s'oppose à l'Orient. Comme beaucoup de lieux communs, c'est là une erreur. Le terme gréco-latin ne veut rien dire de précis. L'origine de notre civilisation est grecque. Nous n'avons reçu des Latins que la notion d'État, et l'usage que nous en faisons donne à penser que c'est un mauvais héritage. On dit qu'ils ont inventé l'esprit juridique ; mais la seule chose certaine là-dessus, c'est que leur système juridique est le seul qui se soit conservé. Depuis qu'on connaît un code babylonien vieux de quatre mille ans, on ne peut plus croire qu'ils aient eu un monopole. Dans tout autre domaine, leur apport créateur a été nul.

Quant aux Grecs, source authentique de notre culture, ils

avaient reçu ce qu'ils nous ont transmis. Jusqu'à ce que l'orgueil des succès militaires les ait rendus impérialistes, ils l'ont avoué ouvertement. Hérodote est on ne peut plus clair à ce sujet. Il y avait, avant les temps historiques, une civilisation méditerranéenne dont l'inspiration venait avant tout d'Égypte, en second lieu des Phéniciens. Les Hellènes sont arrivés sur les bords de la Méditerranée comme une population de conquérants nomades presque sans culture propre. Ils ont imposé leur langue, mais reçu la culture du pays conquis. La culture grecque a été le fait soit de cette assimilation des hellènes, soit de la persistance des populations antérieures, non helléniques. La guerre de Troie a été une guerre où l'un des deux camps représentait la civilisation, et ce camp, c'était Troie. On sent par l'accent de *l'Iliade* que le poète le savait. La Grèce dans son ensemble a toujours eu envers l'Égypte une attitude de respect filial.

L'origine orientale du christianisme est évidente. Qu'on ait à l'égard du christianisme une attitude croyante ou agnostique, dans les deux cas il est certain que comme fait historique il a été préparé par les siècles antérieurs. En dehors de la Judée, qui est un pays d'Orient, les courants de pensée qui y ont contribué venaient d'Égypte, de Perse, peut-être de l'Inde, et surtout de Grèce, mais de la partie de la pensée grecque directement inspirée par l'Égypte et la Phénicie.

Quant au moyen âge, les moments brillants du moyen âge ont été ceux où la culture orientale est venue de nouveau féconder l'Europe, par l'intermédiaire des Arabes et aussi par d'autres voies mystérieuses, puisqu'il y a eu des infiltrations de traditions persanes. La Renaissance aussi a été en partie causée par le stimulant des contacts avec Byzance.

A d'autres moments de l'histoire, certaines influences orientales ont pu être des facteurs de décomposition. C'était le cas à Rome ; c'est le cas de nos jours. Mais, dans les deux cas, il s'agit d'un pseudo-orientalisme fabriqué par et pour des snobs, et non pas de contact avec les civilisations d'Orient authentiques.

En résumé, il semble que l'Europe ait périodiquement besoin de contacts réels avec l'Orient pour rester spirituellement vivante. Il est exact qu'il y a en Europe quelque chose qui

s'oppose à l'esprit d'Orient, quelque chose de spécifiquement occidental. Mais ce quelque chose se trouve à l'état pur et à la deuxième puissance en Amérique et menace de nous dévorer.

La civilisation européenne est une combinaison de l'esprit d'Orient avec son contraire, combinaison dans laquelle l'esprit d'Orient doit entrer dans une proportion assez considérable. Cette proportion est loin d'être réalisée aujourd'hui. Nous avons besoin d'une injection d'esprit oriental.

L'Europe n'a peut-être pas d'autre moyen d'éviter d'être décomposée par l'influence américaine qu'un contact nouveau, véritable, profond avec l'Orient. Actuellement, si on met ensemble un Américain, un Anglais et un Hindou, l'Américain et l'Anglais fraterniseront extérieurement, tout en se regardant chacun comme très supérieur à l'autre, et laisseront l'Hindou seul. L'apparition progressive d'une atmosphère où les réflexes soient différents est peut-être spirituellement une question de vie et de mort pour l'Europe.

Or la colonisation, loin d'être l'occasion de contacts avec des civilisations orientales, comme ce fut le cas pour les Croisades, empêche de tels contacts. Le milieu très restreint et très intéressant des arabisants français est peut-être la seule exception. Pour des Anglais vivant en Inde, pour les Français vivant en Indochine, le milieu humain est constitué par les blancs. Les indigènes font partie du décor.

Encore les Anglais ont-ils une position cohérente. Ils font des affaires et c'est tout. Les Français, qu'ils le veuillent ou non, transportent partout les principes de 1789. Dès lors il ne peut arriver que deux choses. Ou les indigènes se sentent choqués dans leur attachement à leur propre tradition par cet apport étranger. Ou ils adoptent sincèrement ces principes et sont révoltés de n'en pas avoir le bénéfice. Si étrange que cela puisse paraître, ces deux réactions hostiles existent souvent chez les mêmes individus.

Il en serait tout autrement si les contacts des Européens avec l'Asie, l'Afrique, l'Océanie, se faisaient sur la base des échanges de culture. Nous avons senti ces dernières années jusqu'au fond de l'âme que la civilisation occidentale moderne, y compris notre conception de la démocratie, est insuffisante. L'Europe souffre de plusieurs maladies tellement graves qu'on

ose à peine y penser. L'une est la poussée toujours croissante des campagnes vers les villes et des métiers manuels vers les occupations non manuelles, qui menace la base physique de l'existence sociale. Une autre est le chômage. Une autre est la destruction volontaire de produits de première nécessité, comme le blé. Une autre est l'agitation perpétuelle et le besoin constant de distractions. Une autre est la maladie périodique de la guerre totale. A tout cela s'ajoute aujourd'hui l'accoutumance croissante à une cruauté à la fois massive et raffinée, au maniement le plus brutal de la matière humaine. Avec tout cela, nous ne pouvons plus ni dire ni penser que nous ayons reçu d'en haut la mission d'apprendre à vivre à l'univers.

Malgré tout cela, nous avons sans doute certaines leçons à donner. Mais nous en avons beaucoup à recevoir de formes de vie qui, si imparfaites soient-elles, portent en tout cas dans leur passé millénaire la preuve de leur stabilité. On les accuse d'être immobiles. En réalité elles sont probablement toutes depuis longtemps décadentes. Mais elles tombent lentement.

Le malheur a suscité en nous, Français, une aspiration très vive vers notre propre passé. Ceux qui parlent de la tradition républicaine de la France ne pensent pas à la troisième République, mais à 1789 et aux mouvements sociaux du début du siècle dernier. Ceux qui parlent de sa tradition chrétienne ne pensent pas à la monarchie, mais au moyen âge. Beaucoup parlent des deux, et le peuvent sans aucune contradiction. Ce passé est nôtre ; mais il a l'inconvénient d'être passé. Il est absent. Les civilisations millénaires d'Orient, malgré de très grandes différences, sont beaucoup plus proches de notre moyen âge que nous ne sommes nous-mêmes. En nous réchauffant au double rayonnement de notre passé et des choses présentes qui en constituent une image transposée, nous pouvons trouver la force de nous préparer un avenir.

Il y va du destin de l'espèce humaine. Car de même que l'hitlérisation de l'Europe préparerait sans doute l'hitlérisation du globe terrestre — accomplie soit par les Allemands, soit par leurs imitateurs japonais — de même une américanisation de l'Europe préparerait sans doute une américanisation du globe terrestre. Le second mal est moindre que le

premier, mais il vient immédiatement après. Dans les deux cas, l'humanité entière perdrait son passé. Or le passé est une chose qui, une fois tout à fait perdue, ne se retrouve jamais plus. L'homme par ses efforts fait en partie son propre avenir, mais il ne peut pas se fabriquer un passé. Il ne peut que le conserver.

Les Encyclopédistes croyaient que l'humanité n'a aucun intérêt à conserver son passé. Instruits par une expérience cruelle, nous sommes en train de revenir de cette croyance. Mais nous ne posons pas la question en termes assez clairs pour la trancher nettement.

Le fond de la question est simple. Si les facultés purement humaines de l'homme suffisent, il n'y a aucun inconvénient à faire table rase de tout le passé et à compter sur les ressources de la volonté et de l'intelligence pour vaincre toute espèce d'obstacle. C'est ce qu'on a cru, et c'est ce qu'au fond personne ne croit plus, excepté les Américains, parce qu'ils n'ont pas encore été étourdis par le choc du malheur.

Si l'homme a besoin d'un secours extérieur, et si l'on admet que ce secours est d'ordre spirituel, le passé est indispensable, parce qu'il est le dépôt de tous les trésors spirituels. Sans doute l'opération de la grâce, à la limite, met l'homme en contact direct avec un autre monde. Mais le rayonnement des trésors spirituels du passé peut seul mettre une âme dans l'état qui est la condition nécessaire pour que la grâce soit reçue. C'est pourquoi il n'y a pas de religion sans tradition religieuse, et cela est vrai même lorsqu'une religion nouvelle vient d'apparaître.

La perte du passé équivaut à la perte du surnaturel. Quoique ni l'une ni l'autre perte ne soit encore consommée en Europe, l'une et l'autre sont assez avancées pour que nous puissions constater expérimentalement cette correspondance.

Les Américains n'ont d'autre passé que le nôtre ; ils y tiennent, à travers nous, par des fils extrêmement ténus. Même malgré eux, leur influence va nous envahir et, si elle ne rencontre pas d'obstacle suffisant, leur ôtera leur peu de passé, si l'on peut s'exprimer ainsi, en même temps qu'elle nous privera du nôtre. De l'autre côté l'Orient s'est accroché obstinément à son passé jusqu'à ce que notre influence, moitié

par le prestige de l'argent, moitié par celui des armes, soit venu le déraciner à moitié. Mais il ne l'est encore qu'à moitié. Pourtant l'exemple des Japonais montre que quand des Orientaux se décident à adopter nos tares, en les ajoutant aux leurs propres, ils les portent à la deuxième puissance.

Nous, Européens, nous sommes au milieu. Nous sommes le pivot. Le destin du genre humain tout entier dépend sans doute de nous, pour un espace de temps probablement très bref. Si nous laissons échapper l'occasion, nous sombrerons probablement bientôt non seulement dans l'impuissance, mais dans le néant. Si, tout en gardant le regard tourné vers l'avenir, nous essayons de rentrer en communication avec notre propre passé millénaire ; si dans cet effort nous cherchons un stimulant dans une amitié réelle, fondée sur le respect, avec tout ce qui en Orient est encore enraciné ; nous pourrions peut-être préserver d'un anéantissement presque total le passé, et en même temps la vocation spirituelle du genre humain.

L'aventure du Père de Foucauld, ramené à la piété, et par suite au Christ, par une espèce d'émulation devant le spectacle de la piété arabe, serait ainsi comme un symbole de notre prochaine renaissance.

Pour cela, il faut que les populations dites de couleur, même si elles sont primitives, cessent d'être des populations sujettes. Mais du point de vue esquissé ici, faire avec elles des nations à l'européenne, démocratiques ou non, ne vaudrait pas mieux ; ce serait d'ailleurs une folie aussi bien dans les cas où c'est possible que dans ceux où c'est impossible. Il n'y a que trop de nations dans le monde.

Il n'y a qu'une seule solution, c'est de trouver pour le mot de protection une signification qui ne soit pas un mensonge. Jusqu'ici ce mot n'a été employé que pour mentir. S'il est trop discrédité, on peut lui chercher un synonyme. L'essentiel est de trouver une combinaison par laquelle des populations non constituées en nations, et se trouvant à certains égards dans la dépendance de certains États organisés, soient suffisamment indépendantes à d'autres égards pour pouvoir se sentir libres. Car la liberté, comme le bonheur, se définit avant tout par le sentiment qu'on la possède. Ce sentiment

ne peut être ni suggéré par la propagande ni imposé par l'autorité. On peut seulement, et très facilement, forcer les gens à l'exprimer sans l'éprouver. C'est ce qui rend la discrimination très difficile. Le critérium est une certaine intensité de vie morale qui est toujours liée à la liberté.

Il y a deux facteurs favorables pour la solution de ce problème. Le premier, c'est qu'il se posera aussi pour les populations faibles d'Europe. Cela peut faire espérer davantage qu'il sera étudié. Ce qu'on peut poser en principe dès maintenant, c'est que, par exemple, la patrie annamite et la patrie tchèque ou norvégienne méritent le même degré de respect.

L'autre facteur favorable, c'est que l'Amérique, n'ayant pas de colonies, et par suite pas de préjugés coloniaux, et appliquant naïvement ses critères démocratiques à tout ce qui ne la regarde pas elle-même, considère le système colonial sans sympathie, elle est sans doute sur le point de secouer sérieusement sur ce point l'Europe engourdie dans sa routine. Or en prenant le parti des populations soumises par nous, elle nous fournit, sans le comprendre, le meilleur secours pour résister dans l'avenir prochain à sa propre influence. Elle ne le comprend pas ; mais ce qui serait désastreux, ce serait que nous ne le comprenions pas non plus.

Tant que la guerre dure, tous les territoires du monde sont avant tout des terrains stratégiques et doivent être traités comme tels. Cela implique la double obligation de ne rien dire qui cause des bouleversements immédiats, et de ne pas non plus ôter toute espérance de changement à des millions d'êtres malheureux que le malheur peut jeter du côté de l'ennemi. C'est d'ailleurs ce double souci qui décide aussi de notre orientation à l'égard des problèmes sociaux en France.

Mais en mettant à part toute considération stratégique, du point de vue politique il serait désastreux de prendre publiquement une position qui cristallise le *statu quo ante*. Peut-être la défiance des Américains à notre égard, quand elle ne procède pas de mauvais motifs, vient-elle de cette crainte légitime d'une cristallisation qui, en empêchant les problèmes urgents de se poser, ôte tout espoir de les résoudre, jusqu'au moment où une nouvelle catastrophe mondiale les ouvrirait à nouveau.

En matière politique et sociale, notre position officielle consiste à être disponibles pour tout ce qui sera juste, possible et conforme à la volonté du peuple français. Cette position ne peut être tenue que si elle vaut pour tous les problèmes sans exception, avec cette différence que dans tous les problèmes concernant les relations avec des populations non françaises, quelles qu'elles soient, la volonté du peuple français doit être composée, en un compromis qui fasse équilibre, avec la volonté de ces populations et celle des grandes nations qui, après avoir remporté la victoire, auront plus ou moins la responsabilité de l'ordre dans le monde.

Jusqu'à une date récente, la France a été une grande nation. Elle ne l'est pas en ce moment. Elle le redeviendra rapidement si elle est capable de faire rapidement le nécessaire à cet effet. Il est naturel que nous en ayons tous l'espérance. Mais elle ne l'est pas de droit divin. Il n'y a pas plus de hiérarchie de droit divin en matière internationale qu'en matière politique. La reconnaissance de cette vérité est compatible avec le patriotisme le plus intense.

La grandeur passée de la France est venue surtout de son rayonnement spirituel et de l'aptitude qu'elle semblait posséder à ouvrir des routes au genre humain.

Peut-être peut-elle retrouver quelque chose de cela, même avant d'avoir récupéré aucune puissance, même avant la libération du territoire. Prostrée, étendue à terre, encore à demi assommée, peut-elle peut-être quand même essayer de commencer de nouveau à penser le destin du monde. Non pas en décider, car elle n'a aucune autorité pour cela. Le penser, ce qui est tout à fait différent.

Ce serait peut-être là le meilleur stimulant, le meilleur chemin pour retrouver le respect de soi-même.

La première condition, c'est de se garder absolument de rien cristalliser d'avance en aucun domaine.

SIMONE WEIL.

NOTES D'UN BIOLOGISTE

L'Homme — nous enseignent les psychologues — doit une bonne part de sa prééminence au pouvoir d'imitation, plus développé chez lui que chez son ancêtre animal : il n'est homme que parce qu'il est plus « singe » que le Singe.

★

Le premier « génocide » date de la préhistoire : c'est celui que perpétra l'Homme sage sur l'Homme de Néanderthal.

★

Le surhomme? Peut-être fabriquerons-nous un jour ce qui nous comprendra.

★

La seule certitude que nous ayons sur l'Homme, c'est qu'il est bien autre chose que ce que tous les hommes en pensent.

★

« Tous les hommes naissent avec un nez et cinq doigts » (Voltaire). Ce n'est pas vrai : il naît des hommes sans nez et des hommes à six doigts.

★

L'esprit humain : incontentable par construction.

★

Tricherie de Dieu : s'être fait aimer, cet immortel, au travers d'un simili-mortel.

★

Complément au pari de Pascal : et si d'avoir souscrit à des niaiseries pouvait nous coûter l'immortalité?

★

On ne doit pas escamoter l'incompréhensible, mais non plus s'en servir comme d'une explication.

★

L'avenir, si peut-être il ne résout pas ce problème, nous le fera voir, à coup sûr, comme différemment insoluble.

★

Alors même qu'il existât une ligne de pensée qui accrût nos chances d'aller au vrai, reste à savoir si tout l'avantage n'en serait pas ruiné par le trop d'assurance qu'on en tirerait.

★

La vérité tient toujours en réserve de quoi donner un peu de revanche à ceux qui sont du mauvais côté.

★

J'ignore si la vérité nue serait d'air à justifier l'une de nos doctrines, mais je sais bien que, vêtue, elle peut fournir inépuisablement à nos disputes.

★

Même la Vérité, je n'en voudrais pas pour dictatrice, car il pourrait arriver qu'elle ne sût point reconnaître ses vrais serviteurs.

★

Ce ne sont pas les erreurs les moins graves que celles de la vérité.

★

La sottise souffle où elle veut.

★

La science est plus large que tous les systèmes, et la nature plus large que toute science.

★

Cybernétique : l'homme est plus près d'imiter la pensée que d'imiter la vie.

★

Dans le doute — et comment ne pas y être toujours un peu? — je serai toujours avec ceux qui n'exigent pas d'être les seuls.

★

Quand même il me serait prouvé que tout le progrès de l'homme a suivi une voie unique, je n'aurais garde d'en conclure que tous les autres chemins doivent être barrés.

★

Qui pourrait penser qu'une humanité balbutiante disposât déjà des maîtres-mots?

★

La vérité morte dès sa naissance, — comme tout ce qui vit.

★

Je ne pourrais croire qu'en ce que nous croirons demain.

★

Il n'y a certes que des ignorances, mais il en est qui, plus que d'autres, sont occlusives.

★

Je m'en voudrais de vouloir être plus persuasif que la vérité.

★

Ne pas savoir trop nettement où l'on doit arriver : on coupe trop court.

★

Un bon partisan doit savoir prendre les nécessités de la manœuvre pour les exigences de la justice.

★

De ce qu'une Idée pousse à la sottise tant d'hommes d'esprit, faut-il qu'on lui en fasse grief, — ou honneur?

★

Il est déplaisant de critiquer une œuvre dont on ferait si volontiers l'éloge pour peu qu'elle ressemblât à ce que ses admirateurs la croient.

★

Que X... ait pu faire un bon livre, il y aurait de quoi vous dégoûter de la littérature.

★

Avoir donné bonne conscience au mauvais goût, c'est le secret de bien des réussites artistiques.

★

Je tâche, en écrivant, à mettre dans *mon* mille.

★

Cette nuance, qui est si ténue, entre ce qu'on a écrit et ce que, pour rien au monde, on n'eût voulu écrire, qui donc la perçoit?

★

Le livre d'un mort, il ne s'agit pas de le juger, mais d'y chercher nourriture. Ainsi aimerais-je d'être lu.

★

Notre goût est fait de certaines délicatesses et d'en avoir surmonté certaines autres.

★

Mystérieuse économie du talent : cet écrivain fût-il seulement un peu plus doué, il n'aurait plus rien à nous donner.

★

C'est bien parce qu'il est si difficile de prendre la poésie au sérieux que le mérite est grand, chez un poète, à nous couper l'envie de rire.

★

On pardonne tout à un homme, sauf de ne pas déjeuner en ville.

★

Ce n'est pas une petite affaire que de gérer sa modestie.

★

Comment faire — songe le Modeste — pour n'en avoir pas moins que les autres tout en ne faisant pas tout ce qu'ils font pour l'avoir?

★

J'aime énormément à perdre mon temps, mais avec moi-même.

★

Mort d'une amitié, héritage de temps.

★

Un bon mariage est celui où chacun des époux a la chance de pouvoir tolérer l'intolérable de l'autre.

★

Je suis heureusement, à l'ordinaire, plus gai que ce que je pense.

★

Ce n'est pas à la vie que je fais reproche, c'est à ma vie.

★

Ce n'est pas à ma vie que je fais reproche, c'est à la vie.

★

En vivant, que de mots dont on apprend à ne plus comprendre le sens !

★

Tout projet de bonté m'est suspect. Il y a déjà tant de bien à faire sans être bon.

★

Je conviens que je suis quelquefois d'aussi mauvaise foi qu'on peut l'être quand on a, une fois pour toutes, résolu qu'on serait de bonne foi.

★

Il est des esprits qui ramassent toutes les sottises, comme des étoffes toutes les poussières.

★

Cette petite statue de nous-même que nous modelons amoureusement dans la solitude, et à quoi nous finissons par croire... Entrer en contact avec autrui, pour qu'il nous la brise.

★

Je n'ai pas encore assez oublié pour avoir des souvenirs.

★

D'abord, on demande simplement aux choses d'être possibles, et puis on leur en veut de n'être pas impossiblement parfaites.

★

Je suis plus sûr d'avoir raison par la façon dont je vis que par la façon dont je pense.

★

On me demande parfois si j'aime la nature, et j'hésite à répondre. Paysages, sites, points de vue, tout cela me laisse indifférent. De tous les tableaux qu'elle compose, je me détourne avec ennui ; mais, en revanche, quelle ferveur vigilante pour quelques-uns de ses menus fragments ! et qui, plus que moi, sait rendre justice au velouté d'une mousse, à l'or d'une cétoine, à la gorge d'une rainette?

JEAN ROSTAND.

VIRGINALES

La jeunesse de notre ville, avant la guerre, se dispersait en un certain nombre de bandes de jeux et d'aventures qui régnaient sur les rues dès que tombait la nuit. Chacune avait son territoire où ne pénétraient pas les autres. Selon que l'on aimait flâner dans les trams ou allumer des feux sur les berges de la rivière, on allait rôder place Maillebois ou sur le quai de Verdun. L'adolescence et ce goût commun des choses mystérieuses ou défendues était le seul lien qui unissait chaque soir ces filles et ces garçons si divers.

Quand vint le printemps cette année-là, on s'aperçut qu'il s'était formé une nouvelle bande qui allait exciter la curiosité de toutes les autres. Elle n'était composée que de jeunes garçons, ayant à leur tête une seule petite jeune fille, un peu garce mais fort belle. La bande ne circulait qu'à bicyclette, en formation très étudiée, qui lui donnait un aspect de cohésion et de force incomparable. Il semblait régner sur elle une sorte de mystère intouchable qu'enfermaient les rangées fugitives de vélos, et la jeune fille étrange, chaussée de hautes bottes, cheveux au vent, emmenait à vive allure ses jeunes amis, dévorés d'on ne savait quelle fièvre. Ils gardaient sur leur secret le silence des grands initiés : à toutes questions ne répondaient que par le sourire de la soumission parfaite.

C'est Serge surtout que je harcelais avec l'indiscrétion effarante de l'enfance. Serge était mon vrai camarade. Il jouait ailier dans mon équipe et m'avait fait tricoter par sa sœur des chaussettes bleues et jaunes comme les siennes. Qu'il fît partie de cette bande et m'en laissât à l'écart me semblait écœurant. Lui-même paraissait en avoir une certaine peine,

mais il était inflexiblement tenu par le sceau d'un serment plus fort que notre amitié.

Un jour pourtant, au stade, nous étions assis côte à côte dans l'herbe pendant une mi-temps. Au moment où le sifflet de l'arbitre annonçait la reprise du match, il me glissa furtivement, comme si ses mots allaient crépiter comme des flammes.

— J'ai parlé de toi, tu sais, des chansonnettes. Elle te verra demain. Et il courut reprendre sa place sur le terrain.

C'est ainsi que j'approchai à mon tour de la belle idole et connus le cérémonial de l'intronisation.

Cela se passait à un angle de rues que je reverrai toujours, juste derrière le lycée. Les garçons se tenaient devant l'épicerie : ils tiraient des boules en sucre dans les appareils à sous, achetaient des serpents ou des billes ; en fait, ils surveillaient le trottoir d'en face où elle se tenait seule. Elle était adossée les coudes au mur, portait un manteau bleu dont elle relevait très haut le col, et les bottes de caoutchouc qu'elle ne quittait jamais. Elle me regardait venir d'un petit air royal et insolent. D'un signe à cet instant elle pouvait me faire rosser par sa bande, et même mon copain m'aurait tapé dessus. Elle me serra la main à me broyer les os, d'un geste très garçon. Alors commença un véritable interrogatoire, mais d'une police propre à l'enfance. Je dus tout de suite avouer que je ne savais pas tuer les chats. J'étais terriblement troublé.

— Et le soufre, dit-elle, ça te fait tousser quand ça brûle?

Et le soufre me faisait tousser.

— Et sous l'eau, tu restes combien de temps?

Et je n'y restais guère.

— Sais-tu au moins faire la lune au mur? Enfin qu'est-ce que c'est ton genre?

Je lui dis que je faisais des vers et pouvais composer des petites chansons.

— Ça, c'est bien, dit-elle brusquement. Tu viendras demain pour les becs de gaz. Après, on verra.

Et elle partit sur sa bicyclette sans rien dire à personne. Elle n'était pas aimable, mais je restai fasciné. Les autres me

rejoignirent sans dire un mot non plus. Il y avait de jolis lycéens trop précoces, quelques voyous des fortifications, le garçon de cabine de la plage, deux ou trois scouts de la XVe : j'étais admis.

Le lendemain soir, j'appris à éteindre les becs de gaz. A cinq ou six, en circulant à bicyclette, nous plongions tout un quartier dans l'obscurité. C'était fait avec une rapidité et une maîtrise folles. Nous freinions net devant le bec, et debout sur la selle, fermions le petit crochet à gaz. Il y en avait qu'il fallait éteindre à coups de pierre. C'était une question d'entraînement. Les plus habiles, d'un seul caillou, brisaient les deux glaces et l'ampoule. Mais je ne savais toujours pas à quoi servait le silence de ces nuits.

C'est bien plus tard que je pénétrai au cœur du secret, lorsque les très beaux jours du mois de juin emmenèrent notre bande silencieuse loin de la ville et de ses ruelles obscures, dans le sillage de notre belle bicycliste, vers une sorte de terrain vague au bord de la rivière. C'était son fief, où régnait son cér monial.

A mesure que nous avancions, notre nombre diminuait. Tout le long de la route et sans un mot, des groupes de deux ou trois garçons se détachaient, qui formaient des postes de protection, à des places bien définies. Nous croisions aussi des patrouilles silencieuses et complices. On entendait se passer des mots d'ordre. Tout semblait réglé de toute éternité, avec la précision d'un complot.

Nous arrivions enfin dans une sorte de cirque d'herbe au milieu de la forêt : de gros rochers nus, des broussailles, et les vélos éparpillés dans les fourrés tout autour. C'était un endroit sauvage et fermé. On s'y sentait terriblement isolé, dans un silence que couvrait très doucement le bruit de la rivière. De temps à autre, les coups de sifflet d'un langage convenu rassuraient comme une présence. Je vis qu'on se mettait nu-pieds et le torse au soleil. On m'avait appris à toujours obéir, à imiter sans jamais chercher à comprendre. Puis nous nous assîmes dans une espèce de gouffre d'herbe, le dos contre les rochers chauds. Je sentais qu'il allait se passer ici quelque chose qui m'expliquerait le mystère de

cette bande et l'autorité muette et tyrannique de cette petite jeune fille sur tous ces garçons. Mais j'étais à mille lieues de deviner. Je ne cherchais même pas à savoir, j'attendais. Le moment avait quelque chose de solennel. De toutes les poches, nous avions sorti les cigarettes volées à nos pères et les allumettes qui gonflaient nos culottes courtes. Certains fumaient de l'herbe sèche dans de petites pipes. Je me disais : c'est tout ça ! — mais sans y croire. Je savais qu'il y aurait autre chose. D'ailleurs elle n'était pas là, et tout cela n'était qu'une attente.

Quand elle parut, je sentis une flamme qui me parcourait tout le corps ; je serrai mes poings dans mes poches, mes yeux se fixèrent sur elle avec des câbles ; elle était nue et marchait là, dans l'herbe. De toute sa grâce de jeune fille, elle pénétra à petits pas dans notre cercle. Elle fit une danse sur l'herbe, puis s'allongea comme une chatte. Elle se caressait les seins et le ventre pour un massage de soleil. Elle fermait les yeux, et au bout de ses jambes, ses pieds s'agitaient dans un mouvement de nage. Nous, nous restions là, immobiles, subjugués par ce miracle de la grâce et de la beauté. Le plus simplement du monde, cette jeune personne nous apportait le bouleversement d'une révélation. Elle était pour nous la découverte aimable de tous nos rêves obscurs et de nos imaginations cachées. Elle nous ouvrait avec sérénité le mystère étonnamment poétique du monde et de la femme. Elle était notre éveil, elle ouvrait en nous les sources d'une sensualité lumineuse. Rien de licencieux, il n'y avait rien de malsain dans tous nos regards qui la dévoraient. Une sorte de pureté insolite se posait comme à notre insu sur cette image vivante, si brusquement et si totalement permise. Elle n'était qu'un langage, elle n'était pas une invite, et le premier mouvement d'amour qui naissait en nous avait une nuance d'intouchable. C'était un amour sacré, qui rejoignait par delà les âges le culte magique des belles idoles et le temps où les princes de légendes se laissaient mourir d'amour. Nous sentions passer dans nos cœurs un souffle oublié d'adoration mystique. Et voici qu'on comprenait d'un seul coup le secret qui liait jusqu'au fond des âmes tous les garçons de cette bande étrange. Chacun de nous portait dans le cœur, cette folie d'image et

d'amour plus précieuse à nos âges que la vie qui l'autorise. On s'expliquait enfin la puissance que pouvait exercer sur nous tous cette jeune bicycliste avec ses bottes de caoutchouc, qui détenait si naturellement le pouvoir de nous ravir, de nous subjuguer, de nous rendre fous. Pour ces moments de grâce, nous aurions payé d'une éternité de servitude.

Étendue maintenant dans l'herbe, nonchalante et les mains croisées sous la nuque, elle donnait ses ordres pour la semaine, exigeait des comptes, parlait sévèrement. Elle me désigna d'un regard :

— Eh bien, ces chansonnettes, me dit-elle.

Je lui chantai l'histoire d'une hirondelle que j'avais inventée pour lui plaire. Je la chantai comme on dit une prière. L'émotion me coupait le souffle et la voix, me paralysait comme une drogue. Je m'arrêtai enfin dans un silence de condamnation à mort. Sur une chansonnette, une petite fille blonde allait disposer de ma vie, me rendre fou de douleur ou de joie. Il se trouva qu'elle l'aimait. Elle me dit sur le ton des reines de légende :

— C'est bien. Je la garde et je te garde. Ne la chante jamais plus à personne. Elle est à moi comme tu es à moi.

Pour la première fois elle m'accorda un sourire inexprimable et m'offrit le creux de ses mains à baiser. Je m'y enfouis comme le sauvage dans la source. Ce fut la seule faveur particulière que j'obtins jamais d'elle.

Mais la vie du groupe continua toute la belle saison, dans son intimité à la fois érotique et parfaitement virginale, dont nous ne nourrissions jamais, en fin de compte, que nos âmes, dans son secret que pas un de nous jamais ne trahit.

Au reste, nous ne savions rien de notre amie. Nous la trouvions sur sa bicyclette à la sortie du lycée et l'escortions jusqu'à son signal. Elle nous emmenait parfois très loin de la ville sur une petite plage où elle se baignait. Nous rentrions très tard, et le vent du soir faisait frémir les fanions sur les vélos. Puis elle arrêtait la caravane à l'entrée du jardin public et rentrait seule. Nous ne savions rien, sinon qu'elle était belle et que nous ne pouvions nous passer d'elle, que nous ne vivions plus que dans l'attente de la revoir. Même entre

nous, nous n'en parlions pas, car chacun avait son image et sa foi qu'il ne voulait pas troubler. Elle seule pourtant occupait nos cœurs et toutes nos pensées, et l'image de ce petit corps nu dans l'herbe nous rongeait comme une mauvaise bête. Nous n'en parlions pas mais plus que jamais nous sentions le besoin de nous trouver ensemble, même sans elle, entre ceux qui « savaient ». Serge et moi, nous rentrions chaque soir ensemble du lycée ; nous marchions en silence le long des quais fleuris, perdus dans un même rêve, et de temps à autre, nous nous prenions le bras sans rien dire. Mais nous comprenions bien ces signes muets de l'enfance : ils voulaient dire que jamais nous ne connaîtrions ensemble de plus grands bonheurs, que nous ne retrouverions jamais ces minutes qui faisaient crier de joie le cœur en pleine classe, quand un billet nous arrivait mystérieusement pendant le cours d'histoire : « On y va demain. Prenez les vélos. »

Les grandes vacances nous dispersèrent pour toujours. Notre belle amie disparut du ciel de notre enfance, comme disparaissait sur sa bicyclette au coin des boulevards la jolie silhouette et ses petites bottes. Il ne nous plaît même pas d'y trop penser. Sorte de respect pour l'enfance et ses mystères. Car elle doit avoir aujourd'hui plus de vingt ans. Elle est devenue inconcevable.

Maurice Pons.

MONSIEUR MACHIAVEL OU LE CŒUR HUMAIN DÉVOILÉ

Vers 1850, la clameur de haro étant bien établie depuis des siècles, une certaine Mme Fournier décorée de toutes les médailles officielles grave sur cuivre les traits de l'homme qui va nous intéresser.

Mme Fournier est une artiste habile ; elle a des quantités de cordes à son art. Suggérer la noirceur d'une âme est un jeu d'enfant pour elle. L'école, l'étude des maîtres en cabinet l'ont fournie de tout un arsenal d'expressions éprouvées en ce genre de chose. D'après ce qu'elle a entendu dire, elle a cette fois, besoin du catalogue complet des marques d'infamie. Elle est la fidèle servante de l'opinion publique.

Entassant physiognomonie sur physiognomonie, Lavater sur Porta, hypocrisie sur hypocrisie, ruse sur ruse, duplicité sur duplicité : elle fait le portrait non pas d'un être vivant mais d'un adjectif péjoratif. C'est l'époque où un homme d'État interrogé sur le machiavélisme répond : le machiavélisme est révoltant (comme l'instrument est contondant, la nature indifférente et l'économiste distingué).

A voir la gravure de la bonne dame, on se demande où la sérénissime république est allée chercher un voyou aussi complet et aussi évident. D'une évidence telle qu'elle le rend inoffensif : le voir et crier à la garde c'est tout un. Je parie que, même à notre époque où l'on en a vu d'autres, un homme ayant un tel visage ne ferait pas cent mètres en paix dans n'importe quelle rue de n'importe quelle ville au monde. Et même sur n'importe quelle route déserte : à son aspect, la nature (cependant indifférente) se recroquevillerait sur elle-même comme une feuille morte.

Or, d'après ceux qui ont connu cet homme, sont allés boire le coup avec lui, rentraient du bureau à la même heure, habitaient son quartier, l'accompagnaient tout le long des trottoirs en bavardant de la pluie et du beau temps, il n'était ni grand ni petit, ni gros ni maigre, juste comme il faut ; il avait le teint bronzé et un visage agréable plutôt gai. Quelquefois évidemment il laissait voir qu'il n'était pas de très bonne humeur aujourd'hui. Un caractère égal est rare et dénote plutôt la bêtise ou l'indifférence. Il était loin d'être bête. D'ailleurs, quand il faisait une sale gueule, ça venait de l'estomac. Comme la plupart des gens de lettres, tout au moins des gens qui écrivent, il avait l'estomac froid. Ce n'était certes pas une raison pour lui en vouloir. Au contraire, quelqu'un de triste est toujours très agréable à fréquenter. Si on n'a pas la conviction qu'autrui est dans des embêtements sans nombre on n'est pas soi-même très heureux. Il savait tout le bien qu'on peut faire autour de soi avec ses propres infortunes. Il avait tendance à exagérer son froid d'estomac pour donner plus chaud aux autres. Bref, s'il gardait son contentement pour lui, c'est naturel. Il était tellement bon qu'il en devenait bien élevé. Il n'était pas de ceux qui font la petite bouche pour une belote au bistrot, ou une partie de quatre fers en l'air dans les meublés sous prétexte qu'ils ont mieux et qu'ils vont à l'Opéra avec des duchesses. Non, il se mettait à la portée de tout le monde, tirait même sa toque à pointe sur son grand front et s'il n'aimait pas ça n'en dégoûtait pas les autres. Tout porte à croire, au surplus, qu'il aimait ça, ou alors c'était bien imité. On n'avait pas besoin de le supplier ; il partait en bombe avec les copains à la première sommation d'usage et une fois parti, il ne fallait pas lui en promettre, mais lui en donner. S'il y a comédie, à ce point-là c'est presque de la vérité. (Moi, le presque, je m'en contente). Certains se poussent du col, se font mousser, racontent qu'ils ont cloué le bec au patron, levé des poules du tonnerre et ainsi de suite. A les entendre, ils sont Jupiter. Lui, jamais. Même pas assez. Il vous regardait de son grand nez droit, et ce n'est pas par inadvertance que je vous le dis, car, ses yeux, il n'en faisait pas montre ; on les voyait à peine, on se demandait même s'ils y voyaient. Ils étaient toujours à moitié fermés. On a bien le

droit de garder quelque chose pour soi, n'est-ce pas? Comme malgré tout il n'était jamais le dernier à voir les combinaisons, souvent même le premier, il faut bien croire que c'était affaire de nez. C'est bien le cas pour les chiens de chasse. Il avait donc du nez, comme on dit, mais il ne se prenait pas pour le premier moutardier du pape ; or, précisément en parlant de pape, il aurait eu plus de droits que quiconque. On cherche souvent des raisons pour savoir si un tel est vraiment un chic type ou non. Il y a une chose qui ne trompe pas : voyez s'il a un copain. Je ne parle pas des amis ; les amis, vous savez, c'est la vitrine, c'est la pile de boîtes de lait condensé, sucré, mais avec la petite étiquette : *factice*, que nous connaissons bien. Ayez faim (comme cela nous est arrivé) et vous pouvez toujours sucer l'étiquette. Non, mais un copain, vous voyez ce que je veux dire? Un type qui n'a pas besoin que vous soyez en or pur pour vous trouver bien ; qu'est-ce que je dis ; pour vous trouver le plus beau du monde, somme toute pour vous aimer suivant la bonne formule. Un type bien plein jusqu'à la soudure et qui, en cas de barouf, famine ou autres impedimenta de la mauvaise fortune, arrive au pas de course se mettre à votre disposition (et qui fournit même l'ouvre-boîte, pour tout dire). Provoquer un sentiment de ce genre n'est pas à la portée de tout le monde, croyez-moi. Eh bien, cet homme (que nous pouvons appeler Nicolas) on lui connaît des copains. Les noms et même les prénoms sont sur toutes les lèvres. Il n'en a pas eu qu'un ; il en a eu sept ou huit. On a les lettres qu'ils s'écrivaient. Quand il a eu son coup dur on sait comment ils se sont comportés. Vous me direz que c'est tout à leur honneur. D'accord, mais inspirer une telle fidélité, ça classe un homme, oui ou non? Ce n'était pas drôle à l'épuration. Les Médicis n'y allaient pas de main morte. Il leur fallait des places pour leurs clients. On ne cherchait pas midi à quatorze heures pour vous déboulonner. Lui, naturellement, avait été un des premiers et il y avait la tôle à la clef. Ce n'était pas le moment de lui faire risette. C'est cependant ce qu'ils ont fait. Disons, si vous voulez que c'est à leur honneur réciproque, mais je poursuis ma petite idée et je continue à prétendre qu'on n'est pas aimé de cette façon sans motif. La nature humaine est plutôt égoïste, vous savez ; et il n'y a pas

d'égoïsme plus intransigeant que la frousse. Pour en arriver à préférer quelqu'un à soi-même, je ne sais pas si vous vous rendez compte !... On connaît aussi des gens qui l'ont intimement fréquenté à l'époque de l'affaire de Pise. Ils ont écrit des lettres à ce sujet, lui aussi. Les écrits restent. On peut juger. Là également il s'est très bien comporté ; et pourtant Dieu sait ! Si on avait voulu ou plus exactement si on avait pu critiquer, c'était facile. Nous en reparlerons.

Pour le moment, j'en suis à mon étonnement : qu'est-ce qu'il avait pu faire (d'ailleurs mort et enterré depuis 1527), qu'est-ce qu'il avait pu faire à Mme Fournier pour qu'elle le traite de cette façon-là?

Elle n'y est pas allée de main morte, et tout le monde applaudit ! Le Prince-Président lui-même la décore et lui fait avoir une commande d'État. (Il devait rigoler dans son « impériale »).

Qu'est-ce que ce pauvre Nicolas a pu faire à tout le monde? Ça n'est cependant pas lui qui a inventé la poudre, ni la police.

On me répond : Non, mais il a dénoncé un tel. — Il a dénoncé qui? — Un tel qui faisait de la politique. — De la politique? Si j'en juge par le mauvais côté du mot (et c'est bien de celui-là qu'il s'agit généralement) il faudrait donc le féliciter. — Oui, mais nous faisons tous de la politique.

Voilà l'anguille qui était sous roche. Nous faisons en effet tous de la politique ; que ce soit à l'échelle du conseil général ou municipal (et nous nous croyons César) ou à l'échelle de l'article de tête du quotidien partisan (et nous nous croyons saint Paul ou saint Georges) ou que nous pratiquions la politique des passions en général (et nous nous croyons Don Juan, Ford ou Buffalo Bill).

On ne descend jamais volontiers d'un piédestal (surtout s'il est constitué par une simple caisse à savon). Mais on en veut à mort à celui qui connaît la façon de se hisser, *ne s'en sert pas* et vend la mèche.

Or, personne n'a jamais vendu plus de mèches que Nicolas. Dès qu'il y a quelqu'un sur une estrade, vous pouvez être sûr que lui est dans l'assistance. C'est ici que ses yeux mi-clos, méditatifs, font merveille. Ce n'est plus purement et sim-

plement question de nez, c'est question de front (qu'il cache sous son bonnet : machiavélisme !) Jongleries, tours de cartes, lapins dans le chapeau, serments d'affiches électorales, ou d'amour, bonneteaux en général, que nous regardons bouche bée, il en connaît tous les trucs. Nous bâillons à avaler des couleuvres ; lui nous explique le coup ; il le démontre, il le décompose, il le recompose au ralenti, sous notre petit nez, jusqu'à ce que nous ayons compris toutes les ficelles avec lesquelles on pêche nos sous et notre bien à même notre poche. Si c'est ça, me direz-vous, c'est un bienfaiteur de l'humanité. Oui, oui, mais il y a le revers de la médaille ; il y a précisément l'humanité. Il n'y a pas cent manières de faire l'homme. A mesure qu'il nous explique les tours de cochon de ces batteurs d'estrades, nous nous apercevons d'une chose tragique : il jette des pierres dans notre jardin. Il ne cesse pas de jeter des pierres dans notre jardin, à tel point que nous n'avons tout à l'heure plus de jardin. L'homme qui marche sur la corde raide en serrant l'assiette au beurre sur son cœur est exactement fait comme nous. Nous avons les mêmes muscles que lui dans les jarrets, les poings et les reins, et quand il faut accommoder les mouvements de ces muscles à notre conscience (ou avec le ciel) nous procédons de la même façon. Si nous étions à la tête de ce prince, ou de cet ouvrier de l'art de la laine à la tête du peuple (et c'est notre plus cher, notre plus secret désir ; à la lettre nous en rêvons la nuit) nous ferions ce qu'ils font, nous aurions besoin des mêmes trucs. Dans notre for intérieur, nous comprenons leurs méthodes et combien elles sont légitimes et logiques. Nous en voulons non pas à celui qui est dénoncé (nous sommes celui-là dans tous nos rêves) mais à celui qui dénonce les méthodes que nous rêvons d'employer. La terre n'est peuplée que de princes ; les uns sont en exercice, les autres *en puissance;* c'est-à-dire (le mot est beau) en illusion. Nous sommes tout le temps en train de régir, dicter, ordonner, obliger, juger, dominer, régner. Les plus humbles disent : Si j'étais à la place du gouvernement, je ferais ci et ça. Il n'y a qu'à faire ci et ça. Faire payer les riches, lancer deux ou trois bombes atomiques, arrêter ces gens-là, coller un tel au poteau, en boucler deux ou trois mille, les mettre au pas ; vous verriez que ça marcherait. Les plus orgueilleux contien-

nent dans quatre petites pochettes de sang sous leur sein gauche d'innombrables armées qu'ils font « pivoter » au doigt et à l'œil. De quoi croyez-vous qu'était faite la marche du peuple sur Versailles? de cent mille Louis XVI, de cent mille Marie-Antoinette. De quoi imaginez-vous que sont faits les innombrables cortèges des Bastille au Panthéon? De cent mille *princes*. L'empêcheur de régner en rond n'a aucune chance d'être aimé. Tout le monde est contre les abus, mais tout le monde trouve que les abus c'est encore ce qu'il y a de mieux.

Il ne s'agit cependant encore que d'une seule passion. Et nous avons toutes les autres. Nous sommes constamment en représentation pour notre bénéfice, qu'il soit question d'aimer de haïr, de s'enrichir, en un mot de posséder. Nous avons besoin des trucs qu'il dévoile. Les combinaisons qu'on peut faire avec les désirs d'un être vivant ne sont pas infinies, bien loin de là, mais limitées à trois ou quatre pour les moins doués et disons, à six pour les plus habiles (une de plus que les cinq sens dans les cas les plus extraordinaires). Nicolas vend notre propre mèche. L'amour, la haine, l'or, sont des royaumes ou des démocraties régis par les règles ordinaires de la politique. Nous sommes toujours, à la fois au centre d'un cercle et sur un point de la circonférence d'un autre. Ici nous régissons notre royaume (ou notre démocratie) là, nous sommes régis dans le royaume (ou la démocratie) d'un autre. Nicolas vend la mèche de l'humanité tout entière. Avouez que ce n'est pas très rigolo.

Si nous étions totalement mauvais, tout irait bien. Mais nous ne sommes pas totalement mauvais. Nous ne serions pas totalement mauvais s'il n'y avait pas la loi du plus fort, la raison du plus fort. Mais elle y est. C'est la seule loi naturelle, la seule raison incontestable. Les autres sont des lois artificielles, des raisons raisonnantes construites de bric et de broc pour faire pièce à la première, à l'unique. Essayez de posséder, après ça, si vous n'êtes pas le *colleone* en personne. Les mensonges, les ruses, les faux, les perfidies sont monnaies courantes dans tous les royaumes et toutes les démocraties publiques et privées de la terre. C'est la seule monnaie que la Providence accepte. C'est de cette monnaie seule qu'est constitué le crédit sur lequel la condition humaine

puisse tirer des chèques avec provision. C'est de cette façon que nous sommes obligés de tout acheter. C'est entendu, mais, nous ne le disons à personne. Nous n'avons pas inventé la politesse et la bonne éducation pour les chiens. C'est parce que nous avons notre bon côté. Nous ferons ce qu'il faut faire, d'accord ; il n'est pas question de rechigner. Il nous faut des familles, des enfants, des salles de bains, deux repas par jour, des cinq à sept et peut-même à la rigueur si nous nous sentons un peu Don Quichotte, des dulcinées du Toboso ; il nous faut des haines, des jalousies, le loisir d'être méchant, les meilleures places possibles pour le match de boxe international et la femme en manteau de vison à la place à côté (un gémissement parfumé d'Arpège de Lanvin est toujours de première bourre, même provoqué par personne interposée. Le monde est vieux). Il nous faut la satisfaction de nos cinq sens, et le reste. Et puisqu'il y a une règle d'achat, nous achèterons suivant les règles. Mais nous ne sommes pas des brutes. Qui a dit que nous étions des brutes? Qu'il se montre, qu'on lui casse la gueule ! Nous sommes des gens bien élevés, civilisés pour tout dire. Nous étouffons les pigeons, mais décemment, sous le tablier. Voilà Nicolas qui vend la mèche et on voit les choses comme elles sont ; on voit passer les muscades, lentement comme des bœufs de labour. Nous ne sommes ni bons ni mauvais ; un simple petit choix des deux. On a désormais un peu honte de continuer à faire des projets, à concevoir (d'après les règles immuables) (d'après les règles dont il a dressé le catalogue) (car il n'y a pas d'autres moyens). A moins d'entrer au couvent. Or, même pour le couvent, il connaît les trucs par lesquels on accède aux béatitudes ; à les examiner froidement (comme il fait ; ah ! qu'on le déteste) ces trucs ne valent pas mieux que le reste. Et il faut continuer à vivre ; c'est dur de « percer » en quoi que ce soit avec des mèches éventées. Mettez-vous à notre place. Si nous le chargeons de tous les péchés d'Israël n'est-ce pas en bonne logique? A laquelle lui-même n'a rien à reprendre. Puisqu'il connaît si bien le cœur humain, l'angoisse humaine, le péché obligatoire, la chasse au bonheur.

Il n'y reprend rien. C'est un homme qui a de l'expérience. (Et des lectures, mais cela est une autre histoire). L'expérience

des choses. C'est Buffon. C'est Stendhal. Il est entre les deux. C'est Buffon qui serait en même temps explorateur. Il ne s'occupe que de l'homme pour avoir constamment vécu dans les jungles et les forêts vierges où cet animal prolifère et s'ébat. Il est impassible en présence du vice et du crime. Vous le lui reprochez? Eussiez-vous préféré le voir détaler? Ç'aurait été au premier pas. Il n'y avait plus d'étude, sauf par ouï-dire. Or c'est l'étude sur pièce qu'il veut faire. C'est son bonheur, à cet homme. Vous n'allez pas le lui contester. Les carabins s'endurcissent bien dans des morgues. Si la main du chirurgien qui vous tripote ne tremble pas (et Dieu merci) c'est qu'il a été impassible devant des cadavres, même irrévérencieux pour dire le moins. Le tigre griffe et mord, même salement ; si quelqu'un lui tombe sous la patte ; vieillard, veuve ou orphelin, il lui fait cent mauvaises manières, paraît-il. Est-ce qu'on peut en vouloir à Buffon qui le dit? En termes nobles d'ailleurs. C'est Stendhal ; mais qui sort de Polytechnique ; qui ne prend pas plus parti qu'Euclide ; qui observe, note, tire des lois de ses notes, les applique à la résolution du problème que les prières ne résolvent pas, que l'alchimie et la magie laissent intacts. Il a horreur de l'abstrait, bien avant Burcke, et de la littérature. Il est plus honnête que Hobbes : il tient compte des passions. Pour ignoble que soit un principe, pour désespérant qu'il soit, si l'expérience nous le révèle il faut l'exprimer clairement. Il n'est pas plus question d'éthique dans ce cas que dans l'expression des propriétés de SO^4H^2. Il exprime donc clairement les principes ignobles avec lesquels depuis que le monde est monde on fait la politique et le reste. Il dit : Ceci est blanc ; ceci est noir. C'est l'anticharlatan. Tout le monde peut à chaque instant vérifier l'exactitude de ce qu'il dit, le confronter à sa propre expérience des choses. Si nous avons la fâcheuse impression que notre cœur est dévoilé, ce n'est pas sa faute : c'est simplement exact. Il n'est pas homme à annoncer de grandes épouvantes avec le genre de raisons qui portent si bien sur qui ne sait pas discuter. S'attachant à la vérité nue et crue, à celle qui depuis les temps antiques porte l'épithète de *triste,* il fait précisément le procès des eaux troubles. Tout ce qu'il apporte est destiné à être discuté ; si c'est indiscutable il n'y est pour rien : il n'est que

dans le travail de recherche et de notation. Il informe ; même quand il déforme. Il s'amuse, il tremble, il ment. J'ai grand intérêt à savoir pourquoi et comment le mathématicien s'amuse, tremble et ment. Voilà qui m'éclaire encore davantage. Il est clair comme une eau de roche. Révoltant, dites-vous? Parce qu'il proclame que 2 et 2 font 4. Si vous vous révoltez contre ce fait c'est que vous désirez 5 ou 3 comme résultat de l'addition qui donne 4 ; 4 n'est ni heureux, ni malheureux, ni ignoble, ni admirable, c'est un fait. Précis. Dévoilé ou non, 2 et 2 faisaient 4.

Il n'a aucune vanité, ni cupidité, ni rancune. En prison, qu'est-ce qu'il fait? Il écrit rageusement sa défense? Il compose son personnage de martyr? Il tâche de se faire « *bien voir* »? Non. Il fait des sonnets. Il fait des sonnets de vingt vers, dits « à queue » comme c'est la mode. Un nommé Giuseppe Aiazzi les a trouvés ; les autographes sont en Angleterre.

Il est expansif, grand travailleur comme le sont souvent les gens de grand plaisir, doux, fidèle à ses amis, pas cagot pour un sou, ni poseur. Il écrit simplement à Francesco Vettosi « J'ai plutôt appris à souffrir qu'à jouir » ; mais ça, tout le monde le dit. Il ne s'est pas servi d'un seul mot haineux. Il n'a jamais fait la petite bouche devant un crime, ni juré les grands dieux qu'il ne mangeait pas de ce pain-là. Pourquoi l'aurait-il fait puisque ce n'est pas exact ni pour lui ni pour personne? Il divise simplement les crimes en utile et inutile. Y a-t-il autre chose à faire? Déplorer? Il y a des milliers d'années qu'on déplore. Est-ce que les patries, les amours, les haines, les intérêts financiers ont cessé pour autant d'avoir des exigences? Il nous met en toute chose en garde contre les victoires à *la Pyrrhon*, bien plus graves que les victoires à la Pyrrhus.

Autour de lui, comme autour de chaque homme en tout temps (comme autour de nous maintenant) l'histoire se fait. L'histoire complète ; non pas seulement celle des panaches, des plumets, des vases de Soissons, des pestiférés de Jaffa et des lettres onciales, mais celle des rues et des chemins, les complots d'alcôves et de cassettes, celle du journal de *l'Estoile*, celle du Diario de Bonacorso (dont Nicolas a peut-être rédigé une bonne part) celle du journal de Samuel Pepys, celle de

nos quotidiens d'information bourrés de faits historiques et de faits divers (le fait divers qui peut devenir facilement historique aussi bien à Sarajevo que rue du Croissant).

On fait toute une affaire parce qu'il est allé voir Catherine Sforza, le roi de France, César Borgia, l'empereur, le pape. Certes, c'est bien. Ce sont des vedettes. Mais n'oublions pas qu'il se balade dans Florence, qu'il va, chaque jour que Dieu fait, de chez lui à son bureau, en flânant par les places publiques, les carrefours et les ruelles, qu'il va au bistrot, dans les boutiques, les mauvais lieux, toujours en robe longue, *vestito alla lunga*, comme le Tasse mais pas en homme plein de lui-même, au contraire, bon enfant, et même enfant de la balle ; qu'il sait très bien parler argot, faire les quatre cents coups, se dilater la rate, jouir des vraies richesses. Il se régale avec Brancaccio Casavecchia et tant d'autres. Il transhume d'une joie à l'autre avec le troupeau suivant les saisons et les humeurs. Il aime beaucoup la figue ouverte ; à quoi bon s'embarrasser de subtilités et de choix puisqu'il ne manque pas de figuiers et que toutes les figues finissent par s'ouvrir toutes seules par la seule force du soleil. Il bâfre, dit-il, comme dix chiens et trois loups. Après tout, on ne m'ôtera pas du corps ce que j'ai pris de bon : fins repas, lits merveilleux et autres choses semblables où je me goberge depuis trois jours. Il connaît des quantités de gens qui n'ont pas les moyens d'avoir des sentiments élevés, lui non plus n'a pas les moyens. Ni Catherine, ni César, ni le roi, ni l'empereur, ni le pape, ni personne. Il a vu cent fois les plus innocents apprendre subitement le crime, par instinct, sans l'aide d'aucun précepteur, par le seul exercice d'un pouvoir quelconque. Il sait qu'en réalité le crime est le divertissement par excellence. Qu'on y goûte et qu'on est pris. L'univers n'est que de l'ennui en expansion. S'en distraire, voilà la grande affaire. La morale, c'est chercher des poux sur une tête de marbre. La bonne action n'est pas aussi distincte de la mauvaise que le triangle l'est du carré. Sur une certaine frontière indécise on ne sait plus si on a le pied dans le vice ou dans la vertu. Pour peu qu'on soit pressé par l'intérêt personnel (et on l'est *toujours*) qui cherchera midi à quatorze heures? Si ce qu'on a vaut la peine, il faut le garder à tout prix ; si ce qu'on désire vaut la peine il faut l'acquérir

à tout prix. Être généreux, c'est vouloir se mettre au ban de l'humanité. Et, cela dit, quel orgueil ! Un si grand orgueil que la peine suit la faute automatiquement. Posséder (qui est l'essentiel) Pise ou le reste, par la force? Mais bien sûr; par quel autre moyen voulez-vous posséder *en paix?*

Pathologie de la conscience collective? Certes non. Portrait de la conscience collective en parfaite santé. Portrait de la conscience collective *desnuda*. Il n'y a pas trente-six façons de se servir de l'original. C'est une simple affaire de virilité. Les sérénades, à moins d'être humoristiques, n'ont aucun sens. Dans chaque vingt-quatre heures de Florence (et du monde) on remue les forfaits louables à la pelle. Un flâneur, le nez au vent, les mains dans les poches en rencontre à tous les coins de rue. Avec de la méthode expérimentale (un peu d'Aristote, un peu de Bacon avant la lettre) Nicolas parfait sa science. Qui augmente sa science augmente ses douleurs, dit saint Paul. Pourquoi douleurs? Parce qu'on est devant un fait précis? Il n'y a aucune raison de souffrir. A moins qu'on fasse du sentiment (ou qu'on l'imite ce qui est plus courant). A moins qu'on ait le complexe de Savonarole (ou qu'on fasse comme si on l'avait ce qui est également plus courant). Mais si on est de santé robuste (malgré l'estomac froid) et de sens aiguisés il n'y a aucune raison, mieux, il n'y a aucune possibilité morale ou physique de souffrir devant un fait précis, incontestable. On vit avec. On fait ce qu'il faut pour vivre avec. C'est la seule attitude à prendre. Qui vous a dit que la terre était un lieu de délices? Chassé du paradis terrestre n'était pas un vain mot. Il fallait prendre cette menace au sérieux. Une chute des Anges ne se rafistole pas avec des bouts de ficelle.

Ce sont les hommes qui font la petite histoire, et la grande. L'assassinat de Fualdès et le dernier carré de Waterloo sont dans le cœur humain. Jules César et Soleilland sont semblables à l'autopsie. La retraite des Dix Mille et la grève des forgerons doivent être inscrites dans le même manuel. La sténographie des débats de cour d'assises et de correctionnelle, les sommiers de la police judiciaire sont aussi importants, sinon plus, que le serment de Strasbourg et la rencontre de Yalta. L'Histoire (dans laquelle il faut intégrer le fait divers) est le juste reflet des vertus, des vices et des turpitudes humaines.

Borgia se sert du « Sang à la une ». Sforza aussi. Le peuple aussi. Le peuple de Florence et d'ailleurs ; de 1500, de 1900, de l'an 2000 ou 10 000. Les Pazzi s'appellent Durand. (Comme Dante).

Quand Nicolas en allant à son bureau, ou en retournant chez lui rencontre ou croise un personnage des arts majeurs ou un artisan des arts mineurs, il sait que ce sont des assassins en puissance (louables ou non, suivant l'occasion, le degré de finesse, l'opportunité, les carences de la légalité, la certitude de l'impunité). Il lit les vieux journaux. Il connaît les façons de faire des juges, notaires, marchands d'étoffe, changeurs, banquiers, médecins, pharmaciens, art de la laine, pelletiers, corroyeurs, tanneurs, maçons, cordonniers, menuisiers quand ils sont déchaînés, affamés de puissance ou de pain et qui déambulent présentement enchaînés au bon soleil de mai. Il sait ce qu'un nommé Michel Lando et une foule de cardeurs de laine ont fait d'un certain Messer Nato. On l'a pendu par les pieds (à côté de sa maîtresse, à un poste d'essence je crois) puis, « chacun des assistants en ayant coupé un morceau il ne resta plus de l'homme que le pied ». Les limites du dégoût sont reculées, dit un commentateur. Reculées ! vous croyez? Pourquoi dégoût? Vous vous détournez de vous-même? Mais tout à l'heure abandonnant Nicolas à son étude vous rentrerez chez vous, déposerez des baisers à la ronde sur le front de votre femme à ceux de vos enfants, mettrez vos pantoufles, ceindrez votre robe de chambre, bourrerez votre pipe, couperez un cigare, piocherez dans le paquet de gauloises ou d'américaines, vous asseoirez dans un fauteuil et lirez le journal étendu devant votre visage comme un miroir, sans vous reconnaître. En tête du manuscrit du prince à la Médicéo-Laurentienne, il y a une lettre de Buonacorsi à Pandolfo Belluci (écrite après la mort de Nicolas). Elle prétend que ce sont ici *principes généraux, et pas seulement politiques*.

Certes, l'époque et le lieu étaient bien choisis pour porter une main sacrilège sur les sept voiles du cœur humain. Nicolas ne nous renseigne guère sur le paysage qui l'entoure. Il ne fait que des portraits de personnages et de masses. Ces personnages et ces masses vivaient cependant du pays.

A peine si de temps en temps à propos d'un parti de four-

rageurs ou d'un siège, ou d'une révolte, il parle d'un chemin creux où la boue fait glisser les chevaux, d'une muraille du haut de laquelle on peut dominer une grande étendue de champs, de fourrés d'yeuses où des conjurés peuvent s'assembler en secret.

C'est une ville d'hommes maigres et froids mais capables de passions inouïes. Les palais sont des forteresses qui se servent de la rue comme fossé. Toutes les portes d'entrée sont défendues par de raides escaliers sans rampe, des chicanes, des parados, des embos et si par temps paisible, on vient frapper au heurtoir d'un ami, on a l'impression de profiter d'une trêve. On ne s'amuse pas à faire du joli ; on fait du solide. On n'a pas besoin de dentelle, on a besoin de cuirasses. Ouvrez largement portes et fenêtres, mettez des colonnades et des péristyles et vous ne dormirez plus, ne mangerez plus, n'aurez plus un moment de paix. Votre vie dépend uniquement de la solidité et de la fermeture hermétique de votre coquille. Ne comptez pas sur la loi pour vous protéger. La loi est la façade de l'État derrière laquelle (comme toujours) la fortune sourit aux audacieux. Qui peut être assuré de ne jamais gêner personne? Tout le monde a construit des murs. C'est une ville de murs épais, hauts, lisses et sans fenêtres jusqu'au moins à dix mètres au-dessus du sol. Les rues étroites pavées de grands blocs de pierre blanche circulent à travers les murs comme le couloir du labyrinthe qui conduisait au Minotaure. Des minotaures il y en a cent. Les familles s'entre-dévorent au sein même de l'amour et de la haine sans souci de conserver une poire pour la soif. On ne lésine pas en boucherie ; tuer ce qu'on aime, tuer ce qu'on hait, on s'y précipite : on ne craint pas de rester ensuite le bec dans l'eau ; la matière à aimer et à haïr est inépuisable : il n'y a pas à prendre des gants ; on peut la dépenser sans compter.

C'est même la seule chose qu'on dépense sans compter. Pour l'argent on va moins fort. On ne va même pas fort du tout. On traîne son costume de bure, ses bottes, son béret tant qu'on peut. Si par malheur on donne seulement une jupe d'écarlate à une femme, on ne sait plus où se fourrer pour échapper aux remerciements enthousiastes. Les princesses, les duchesses, celles dont les vieux roublards ont besoin, comme

l'église a besoin de châsses pour l'adoration des fidèles, vont jusqu'à porter parfois un manteau doublé de vair ou d'autres fourrures. Mais c'est un grand maximum. Pas d'arroi et d'attirail pour sortir ; le sommet du luxe c'est une ombrelle. Pas de fard, mais le sang est beau et le vent le fait affleurer aux lèvres et aux joues. Au surplus Dieu pourvoit à la couleur d'adorables regards. Dans les maisons on a une lampe. On la transporte de pièce en pièce si c'est nécessaire. Si on a de la compagnie, elle se serre autour de la lampe. C'est d'ailleurs la formule la plus pratique pour chuchoter des secrets et comploter dans le particulier et le général. Si on est seul un lampion suffit, ou l'obscurité dans laquelle d'ailleurs les rêves éclatent le plus violemment, où l'on a plus de goût à être ce qu'on est, où le visage peut se détendre enfin, se permettre d'être inquiétant.

Il n'y a pas de cheminées. On ne fait pas de feu, même au cœur de l'hiver le plus rude. C'est assez pénible, mais plutôt que de racler les collines déjà dénudées, où il n'y aurait d'ailleurs que des oliviers à brûler, on a créé un proverbe, une sagesse de la nation : le feu est malsain. Cela dit, la santé avant tout. On prend bien de l'huile de foie de morue. Les enfants couchent dans des chambres glacées. Les époux aussi. De là des familles solides. Ou une certaine nécessité de tuer. Ce qui en principe ne se fait que dans le grand monde, mais dans le petit monde on comprend très bien la chose. Être obligé de se chauffer les pieds sur un ventre pose une quantité de problèmes sur lesquels l'Évangile ne mord pas.

C'est d'ailleurs une ladrerie de riches. Il y a dans Florence trois millions de florins d'or, qui ne circulent pas mais qui dorment ; qu'on regarde, qu'on tripote, qu'on compte le soir. Par les matins d'été, du haut des collines on peut contempler une ville semblable à un joyau ; une rose d'or blanc sertie d'émeraudes, d'opales, de saphirs et de rubis. On dirait que les coffres serrés dans les caves ont imbibé de richesses les fondations, que les métaux et les émaux précieux montent comme une humidité à travers les muraille pour venir fleurir d'un salpêtre doré les toits, les terrasses, les créneaux, les dômes, les clochers et les tours de guet. La rosée des montagnes huile d'iris l'argile des tuiles, les pierres laiteuses,

allume des braises dans le noir des vitres de fer forgé qui ferment les lucarnes, veloute de vert tendre les bronzes et les cuivres, bleuit les carreaux de verre épais. Dans les rues d'un noir d'encre tout se trame et se trafique. Vers des pâtés de maisons flanqués de bastions et d'arcs-boutants courent des boulevards rectilignes faits sur mesure pour les assauts de l'émeute et les décharges d'artillerie. Des places publiques s'arrondissent où il y a tant de soleil et de vent violent que le plus humble ne peut en fouler le pavé sans se prendre pour capitano del popolo. Les églises, sous des mantes de nonnes, dissimulent des profondeurs, des abîmes, des replis sombres, des enlacements d'entrailles. L'homme s'y sent doublement petit aux pieds de Dieu et aux pieds du Diable qui sont là côte à côte, bras dessus bras dessous et dévorent. Le rude Michel-Ange a pris une de ces églises pour épouse : *Santa Maria Novella la mia sposa*, et la traite en conséquence.

La plus riche héritière ne reçoit pas plus de 300 lires en dot. Il faut avoir fait une affaire commerciale à tout casser pour donner en bonne main à son compère une cuiller ou une fourchette d'argent. On ne sait pas ce que c'est que la vaisselle plate. Si on fait cadeau d'une bonbonnière d'argent ou d'une tasse du même métal toute la ville en parle. Enfin, il y a un crime qu'on ne pardonne pas : la banqueroute. L'infamie s'en transmet de père en fils, en frère en cousin en ligne masculine. Elle est indélébile, impardonnable, éternelle. Elle implique l'incapacité commerciale totale. Avouons qu'à la sentence il s'ajoute un peu de mépris comme pour un délit idiot. On a mieux à faire. A qui peut tuer sans risques, sauf celui du courage (et encore) il est logique qu'on ne pardonne pas le croc-en-jambe. Se laisser acculer par un comptable, plier les genoux devant un boulier mérite bien la mort sociale. On aime l'art de payer peu en toutes choses dans cette ville qui en temps de paix ne retentit que du cri des hirondelles et du bruit des foulons. On fabrique des étoffes de laine avec un sérieux de pape. Les teinturiers n'ont pas le droit de jouer à la balle, ni à barre ni à aucun jeu violent ; les cartes leur sont interdites ; seuls les échecs leur sont permis, parce que c'est un jeu qui rend attentif. Les laines de France, d'Angleterre, d'Espagne, du Portugal, de Majorque et d'Afrique sont

traitées ici. Au plus obscur des rues, on pénètre par des portes de cave dans des sous-sols qui s'enfoncent de plusieurs étages sous la ville, communiquent parfois entre eux par des couloirs, des ponts volants, des passerelles, des échelles où sont accrochés des anneaux pour maintenir des cierges. Tout un charroi de fourmilière transporte dans l'ombre, la fumée, le vacillement rougeâtre des lumières, les sacs de coquilles venues de Tyr, les ballots de plantes tinctoriales, les terres à couleur et les secrets. Dans les cavernes les plus profondes où les murailles et les voûtes sont en grès naturel, les joueurs d'échecs broient, pétrissent, barattent, écument, font bouillir sur de grands brasiers de bois de cyprès, les cuvées de sève, de murex et d'ocres. Par des escaliers interminables on remonte au jour pour l'épreuve du soleil un godet de pourpre, ou d'azur, ou d'un vert inimitable, ou d'un jaune qui fait s'extasier la rue. L'enfer n'est pas pour les enfants. D'un doigt trempé dans le godet d'essai, les artisans couvrent les murs de graffiti, de sentences aussi justes, aussi simples, aussi naturelles que celles de Nicolas. Le soir rend aux familles populaires des hommes aux mains colorées, parfois d'un rouge semblable au sang. Les bourgeois jouissent du calme et du bien-être. Les ouvriers vont prendre le frais la nuit sur les grandes places publiques, où il est facile de parler, où le moindre mot retentit, où amplifié d'échos tout est parole de maître, et tonne comme l'orage. Il est facile de retrouver sur les pavés, sur les parvis l'endroit exact où l'on a déjà été vainqueur (et vaincu). Le ciel est gris d'étoiles. Nous sommes en république, à Florence, pour l'instant.

Un large moutonnement de terres volcaniques couvertes de vignes, de petits oliviers et de minces cyprès, entoure l'étroite vallée où Florence est installée, sur l'Arno, *comme Paris sur la Seine.* Ici le paysan est jardinier. Les collines sont aménagées en terrasses soutenues par des murs de pierre sèche. Sur ces petits aplats qui circulent entre les vergers on cultive les fèves, les pois chiches, les cicerolles et les fleurs. Un âne suffit pour porter la récolte. Ces champs minuscules devraient imposer une certaine sagesse, une certaine mesure aux hommes qui les cultivent. Mais le ciel est trop bleu, il y a trop de lilas dans les bosquets, le mois de mai est trop

ardent, il reste trop de force dans les reins ; on ne peut guère se contenter de ce qu'on a. A moins d'avoir beaucoup lu, beaucoup vu, beaucoup retenu ; et encore ! (ce qui n'est d'ailleurs le cas de personne.) Les vieillards font construire des forteresses paysannes à leurs fils, petits-fils et gendres. Ils ne s'assoient pas aux talus pour sommeiller au soleil mais pour surveiller d'un œil aigu le chemin déroulé sous les oliviers jusqu'à la ville qui a pris le lion pour totem. Aux carrefours des chemins champêtres des colonnes de pierre portent jusque dans les feuillages de paix des marzocco, des petits lions de marbre ou de grès ou même d'argile. Les lions respectent les citoyens de Florence. A Orto San Michele une simple femme (qui était de Florence) a arraché à un lion un enfant qu'il tenait entre ses pattes ; et la bête n'a rien pu dire. Et qui pourra dire ou redire contre mon orgueil légitime et mes désirs légitimes? J'ai 6 fils, 4 gendres, 11 petits-fils, tous Florentins ; mon village a pris instinctivement la forme d'une couronne de roi, plus de cent ans avant que je naisse ! Et c'est vrai : tous les villages sont dans leur hauteur comme des couronnes ; les cyprès et les lauriers mêlés aux murailles.

Il n'est pas question de parti ou d'appartenance. Les gens sont trop costauds pour faire la politique de quelqu'un. Ils font leur politique personnelle ; même quand ils agissent en masses, les gras d'un côté, les maigres de l'autre, ce qui est la règle, et la vie.

Savonarole, le précurseur des temps modernes a bien essayé de les partager de façon différente. Il a dit : Il y a deux camps : ceux qui combattent sous les ordres de Dieu : moi, et mes partisans ; ceux qui combattent sous les ordres du diable : mes adversaires. C'est simple. Il ajoute : Il y a trois variétés d'humains : primo, les bons ; ce sont ceux qui me suivent. Secondo, les méchants, obstinés au mal, ce sont mes adversaires. Une troisième variété : les hommes qui mènent bonne vie, s'adonnent aux plaisirs, sans plus s'obstiner au mal qu'au bien parce qu'ils ne savent pas les discerner l'un de l'autre. Ceux-là, « forcez-les d'entrer » avec nous, avec moi.

Mais, il a fait fiasco. Aucune dialectique n'a longtemps de prise sur des hommes en bonne santé : ôter à la vie humaine

toute joie matérielle, persécuter sans pitié le sourire de la femme et la chaleur du vin n'est pas l'affaire de ces hommes. On sait ce que valent les moines. Rien n'est plus tranquille qu'un moine quand il mange. S'il s'agit de jambons et de galettes nous leur en donnons en veux-tu en voilà ; s'il s'agit de braises, pour les mangeurs de feu nous allumerons autant de bûchers qu'il faudra.

Les vallées s'enfoncent en direction des montagnes. Elles charrient des saulaies, des peupliers, des bosquets d'yeuses, des barrières de cyprès, des petits champs de blé, des métairies, des poulaillers, des granges, des meules, toute une orpaillerie paysanne. On y vient picniquer à l'ombre l'été. Les soldats de Ottaviano Sforza passent par là, en condotta, ou en balade, ou déserteurs.

A mesure qu'on monte, l'air frais sent la lavande et le thym, le vent donne de furieux coups d'aile, les pâturages s'élargissent, la clochette des troupeaux sonne de tous les côtés. Vers Florence, où dort maintenant une brume bleue, les grands pans de collines échelonnés dans la distance avec la couronne des villages et le hérissement des cyprès aigus composent les praticables d'un vaste décor de Commedia del Arte. La richesse de la République est née ici. Malgré toutes les laines étrangères, la République, sérénissime comme un matin de mai, a besoin pour sa sérénité de savoir ces hauteurs occupées de troupeaux. En toute justice, ces bergers devraient porter l'uniforme des banques. Ils n'ont que l'uniforme de Virgile et de Théocrite et ils tuent les loups suivant les traditions. Mais dans leurs dialogues il ne s'agit pas de concours de flûte ou de niaiseries à propos de pommes. Par-dessus les collines, les brouillards et les décors de la terre ils dialoguent avec Florence. Ils disent : Pise est la tombe de notre argent, de notre honneur et de notre vie. Eux aussi placent l'argent là où il doit être placé : en premier lieu. La tonte est faite non pas au son des fifres et des tambourins mais par des encaisseurs de la Banque de France, avec bicorne et sacoche enchaînée. Au long des rues paisibles, sous les étoiles qui incitent aux rêves, ils écoutent le pas des mercenaires d'Imola à trois ducats pièce, qui passent les cols. Nous nous saignons à gaver d'or les capitaines.

Ils habitent des huttes de pierres sèches et ils font cuire à même la cendre, dans des mottes d'argile les pluviers qu'ils ont abattus à la fronde. S'ils étaient à la place de la seigneurie, ils régleraient les affaires publiques comme ils règlent les affaires de leurs passions personnelles. Être à la place de la seigneurie, cela se peut toujours en République, avec des tours de bâton ou avec des coups de bâton. Les derniers peuvent être les premiers, avant un jugement quelconque.

Des fenêtres de la chancellerie on aperçoit dans le lointain le sommet neigeux des Apennins toscans, les plaques vertes et rousses des pâturages. Il n'y a qu'à changer de fenêtre pour regarder les monts de Chianti, les collines, les Alpes Apuanes et la vallée qui descend vers Pise et la mer. En prêtant l'oreille on entendrait sonner les florins sur les plaques de marbre dans les boutiques de changeurs.

Nicolas n'a jamais parlé de ce paysage. Il avait pourtant ce son dans ses oreilles, ces images dans ses yeux. Son *Art de la guerre* et son *Prince* sont pleins de collines et de plaines, de champs et de guérets, de chemins creux, de halliers, de fourrés, de places fortes, de palais ; les *Discours politiques* débordent de teinturiers remontés au jour de la rue et de la place publique. Comme l'écho domine le bruit, ses mots les plus amers ou les plus doux vont sonner contre ce décor de murailles, de jardins, de pâturages, contre ces foules artisanales, seigneuriales, paysannes ; on sent la rue et la terre.

Si, à propos d'une émeute, il dit simplement : le soir... ou : le matin... c'est que l'émeute est là, il n'a pas le temps de dire plus. Il lui faut démonter le mécanisme de l'émeute (c'est le premier des écrivains *de masses*), examiner les rouages, voir comment fonctionnent les cœurs, comment ils avaient fonctionné un mois avant pour en arriver là. Mais c'est un soir d'hiver où la bise furieuse a noyé les lanternes et se déchire en gémissant contre les génoises de la ville ; ou bien c'est un matin de mai avec ses gloires et gémissements où gloires sont dans ces cœurs en révolte. Il fait des autopsies trop méticuleuses pour que ce fait lui échappe. Il sait la valeur du froid, du chaud, du vent, du soleil, de l'air à odeur de lilas pour le cœur humain. Au détour d'une sèche énumération

de pensées logiques il met brusquement en une d'elles, la trace du vent, de la nuit, du soleil ou du lilas.

Ces traces sont en lui. En chevauchant pour les commissions de la République il a été souvent aux prises avec les intempéries, ou simplement avec l'architecture de ces paysages célèbres. Il s'est entretenu en chemin avec un tel qui tourne son foin, tel autre qui taille sa vigne. Il a fait route avec des colporteurs, des charretiers, des trimards, des soldats, tout le menu peuple qui va à ses petites affaires, chasse la piécette, se débrouille. Il a parlé avec eux de la pluie et du beau temps, et des affaires du gouvernement. On lui a demandé ce qu'il en pensait et il a demandé ce qu'on en pensait. Il connaît le sens qu'on donne aux choses le matin, et celui qu'on leur donne le soir ; l'incidence du ciel couvert et du soleil sur la discipline qui fait la force des armées ; les difficultés d'enthousiasme par temps de gel ; la valeur des résolutions prises la nuit, et d'une façon générale, l'importance en toutes les politiques du plus ou moins de chaleur aux endroits sensibles du corps, de plus ou moins de lumière sur les décors du monde. Toutes choses égales en volonté de combattre et raisons de révolte il sait qu'une barricade abritée de la bise tiendra plus longtemps qu'une autre frappée de plein fouet par des gémissements glacés. En vérité, les plus moustachus, les plus barbus des puissants définitifs ou passagers qui luttent pour conserver les choses telles qu'elles sont ou pour en changer la face désireraient sans honte être des heureux Tityre. Combien de révolutions ont été abattues par la pluie ! Il y a des trêves de confiseurs dans toutes les guerres. Tout général doit être paysagiste. Machiavel lui-même a besoin d'emporter dans ses bagages un ambassadeur muet mais chamarré d'or comme un ostensoir, comme le soleil. Pour si sûr que soit un tribun de sa parole, de ses arguments et de sa cote d'amour il lui faut prendre des ordres aux services météorologiques avant d'assembler ses partisans ou ses peuples sous son balcon. César lui-même s'est servi de la mince plage entre la mer et les collines pour faire avancer en sûreté son armée vers Sinigaglia. Les houblonnières démontent plus de cuirassiers de Reichshoffen que les canons.

Tout va à vau le vent et à vau-l'eau. Il n'y a qu'une con-

stante. Par un juste retour des choses d'ici-bas dans les comportements si variés qu'ils soient du monde extérieur, le cœur humain (une fois dévoilé) n'a pas trente-six façons de réagir. Il n'en a qu'une seule : l'égoïsme ; dans quoi on peut faire entrer toutes les générosités, les dévouements, les courages, les passions et les turpitudes. Sur ce sujet Nicolas et nous-même sommes tranquilles comme Baptiste. Voilà ce dont je vais me servir sans risque d'erreur, se dit-il. Pour le reste il faudrait que je vous fasse un dessin et je n'ai pas le temps (vous non plus dont les intérêts pressent ; à peine si l'on a cent ans devant soi). S'il est nécessaire de dire qu'il fait nuit, je vous le dirai. Au surplus, les vergers, les montagnes, les collines, la richesse invraisemblable de ma patrie, les délices de la vie dans les bosquets et les bois, vous verrez tout cela par échos et reflets par convoitises, ronds de jambe, visages de renards, gueules de loups, rugissements de lions, cordes raides, entourloupettes, bref, danse générale devant l'arche.

En 1500, quand il part pour aller voir le roi de France, on ne peut pas dire qu'il soit fou de joie. Ça tombe mal. Il n'est pas très rassuré sur l'avenir de son gagne-pain. Qui peut se vanter de n'avoir que des amis ; qui peut être assuré de ce que font les amis derrière votre dos? Sa place au deuxième bureau de la chancellerie, il y en a de nombreux qui la guignent. Loin des yeux, loin du cœur ; il n'est pas très sûr de retrouver sa chaise au retour.

Ce n'est pas qu'on l'ait pris pour le merle blanc, si on l'envoie en France, c'est que les autres se sont défilés. Il comprend que Luca degli Albizzi en ait plein les bottes de toute cette histoire. Il a failli y passer. Il est resté huit jours sous séquestre dans la tente du capitaine des Suisses, *en hypothèque* pour la ville de Florence. Les soldats voulaient se payer sur la bête ; à chaque instant il en était question. Il a fallu taper les copains pour se dégager. Il savait bien que la République met ses commissaires au Mont-de-Piété sans espoir de retour. Luca n'avait pas du tout envie de devenir momie sacrée chez les Suisses. Pise, c'est bien beau, mais être créé et mis au monde n'est pas non plus de la petite bière. On tient à continuer ce truc-là encore un peu. Il a

emprunté à Pellegrino, à Lodovico Morelli, à Bernardo Piccini, et finalement il en a été de 1 300 ducats de sa poche. Tiré d'affaire cependant.

Cette fois, il y a des chances pour que ce soit moi, se dit Nicolas. Il est de fait qu'on l'a envoyé sur les routes à la portion congrue : à peine si on lui a donné de quoi casser la croûte. Et ce n'est pas une mince affaire que de trouver un roi dans cette botte de foin qu'est la France. On arrive à Lyon juste au moment où il en est parti. Il faut courir plus loin, et avec quoi? Exactement 6 ducats qu'on se partage avec Francesco della Casa. Montez donc un train d'ambassadeur avec ça !

Il ne faut pas compter recevoir de la galette. On vient déjà ici pour ne pas en donner. La République n'est pas de celles qui graissent les pattes. Le plus drôle c'est qu'ils sont venus pour jouer au roi le tour qu'on leur joue à eux. Eux ne sont pas surpris qu'on ne les paye pas, mais le roi va l'être.

Il l'est. Il en devient raide comme une corde à puits l'hiver.

Les rois sont vraiment des phénomènes, se dit Nicolas. Quelle est la grande affaire des gens, rois ou non, sur terre? Vivre, bien entendu ; mais pour vivre? se distraire, un point c'est tout. Voilà à quoi tient la chasse au bonheur en fin de compte. On ne me fera pas croire que le dénommé Louis XII n'en sait rien. Qu'est-ce que je suis, moi, Nicolas? Une banque de Florence ; une banque de bonnes paroles ; une banque qui ne paie jamais en argent. Le complément de tout organisme financier bien construit. Si je suis là, c'est que nos intentions sont claires. On a déjà voulu faire mentir le proverbe. Pas d'argent pas de suisse. Je suis de nouveau là pour noyer le poisson. Me voilà, et en principe (si on voit clair) on sait déjà que la République dit Non. Que vous êtes roi et qu'elle dit Non. Je ne suis pas porteur de lettres de change, je suis porteur de nuances. La République dit Non mais elle ne refuse pas ; elle est contrainte de refuser. Si nous y mettons cette nuance c'est précisément que vous êtes roi. C'est toujours bon d'en avoir la preuve. La voilà. Il n'y a pas de quoi en avaler son sabre. Au contraire. Nous avons les meilleures raisons du monde de nous prétendre vos amis. Ceci le prouve. Nous reconnaissons que vous êtes de *grand*

format, qu'on ne peut pas vous traiter par-dessous la jambe. C'est bien, à notre époque. Tout le monde ne peut pas se flatter d'autant. Il y a des semaines que je réclame mes ports de lettres, j'en ai été réduit à faire appel à « leur humanité ». Moi ! Rendez-vous compte. C'est que je ne suis pas roi. Vous qui l'êtes, quelle est cette pique d'amour-propre à propos de Beaumont et d'Yves d'Allègre? Est-ce qu'il y a là seulement de quoi fouetter un chat? Vous vous tracassez pour des riens, vous perdez votre temps et votre belle jeunesse pour des babioles. Trente mille écus qu'on vous doit. Si je suis là c'est pour vous prouver que la sérénissime République préfère vous les devoir toute sa vie que de vous les faire perdre. N'en parlons plus. L'air est pur, la route est large, vous êtes roi, et de France ; qu'est-ce qu'il vous faut de plus? Comparons de nouveau les petites choses aux grandes. Croyez-vous que je sois ici pour mon plaisir? eh bien ! oui je suis ici purement et simplement pour mon plaisir. Moi, qui suis nourri dans le sérail, je peux vous dire, d'autant plus franchement que ce n'est un secret pour personne : Nous ne sommes pas dans une situation florissante. Ce n'est pas de nos jours que Ghirlandaïo pourrait écrire comme il l'a fait sous le portrait de mesdames Medici : Peint cette année 1490 quand notre très magnifique ville était heureuse, prospère, saine et paisible. Il a passé depuis ce temps beaucoup d'eau sous les ponts. Outre que vous ne voyez pas Ghirlandaïo en train de représenter Mme Soderini en suivante de la Vierge, il n'est plus du tout question de bonheur, de santé, prospérité, commerce et industrie. Nous sommes très sérieusement embêtés. Et, ça n'est pas pour vous le reprocher, un peu par votre faute. N'insistons pas là-dessus ; nous passons l'éponge bien volontiers. Il est toujours facile de s'entendre avec nous. La très magnifique ville en est réduite à faire des économies de bouts de chandelle. Est-ce que je pousse les hauts cris? Entre nous, Majesté, votre grande affaire, c'est la mienne, c'est celle de tout le monde. Vous n'avez pas trois cœurs, vingt bouches et tout à l'avenant. Quand vous êtes enrhumé c'est vous qui toussez et pas votre chambellan. Qu'est-ce que vous cherchez à droite et à gauche? Ce que je cherche, ce que nous cherchons tous, passer le temps, le mieux pos-

sible. J'ai trouvé un truc. Je vous le donne pour ce qu'il vaut, s'il peut vous servir tant mieux j'en serai ravi. Si j'étais près de mes sous, ou de mes intérêts, je ne serais pas près de vous. Savez-vous où je serais : à ma table de travail, à faire les couloirs au deuxième bureau de la chancellerie, à intriguer pour passer chef de service. Total : je me ferais un sang d'encre ! (Comme vous êtes en train de vous en faire ici pour des questions de caserne, de déshonneur, de choses sans intérêt). Au lieu de ça, cher ami, qu'est-ce que je fais, moi qui suis un fils de cette Italie « intimiste », passionné de choses humaines : je viens discuter avec vous, pour Florence, c'est entendu, mais, entre nous, pour le plaisir.

Pour le plaisir, monsieur le roi ; le plaisir que j'aimerais vous voir prendre aux mêmes choses. Je me suis dit (passez-moi l'expression) : voilà un bon homme qui est quelqu'un (car vous êtes quelqu'un). Tu vas te trouver en face de lui, rien dans les mains, rien dans les poches et il va falloir discuter le coup. C'est du boulot intéressant. Si je faisais ça pour l'argent, croyez-moi, je n'en ferais guère, je n'y trouverais pas mon compte. Pas plus tard qu'hier soir je me suis endetté de 70 écus pour écrire à mes patrons. Pour la gloire? Je suis cet oiseau rare : un homme d'État mal payé. Même pas payé de retour, ce qui ne doit pas vous surprendre, tous les rois sont orfèvres. Mais, pour le plaisir, voilà qui ne trompe pas. Voulez-vous que je vous dise qui me paye et d'un salaire inimaginable, de roi, c'est le cas de le dire : vous ! Nous sommes dans une époque qui s'appelle la Renaissance je ne vous apprends rien ; je suis un homme de la Renaissance, vous aussi. Nous ne pouvons pas vivre sans *grands modèles*. Voilà comment nous sommes faits. Nos poètes, nos littérateurs, nos peintres bourrent nos poches, couvrent nos murs de *grands modèles* mais, si j'ose m'exprimer ainsi, de *grands modèles* de poche ou à se casser la tête contre un mur. Vous, vous êtes vivant : vous avez un cœur, un foie, une rate et un gésier et je sais comment fonctionnent les cœurs, les foies, les rates et les gésiers des hommes en dehors et en supplément de leurs petites affaires physiologiques. Savez-vous, sire, qu'à partir de maintenant on va beaucoup s'occuper de l'homme, de l'individu (ainsi que disent les gendarmes). On

ne va même plus s'occuper que de lui. Le muet a fait son temps; c'est le parlant qui prend sa place. C'est à celui-là qu'on va désormais demander la ration de romanesque sans laquelle on ne peut pas vivre. Des villes entières, des peuples entiers vont se précipiter au spectacle de l'homme, sire. Commençons. Lutter d'esprit avec l'esprit d'un roi, à quoi pourrais-je mieux employer mon temps? Que pourrais-je acheter de plus rare, avec de l'argent, même avec des appointements de préfet? Mes moyens, disons mes humbles moyens personnels me permettent cette distraction supérieure et bien d'époque. Pourquoi voulez-vous que je demande plus? Et pourquoi demandez-vous plus?

Mais il y a loin de la coupe aux lèvres. On n'a même pas de quoi s'acheter un cardinal. Il faut tout faire de ses propres mains; c'est naturellement beaucoup plus long. Nicolas se plaint mais, somme toute, il ne déteste pas le travail artisanal. Il prend son roi comme il est, il opère à chaud; il est au four et au moulin, il a le cœur à l'ouvrage. Il n'essaie pas de se lancer dans de grandes réparations. Il fait chaque jour du provisoire jusqu'au moment où il s'aperçoit que ce provisoire tient très bien; que son ciment est beaucoup plus prompt que ce qu'il croyait. En fin de compte il y a du travail de fait. On va pouvoir respirer. La toiture n'est pas entièrement refaite à neuf (à l'impossible nul n'est tenu) mais il n'y a plus de gouttières dans la chambre à coucher; c'est l'essentiel.

D'autant qu'il pleut sérieusement sur le temple; les gens ont mangé du lion. On ne sait plus où donner de la tête. On est en train de se flanquer des raclées dans tous les coins. Le nommé César Borgia, une sorte de Grand Meaulnes commence sérieusement à s'occuper de choses défendues. Il a mué; cela ne fait pas de doute. Il sait ce qu'il y a sous la robe des républiques, et il a l'intention formelle de s'en occuper. Il n'est pas un monsieur à se contenter des bagatelles de la porte. Pousser les hauts cris ne sert à rien. C'est un type qui cogne.

Il rôde autour de Florence, lui fait cette cour hautaine et brutale des séducteurs vérolés à laquelle il est si difficile de résister. Il est beau parleur, fait montre de sentiment

sans s'en embarrasser, et tout en excipant de sa bonne foi, fourrage du côté de Campi avec des mains dures et décidées. On a l'impression que ce n'est plus exactement le moment de faire sa bégueule et de prétendre qu'on ne mange pas de ce pain-là. Il faut céder quelque chose ou on y passe. On va même y passer de toute façon. On n'échappe que par miracle : l'agresseur a subitement mieux à faire, semble-t-il (en réalité il a préféré empocher un peu d'argent). On a eu chaud !

Nicolas, colporteur en bonnes manières se trimballe de côté et d'autre. Il essaie de remettre un peu d'ordre dans la toilette, arrange les affaires des gens qui se sont barbotés des chevaux, pacifie. Après des coups pareils on se brosse en pensant à autre chose et sans perdre de vue l'essentiel.

Il ne peut pas s'empêcher de penser que la méthode est vraiment efficace. Le couteau sur la gorge, voilà un argument de taille en temps ordinaires ; et par temps extraordinaires, le couteau *dans la gorge* a quelque chose de net et de définitif qui séduit. Jusqu'ici on disait : qui veut la fin veut les *moyens termes*. Que de temps perdu. Un logicien est forcément attiré par les raisonnements directs. Un poing solide, un couteau pointu et aiguisé, une détermination sans équivoque, qui se lit dans le regard (et surtout dans les faits) voilà qui donne aux mots de tous les jours une saveur nouvelle, un poids bien plus agréable à placer dans la fronde. Que ne pourrait-on faire avec ces instruments de persuasion bien maniés. Étrurie, Ombrie, Latium, Samnium, Lucanie, on pourrait faire entendre raison à tout le monde, de la Sicile à la Gaule cisalpine. (Ne prononçons pas de noms propres !) Au service des bonnes raisons, la violence prend ses lettres de noblesse. Nous ne résistons à César que pour nous compromettre avec les Français. Que dis-je compromettre : nous faire soutenir, carrément par les uns et par les autres, constamment obligés à une inconstance de faible qui nous fait passer des bras d'un maître aux bras d'un autre. Un bon mâle, bien solide, qui dicterait ses volontés la trique en main et serait capable de faire respecter sa maison, voilà ce qu'il nous faudrait. Au delà des Apennins une terre semblable à la nôtre, de même esprit se déroule sous les pas de soldats constamment étran-

gers. Au delà de Rome, de Naples, de Bénévent, toujours la même terre, les mêmes étrangers ; Milan, Crémone sont français. Que de temps il faudrait pour faire entendre raison à tout le monde, s'unir, chasser les souteneurs, faire de soi-même tout ce qu'on doit. S'il faut expliquer ce système à chacun on se mariera à cent ans. Nous n'irons au bien que traînés de force (comme il se doit). Les méthodes de ce César sont expéditives à souhait. Nous en tremblons dans nos culottes ; un tremblement qui n'est même pas désagréable pour tout dire. Il est bien bâti, il a de l'estomac et le vent en poupe. Il n'est qu'un peu jeune. Ce qui chez lui est génie, il faudrait que ce soit *méthode*.

C'est le moment que choisit la seigneurie pour dire à Nicolas : allez mon vieux, saute à cheval (plus exactement, très exactement : *cavale*) jusque chez le Borgia. Ça a recommencé à barder ; nous n'avons plus un poil de sec.

Il ne s'en fait pas pour si peu. C'est un homme qui a de la suite dans les idées. Il va pouvoir observer le phénomène de près ; il ne donnerait pas sa place pour un boulet de canon. Toutefois, comme il craint d'avoir une attaque de cystite au lieu de prendre le cheval, il se fait conduire en poste, un petit luxe qu'il se paie. Oui, oui, dit la seigneurie, il faut ce qu'il faut. Dis-lui d'ailleurs que si nous t'avons envoyé en poste c'est que nous voulions que tu sois plus vite près de lui. Ne lésinons pas.

Fichtre, se dit Nicolas (qui n'a qu'une cystite diplomatique), le monsieur est encore plus gros que ce que je croyais. Pour qu'on en soit à ne pas lésiner, il faut que les carottes soient presque cuites.

Mais, on ne lui fera jamais le monstre assez monstrueux tant il est persuadé que la monstruosité seule peut faire l'affaire (et n'est au fond qu'une question de point de vue). Il commence à avoir de grandes idées.

Il sait fort bien qu'il ne va pas à une partie de campagne, et que faire les ongles à un tigre comporte un certain danger. Il a fait ses comptes avant de partir ; il ne tarde pas à être obligé de les refaire.

Il se dit : je suis servi. J'ai voulu rencontrer le parangon et l'unique. Le voilà ; et me voilà dans la gueule du loup.

S'il ne me fallait donner que dix sous pour être dans mon coin bien tranquille, je les donnerais tout de suite. Je l'ai voulu, je l'ai eu. C'est intéressant, je n'en disconviens pas ; mais, il y a certains soirs où j'aimerais pouvoir dormir sur mes deux oreilles ; et ce n'est jamais le cas. Non pas qu'il m'ait pris sans vert, ou qu'il me déborde sur les ailes ; je tiens le coup, je me couvre, et il n'a pas une fois percé ma garde, mais c'est un cabochard, on ne sait jamais ce qu'il va inventer sauf qu'il est le spécialiste des coups au-dessous de la ceinture. S'il y a une règle à quoi tout le monde se conforme, vous pouvez être sûr et certain qu'il la connaît sur le bout du doigt ; pour y manquer, d'une façon totale et définitive. *De tous ses manquements aux règles, il y aurait de quoi faire un autre ensemble de règles.* La veuve et l'orphelin, pour lui, c'est poussière. N'allez pas lui raconter des histoires à ce sujet. Il vous écoute, il vous approuve et il les descend froidement pour le compte et même un peu plus. Civière, hôpital, cimetière, l'affaire est réglée : au suivant. Il n'y a pas d'erreur, c'est un personnage ! Moi, secrétaire de la Turbulentissime République, sans être le bout du monde, c'est quelque chose. A ce titre-là, je suis exactement zéro. République et à plus forte raison secrétaire, c'est du mouron pour les petits oiseaux. S'il a envie, c'est-à-dire, si ça fait son affaire et si personne ne rôde dans les environs (parce qu'elle n'est pas folle, la guêpe !) s'il a besoin de les mettre en l'air, il les mettra en l'air en moins de deux ; secrétaire d'abord, bien entendu. Je ne me dissimule pas que je suis aux premières loges. Il n'y a qu'une chose en ma faveur : il a un petit faible pour moi. Nous n'avons fait, bien entendu, (et nous n'avions que ça à faire d'ailleurs), que des combats d'entraînement. Je n'étais pas venu dans l'intention de démolir le champion ; moi-même tout au moins. J'ai naturellement montré tout mon savoir-faire ; pas du tout par orgueil ou amour propre, mais par nécessité ; je n'avais pas envie d'aller au tapis tout de suite. Le spectacle que donnait ce type-là était beau ; même s'il me fallait un peu encaisser j'avais envie d'en voir un peu plus. Quand j'ai marqué des points j'ai été le premier surpris. J'ai bloqué quelques marrons qui venaient bien ; je me suis remis en confiance. J'ai

commencé à vivre dans tout un jeu d'esquives. Moralement il a ouvert de grands yeux. Bref, il a fini par me dire : mais, mon vieux, tu ne te débrouilles pas mal ! On te paye combien pour faire ça? Je n'ai pas osé le lui dire.

Je n'ai pas osé le lui dire pour des quantités de raisons. Pas celles qu'on pourrait croire. J'ai fait du sentiment. J'aime ce type-là. C'est bête ; mais il correspond à 60 pour 100 à quelqu'un à qui je pense tout le temps, et que j'avais inventé. C'est un peu plus de la moitié de mon Prince Charmant. A ce titre, évidemment, je me méfie de lui comme de la peste. Je suis ravi quand il a un furoncle mal placé ; je passe une partie de mon temps à le détester, il me fait peur, et s'il n'y avait pas de quoi je perdrais toute l'estime que j'ai pour lui. Mais, il me faut tout écouter attentivement : un grincement de porte, un pas feutré, une cavalcade nocturne, des chuchotements dans les coins. Il s'agit toujours de quelque grande affaire ; il s'agit toujours d'une façon nouvelle de régler un différend (nouvelle? pas tout à fait) où j'ai beaucoup à apprendre (à apprendre? non à vrai dire) où j'ai surtout à faire très attention de n'être pas mêlé. On n'est jamais sûr de la bouche des autres, ni de l'oreille des puissants. Il suffirait de mon nom prononcé d'un ton un peu particulier pour que je casse ma pipe sans discussion ni murmure. C'est le fabricant de mort subite idéal. Je suis à chaque instant sur le point de prendre mes jambes à mon cou, finalement je suis toujours là.

La raison a ses raisons que le cœur ne comprend pas. César est une immonde brute ; c'est le dernier des saligauds ; c'est un garçon qui finira mal. Mais, s'il fait notre affaire, pourquoi chercher la petite bête? Notre affaire c'est devenir grand, être nous-même, sans contrôle ni sujétion. Égaler les modèles antiques, parvenir au faîte de cette Babel d'esprit et de puissance qui est la véritable et unique patrie de tout homme. Dominer les territoires et les pensées, être Phare d'Alexandrie, Colosse de Rhodes, Pivot du Monde, Dieu qui fait pleuvoir, etc... Et pour commencer, avoir un empattement à l'échelle nationale ; ne plus bouillir comme une marmite de vieille femme dans un petit golfe de terre au pied des Apennins, s'étendre jusqu'à notre limite naturelle (d'abord)

qui est la mer, sur trois côtés. Après on verra. Nous sommes là pour voir : voilà la vraie définition de la vie.

Tenir compte de l'opinion de chacun? de ce qu'ils appellent le droit et la justice? Le droit de qui? le droit d'un homme? qu'est-ce que c'est un homme? C'est fait en cinq minutes et en cinq minutes c'est défait. Le dernier des crétins peut en faire (c'est même lui qui en fait le plus) et depuis trois mois que je suis ici j'en ai vu défaire qui donnaient l'illusion parfaite d'être en airain le plus compact. De quel droit ce produit d'éprouvette a-t-il des droits s'il ne se les donne pas lui-même et s'il n'est pas de taille à les rendre lui-même clairs, évidents, logiques et à la rigueur contondants pour tout le monde? (je ferai remarquer que mon raisonnement est démocratique). Il y a un argument que tout le monde comprend : la mort. La crainte de la mort, c'est le commencement le milieu et la fin de la sagesse. Une nation de sages comme ça peut aller loin ! Et forçons-les d'entrer. Savonarole avait raison. Mais où était sa force, quand il voyait un centaure où il n'y avait qu'un homme et un cheval?

Il faut faire la différence entre l'imagination et la composition. Je suis un imaginatif. Je me sers purement et simplement de ma mémoire. Je ne compose pas de monstres mythologiques. Borgia, c'est le cœur humain non seulement dévoilé, mais vu à la loupe, au microscope. Ce qui nous paraît monstrueux n'est vu qu'en gros plan (rien n'est plus effrayant qu'une bouche de puce grossie dix mille fois). Je reste près de César parce que j'ai la chance d'être ici dans un laboratoire extraordinaire. J'aime mon gorille d'expérience (sans aller jusqu'à vouloir être serré sans ses bras). Mon grand frère, mon héros d'école buissonnière qui a le libre accès des domaines interdits. Je sais dans quel pétrin peuvent vous mettre des mous, des médiocres, des paralytiques et des avares généraux. Je vois, j'imagine comment un dur pourrait organiser la grandeur, la certitude, la confiance, la paix, et d'un détour qui passe par l'avilissement, donner de l'âme à qui n'en a pas (Démocraties sortant de Tyrannies et vice versa, sans fin ; un saute-mouton de systèmes politiques. Il faut que je mette tout ça par écrit).

Mais il n'en a guère le temps. Ni ici, où il faut écrire sur

ses genoux, où à chaque instant des bagarres renversent l'encrier, où il faut changer précipitamment de place vingt fois par jour pour que le sang ne vous tache pas les pantoufles; ni au Palais Vieux où il retourne. Il n'a pas une minute à lui : les gens se révoltent de tous les côtés comme le lait bout sur le feu. (Ah cœur humain, routinier, si j'avais le temps, je te dessinerais ta carte du Tendre !)

Oui, les hommes sont peu de chose; les hommes, et César en est un. Il suffit d'un laquais qui se trompe de burette, voilà le pape mort et le Parangon dans le trente-sixième dessous. Je l'avais dit, pense Nicolas. Ce garçon devait mal finir. Pas assez de suite dans les idées, mais surtout pas assez de Chance. J'aurais pu lui dire comment on la force.

Il va à Rome. Tous les chemins y mènent, se dit-il, il doit bien y avoir une raison. Certes, et on la voit claire comme le jour devant tous ces vicaires du Christ en train de se prendre aux cheveux. Rien n'est vanité ni pâture de vent, si j'en juge par la façon dont tous ces augures se disputent les biens de la terre. Il retourne chez le roi de France. Mais cette fois il lui dit : Sire, je vous avais prévenu. Vous ne m'avez pas écouté; voilà où vous en êtes. Si cette fois vous n'avez pas compris, donnons notre langue au chat. Le plaisir, sire, le plaisir, tout était là ! Lyon est riche en brumes, en ciel d'argent, en soleil blanc. Les arbres, pour la plupart des bouleaux et des trembles, scintillent comme dentelles de soie ! Une balade aux bords de la Saône, est-ce que ça ne vous dirait rien? Non? Une balade de pair à compagnon, où l'on se dira tout ce qu'on a sur le cœur? Non? Un jeu de grenouille dans un petit bistrot au bord de l'eau? Non? Une friture, ça ne vous sourit pas? Vous en avez gros sur l'estomac? Carigliano? C'est en effet un sale coup pour la fanfare. Faire venir des gens de si loin pour les tuer, le jeu évidemment n'en vaut pas la chandelle. Vivre, sire, c'est encore ce qu'on a trouvé de mieux à faire ici-bas. Faites bien vivre autour de vous, la mort sera une telle punition que la brandissant et l'assenant en quelques coups rares mais bien choisis (toujours au-dessous de la ceinture), vous serez le roi des mouches. Vous me demandez ce que nous allons faire, nous? Nous n'allons pas vous donner un radis. Nous allons vivre, profiter

du beau temps, si ce n'est pas avec vous, tant pis, nous le regrettons, mais ce sera avec d'autres.

Il est plus difficile de vivre que ce qu'on croit. Nicolas le sait, qui se flatte seulement pour les besoins de la cause. Il y a cette sacrée ville de Pise qui ne veut pas entendre rasion, cette victoire qu'un général désobéissant remporte en risquant le conseil de guerre. Et l'on en rit, quand on devrait en pleurer. On n'y voit pas plus loin que le bout de son nez. C'est prouvé et archiprouvé.

J'aime mieux regarder se construire le domaine temporel de l'Église. Ai-je prévu que l'Italie serait la terre du pape? Nous n'en sommes pas loin. Chacun apporte de l'eau au moulin. Les victoires de Jules II ou l'éléphant dans le magasin de porcelaine. Les peuples en ont pour plus de trois cents ans à boire le café dans des tasses ébréchées et à faire maigre le vendredi.

Heureusement qu'on ne manque pas de distractions. A Gênes (c'est-à-dire chez le voisin), les partisans des lys sont en train d'en découdre avec les partisans de l'aigle, les partisans de la colombe avec les partisans du rameau d'olivier. L'empereur prend feu de la tête aux pieds. On a martelé son blason sur des pierres de taille ! Il ne parle plus que du bois dont il va se chauffer, et en allemand, et dans sa barbe ce qui n'arrange rien. On ne sait plus très bien ce qu'il veut. Ça va chercher dans les 500 000 ducats, qu'il réclame à tout le monde, puis ça redescend à 50 000. Il exige la tiare, le caducée, les fourches caudines, les oies du Capitole, la victoire de Samothrace et les Cent mille vierges. Le plus simple est d'aller voir sur place de quoi il s'agit. On a sûrement dû exagérer les choses.

Le spectacle qui l'attend, qui aurait pu être comique est d'une mélancolie profonde. L'homme qui est ici l'empereur n'est pas bête du tout, loin de là. Le pays qui a l'habitude de lui obéir est vaste et bien peuplé. Au fond, il faudrait peu de chose pour que tout ce que cet homme exige, on soit obligé de le lui donner. Et on ne lui donnera rien, car en réalité, avec le pain et le couteau, comme on dit, il est incapable de se débrouiller. Tant de puissances gâchées, tant de forces ruissellent en pure perte dans les prairies et les forêts d'Alle-

magne. Dieu couvre d'une taie les yeux des rois. Jusqu'à présent on a essayé de leur frotter les paupières avec des écailles de poisson, suivant le vieux système. Il faudrait une science politique, un bestiaire pour pouvoir les opérer.

C'est ainsi qu'on connaît les choses ; en allant de droite et de gauche, en regardant de quoi le monde est fait. Il n'est pas fait de merveilles. Il est fait de colins-maillards.

— Je n'ai pas tant envie que ça d'éclairer la lanterne de quiconque ! Empereur, roi, captaine du popolo. Je voudrais simplement qu'une vierge portant un pot d'or pût aller du nord au sud de l'est à l'ouest de l'Italie sans être bousculée ; on dit qu'il en est ainsi en Chine.

Les empereurs chinois savent sans doute ce qu'ils veulent et l'exigent en se servant des vrais moyens. Qui oserait toucher la vierge?

Ici, il est même difficile de faire comprendre aux gens qu'ils doivent être soldats gratuits. En être réduit à essayer de faire comprendre ! Qui versera de l'héroïsme au cœur des citoyens? Florence est un panier de crabes. C'est à qui se dévorera les pinces, par mariages, bagarres, destitutions, calomnie, mensonge de presse, conférences, motions. Avec quoi nous défendrons-nous? Avec la jeunesse dorée? L'or est un métal mou.

Et il faut encore retourner chez le roi de France. C'est fatigant. Redire éternellement les mêmes choses : je t'aime, sire, mais tu me pèses. Tu n'as pas plutôt un sou que tu en veux dix. Tu t'embrouilles des pieds dans les rênes de ton cheval. Et revenir sans cesse sur cette question de confiance !... Tu crois que ça va si bien que ça chez nous?

Loin de là. Nicolas s'occupe pendant cinq minutes de ses propres affaires. Il fait son testament. Puis il accepte avec mépris la direction d'une dizaine de « ministères ». La République achève de se dévorer les pieds, le vent des Médicis souffle brusquement à Prato. La ville est saccagée, la terreur ouvre toutes les portes, donne toutes les ailes bonnes et mauvaises. Le stupre, la violence, le massacre et le nouveau pouvoir sont vainqueurs.

Finita la Commedia.

Le rideau est tombé sur l'expérience des choses. Machiavel

a maintenant autour de lui, des bois, la solitude, le silence : une brume légère circule à travers les chênes roux, se déchire dans l'aiguille des pins, découvre le lointain moutonnement des bosquets, le hérissement des villages, les champs où la vie champêtre continue. Un laboureur, que la distance fait paraître noir et minuscule comme une fourmi, vu de près a 1 m. 75 et est vêtu de pantalons de velours dorés et d'une chemise écarlate. D'ici, il paraît ne pas bouger ou presque, immobile sur la ligne qui partage sa terre en noir et blanc. De près cette ligne est un sillon qu'il ajoute aux autres, noircissant ainsi son champ peu à peu. Il marche bon pas derrière son araire et son cheval auquel il commande. La trompe d'un berger appelle dans le vallon. Au-dessus des chemins se balancent lentement les cornes en lyre des bœufs obéissants. Dans ces jours paisibles et lents, la vie grésille au fond du silence comme un peu d'huile à la poêle. Le chant d'un coq, l'aboi d'un chien, un cheval fait tinter son collier, une roue grince, un fouet claque, un feu pétille, un clocher sonne. Des vols de ramiers flottent dans le ciel bleu. Les grives pillent les vignes, les corbeaux piochent dans les labours. Les fontaines et les bassins chantent.

La vie, Seigneur, est-ce qu'il faudrait l'adorer le front bas comme une relique? Vous exigiez des choses difficiles! La terre entière s'appelle Prato.

JEAN GIONO.

Manosque, Janvier 51.

LETTRES DE MACHIAVEL

NICOLAS MACHIAVEL à FRANCESCO VETTORI.
(Minute d'une lettre.)

Vous me demandez quel parti devrait prendre Sa Sainteté pour maintenir l'Église dans la réputation où elle l'a trouvée, au cas où la France, appuyée par l'Angleterre et Venise, voudrait à tout prix récupérer le Milanais, et où cette province serait défendue par les Suisses, l'Espagne et l'empereur. C'est la plus importante de vos questions, car toutes les autres en dépendent; il faut néanmoins éclaircir celles-ci pour éclaircir celle-là. Je ne crois pas qu'il se soit posé depuis vingt ans un plus grave problème; je n'en connais aucun, parmi les problèmes passés, de plus difficile à résoudre, de plus incertain à juger et sur lequel il soit plus dangereux de se prononcer. Toutefois, puisque vous m'y forcez, je vais l'aborder et le discuterai, si ce n'est de façon à vous satisfaire, du moins de toute ma bonne foi.

Quand on veut calculer les chances de succès de deux adversaires en guerre, il convient de mettre d'abord en balance leurs forces et leur valeur respectives. Les forces des rois de France et d'Angleterre consistent dans les préparatifs qu'ils font, dit-on, pour la conquête du Milanais : attaquer les Suisses par la Bourgogne avec 20 000 *hommes, attaquer Milan avec des troupes plus nombreuses, attaquer la Navarre enfin avec des troupes plus nombreuses encore pour jeter la révolution et la confusion dans les états de l'Espagne; équiper une forte flotte pour attaquer Gênes et Naples, ou partout ailleurs où ils trouveraient un avantage. Les préparatifs dont je parle sont possibles pour ces deux rois, ils sont indispensables à la victoire : je les crois donc réels. Et quoique vous ayez réservé pour votre dernière question celle de savoir si l'Angleterre se détacherait de la France parce qu'elle la verrait mal volontiers s'agrandir en Italie, je veux la discuter d'abord, parce que si l'Angleterre s'en détachait, toute la question serait tranchée. Je crois que le motif pour lequel le roi d'Angleterre est allé s'emplâtrer avec le roi de France est le désir de prendre sur l'Espagne la revanche des torts qu'elle lui a fait subir tandis qu'il faisait la guerre à la France, ressentiment justifié et qui ne s'éteindra pas de*

sitôt ni capable de détruire l'amitié qui a rapproché les deux monarques. Je ne me laisse pas ébranler par l'antique inimitié entre Français et Anglais qui touche tant de gens, car les peuples veulent ce que veulent leurs rois et non les rois ce que veulent leurs peuples. Quant à la possibilité qu'il prenne ombrage d'un agrandissement de la France en Italie, cela ne pourrait naître que de l'envie ou de la crainte : de l'envie, si l'Angleterre ne pouvait acquérir de gloire d'un autre côté et devait rester oisive; mais elle peut fort bien se couvrir de gloire en Espagne et toute cause de jalousie s'évanouit; quant à la crainte, sachez qu'on peut étendre ses États sans devenir plus fort; observez et constatez qu'en acquérant des possessions en Italie, la France agrandit il est vrai ses États, mais, vis-à-vis de l'Angleterre, elle ne devient pas plus forte, car elle peut attaquer cette île avec des moyens tout aussi puissants, qu'elle possède ou non des États en Italie. Quant aux diversions auxquelles pourrait donner lieu la possession du Milanais, elles sont à redouter surtout pour la France, obligée de se maintenir dans un pays d'une fidélité douteuse, et qui n'a pu, même à prix d'argent, détourner les Suisses de l'attaquer; ces derniers en effet, réellement attaqués par la France, deviendraient des ennemis véritables, et non tels qu'ils se sont montrés jusqu'à présent. Comme d'un autre côté il pourrait se faire que si la France acquérait le Milanais, l'Angleterre renverse le gouvernement de Castille, elle nuirait bien plus à la France par cette conquête que la France ne lui nuirait par celle de Milan. Je ne vois donc pas pourquoi l'Angleterre, dès les premiers heurts de cette guerre, aurait à séparer ses intérêts de ceux de la France; et je maintiens que l'union entre les deux peuples et les préparatifs que j'ai dits sont nécessaires et possibles.

Restent les Vénitiens dont le concours avec ces deux rois n'a pas plus d'importance que celui des forces du duché pour leurs adversaires : je regarde leurs ressources comme extrêmement faibles, si faibles qu'il suffirait pour les arrêter de la moitié des troupes stationnées en Lombardie. Si nous considérons les défenseurs de Milan, je vois les Suisses capables de mettre sur pied deux armées, pour faire tête tant aux Français qui attaqueraient par la Bourgogne qu'à ceux qui marcheraient sur l'Italie; en effet si tous les Suisses s'unissaient alors et que les Grisons et les Valaisans s'armaient en même temps que le reste des cantons, ils pourraient former une armée de plus de 20 000 *hommes chacun.*

A l'égard de l'empereur, comme je ne sais rien de ce qu'il peut bien faire, je ne veux pas rechercher de quoi il serait capable. Mais à totaliser Espagne, empereur, Milan et Gênes, je doute qu'on puisse dépasser 15 000 *hommes d'armes; car l'Espagne*

qui est dans le cas d'avoir à soutenir la guerre chez elle ne pourra renouveler ses forces chez nous.

Du côté de la mer, si l'argent ne leur manque pas, Génois et Espagnols pourront à mon avis armer une flotte assez nombreuse pour faire tête quelque temps à celle de leurs adversaires.

Telle est je crois la situation exacte des forces en présence.

Si l'on veut examiner maintenant de quel côté la victoire a le plus de chances de pencher, j'observe d'abord que les deux rois alliés, étant fort riches, peuvent tenir longtemps leurs armées sur pied; que les autres, ne l'étant pas, ne le peuvent pas. Ainsi donc, compte tenu des forces militaires, des dispositions et des moyens financiers respectifs, je crois qu'on peut se risquer à pronostiquer une victoire pour les occupants de l'Italie, dans le cas seul d'une grande bataille immédiate; mais que si la guerre se prolonge, la victoire passera dans l'autre camp. On dit, et c'est fort vraisemblable, que les Suisses connaissent leur faible, et que, pour provoquer plus promptement cette bataille, ils se proposent d'aller affronter les Français sur les montagnes de la Savoie pour les obliger à se battre s'ils veulent franchir les cols, ou à faire retraite s'ils refusent le combat, vu la difficulté du terrain et du ravitaillement. Il faudrait pour juger s'ils peuvent réussir en ce dessein, être fort compétent et sur la nature du pays et sur les choses de la guerre. Je me bornerai à dire que l'on n'a jamais constaté dans l'antiquité qu'on ait tenté avec succès de défendre les cols des montagnes, alors qu'on y trouve au contraire maints exemples de cols abandonnés en vue d'attendre l'assaillant dans des lieux découverts où la défense est plus aisée, le désordre moins à craindre, et la fortune des combats moins aléatoire. Peut-être devrais-je faire voir d'où cela provient, mais comme il n'est pas indispensable d'entrer ici en un pareil développement, je m'abstiendrai de l'aborder. Tout bien considéré, je vois que le seul espoir du côté des occupants de l'Italie est d'en venir promptement à une bataille, au risque toujours possible de la perdre; du côté des Français, je vois qu'ils peuvent remporter également une victoire, mais qu'elle ne saurait leur échapper s'ils traînent la guerre en longueur. Dans une telle continuation des hostilités, je vois deux périls évidents pour leurs adversaires : le premier serait que la flotte française entre de gré ou de force du côté de Gênes ou de la Toscane; à peine y serait-elle arrivée que toute la Lombardie se lèverait pour eux, et que les autres peuples de l'Italie, les uns par peur, les autres par mécontentement, courraient se mettre à leur service, de sorte que les Français, se trouvant favorablement accueillis, pourraient lanterner et harasser les Suisses à leur convenance.

L'autre danger est que les cantons qui touchent à la Bourgogne

sur lesquels retomberait tout le poids de l'attaque dirigée par là, n'obligent les autres cantons à traiter avec la France s'ils voient la guerre s'éterniser. Ce qui me le fait craindre, c'est l'exemple du duc Charles (le Téméraire), qui, à force de les harceler et de ravager leur pays de ce côté, les avait si bien harassés qu'ils lui envoyèrent carte blanche; et s'il n'était pas allé de lui-même leur offrir la bataille, il les aurait entièrement balayés ainsi. Certains craignent — ou espèrent — que les Suisses, dans leur mauvaise foi, ne viennent à changer de camp pour s'entendre avec le roi et lui abandonner en guise de proie leurs autres alliés; cela, je ne le crois nullement, car ils ne combattent que pour satisfaire leur ambition et si, pour cette fois, ils ne sont pas pressés par l'une des nécessités susdites, je pense qu'ils feront la guerre de bonne foi.

Si donc Sa Sainteté est forcée de prendre un parti, et qu'elle prenne celui de l'Espagne, je vois la victoire incertaine pour les motifs avancés; son adhésion à l'Espagne ne lui donne pas toutes garanties; si elle enlève à la France quelques avantages et un peu de prestige, elle ne donne pas à ses alliés des forces suffisantes pour lui faire tête. En effet, le roi ayant en mer une forte flotte, les Vénitiens pouvant de leur côté en armer une, Sa Sainteté aurait à garder contre eux une telle étendue de côtes que ses troupes et celles de ses alliés suffiraient à peine à les garder. Il se peut que le pape évite un danger immédiat si l'on a besoin de s'assurer de lui, et qu'il y trouve même l'avantage actuel de pouvoir servir sa famille; mais si Sa Sainteté prend le parti de la France et qu'elle s'arrange assez prudemment pour pouvoir attendre les Français sans s'engager dans les dangers, je regarde la victoire comme infaillible pour Elle : pouvant grâce à sa flotte réunir un grand nombre de ses troupes à celles qui sont déjà sur pied en Toscane, il y aurait aussitôt en Lombardie un tel soulèvement que Suisses et Espagnols, attaqués sur deux fronts, se trouveraient hors d'état de résister à la fois à deux armées différentes et à la levée en masse des habitants du pays : je ne vois donc pas ce qui pourrait arracher la victoire des mains du roi de France.

Vous désirez savoir en outre laquelle des deux pèserait le plus à Sa Sainteté de l'amitié de la France ou de celle des Suisses, si l'un ou l'autre des deux peuples l'emportait grâce à lui. Je réponds que je suis persuadé que si les Suisses étaient vainqueurs, eux, leurs alliés et leurs amis, observeraient pour le moment leurs promesses et lui donneraient les États convenus. Mais d'un autre côté, il aurait à subir tout l'orgueil du vainqueur, et comme selon moi il n'y aurait point d'autres vainqueurs que les Suisses, il lui faudrait endurer leurs injures, lesquelles seraient immédiates et de deux sortes : ils lui enlèveraient et ses trésors et ses

amis. Cet argent dont les Suisses prétendent qu'ils ne veulent point quand ils font la guerre, croyez bien qu'ils l'exigeront de toute manière dès qu'elle sera finie. Ils commenceront par demander une contribution, et elle sera lourde; et comme elle paraîtra justifiée, qu'on craindra d'irriter un vainqueur tout bouillant de ses succès, on ne la leur refusera pas. Je crois, je suis même certain, que le duc de Ferrare, Lucques et autres États de même importance, courront se mettre sous leur protection. Il n'y en aura pas plus tôt un de soumis que, actum erit de libertate Italiæ : (1) *tous les jours en effet, sous tous les prétextes divers, ils imposeront, ils voleront, ils changeront la face de tous les États, se bornant seulement à remettre au lendemain ce qu'ils ne croiront pas pouvoir exécuter le jour même. Ne vous flattez pas qu'ils n'ont pas un tel dessein; il faut nécessairement qu'ils l'aient; et si le hasard voulait qu'ils ne l'eussent point formé, la force même des choses les y amènerait : la conquête engendre la conquête, et la victoire donne soif de la victoire.*

Il ne faut pas s'étonner de ce qu'ils ne se soient pas emparés ouvertement du pouvoir à Milan et de ce qu'ils ne sont pas allés encore aussi loin qu'ils le pouvaient : leur système de gouvernement étant tout à fait différent de celui des États voisins, leur comportement à l'extérieur doit offrir lui aussi les mêmes différences et l'on en trouve des exemples dans toute l'histoire de l'antiquité. Jusqu'à présent ils n'ont cherché que des compagnons de razzia, à l'avenir ils chercheront vassaux et tributaires qu'ils n'auront cure de gouverner ni de réformer jusque dans le détail; ils se contenteront de les avoir pour eux en cas de guerre et d'encaisser tous les ans leur tribut. Et ils maintiendront ce système grâce au prestige de leurs armes et aux sanctions contre les défaillants. C'est ainsi, et bientôt s'ils l'emportent cette fois, que vous les verrez dicter leur loi au pape et à tous les princes italiens. Et dès que vous les entendez parler de protection, sciatis quia prope est æstas (2). *Vous me direz peut-être qu'il y a remède au mal si nous faisons le bloc contre eux. Je vous réponds que cela serait une seconde erreur, une seconde illusion, car l'union de plusieurs contre un seul est difficile à réaliser, ou, si elle est réalisée, difficile à maintenir. Voyez l'exemple de la France contre laquelle tous étaient coalisés; aussitôt l'Espagne fait la trêve avec elle, les Vénitiens se font ses amis, les Suisses sont mous à l'attaquer, l'empereur on ne l'a même pas vu, l'Angleterre enfin s'allie avec elle. Il suffit que la puissance contre laquelle on s'est coalisé ait assez de force pour ne pas crouler au premier choc, ainsi que fit Venise, et elle trouvera*

(1) C'en sera fait de la liberté de l'Italie
(2) Sachez qu'approche la saison brûlante.

son salut dans les dissensions des autres, comme l'a trouvé la France, comme l'aurait trouvé Venise si elle avait tenu deux mois. Mais sa faiblesse ne lui permit pas d'attendre la désunion de la Ligue. Tel ne serait pas le cas des Suisses qui trouveront toujours chez l'empereur, chez l'Espagne, chez la France ou chez les princes italiens le moyen de parer à une coalition générale, ou celui de la défaire si elle s'est faite. Je sais que bien des gens se rient de cette opinion; je suis si loin de m'en rire que j'en suis sûr : que les Suisses tiennent tête à l'avalanche et, que nous soyons encore vivants dans six ans, je vous le rappellerai.

Vous désirez savoir ce que le pape peut bien avoir à craindre des Suisses s'ils triomphent avec lui pour allié; je vous réponds : contribution d'abord, et bien vite après, sujétion pour lui comme pour l'Italie entière, et sine spe redemptionis (1), *car il a affaire à une république, et elle est armée comme ne l'a jamais été aucun peuple ni aucun potentat.*

Mais si Sa Sainteté était l'alliée de la France et que celle-ci triomphât, je crois qu'elle observerait les conditions du traité, pourvu qu'elles soient raisonnables et qu'un excès d'appétit n'ait pas porté le pape à trop vouloir et le roi à trop céder; je crois que ce n'est pas l'Église, mais vous qu'il taillerait à merci; il devrait ménager le pape par égard à son alliance avec l'Angleterre, parce que les Suisses n'auraient pas été exterminés complètement, et que le roi d'Espagne, tout chassé qu'il fût de Naples, resterait vivant lui aussi, donc à craindre. Il paraîtrait donc raisonnable qu'il désire que l'Église fût regardée comme son alliée, il en serait de même des Vénitiens.

En somme, de quelque côté que se déclare la victoire, l'Église restera à la merci de l'un ou de l'autre parti : je pense donc qu'il vaut mieux rester à la merci de celui qui sera le plus raisonnable et qui s'est déjà fait connaître tel en d'autres circonstances, que de celui qu'on ne connaît pas bien encore et dont on ignore tout à fait les intentions. Si le parti auquel Sa Sainteté se serait allié venait à succomber (moi, pape,) je craindrais de me voir réduit à la fuite, à l'exil ou à toute autre fâcheuse extrémité. Or, lorsqu'entre deux partis, on est forcé d'en choisir un, il faut entre autres choses considérer où peut conduire la mauvaise fortune, et prendre toujours celui dont le résultat, à chances égales, s'il doit être malheureux, soit pourtant le moins intolérable. Il n'y a pas de doute qu'il serait moins intolérable de succomber avec la France pour alliée qu'avec les autres; car si Sa Sainteté s'allie avec la France, en cas d'échec, il lui reste l'État qu'elle a là-bas et où un Souverain Pontife peut encore vivre dans l'honneur; et sa fortune, grâce au secours

(1) Sans espoir de rédemption.

d'une aussi puissante monarchie, peut renaître de mille manières; il est chez lui en Avignon et bien des papes y ont déjà tenu leur siège. S'il se lie à l'autre parti, en cas d'échec, il lui faut s'en aller en Suisse mourir de faim, ou en Allemagne pour s'y voir la risée de tous, ou en Espagne pour y être écorché; de sorte qu'il n'y a nulle comparaison à faire entre les maux qu'entraînerait l'une ou l'autre de ces défaites.

Quant au parti de rester neutre, je ne crois pas qu'il ait jamais servi personne, quand celui qui le prend est moins fort que les combattants et qu'il se trouve placé au milieu; car vous saurez d'abord qu'il est indispensable à un prince de se conduire à l'égard de ses sujets, de ses alliés et de ses voisins de manière à n'en être ni haï ni méprisé; qu'il doit choisir à tout prix : qu'il se moque de la haine mais qu'il évite le mépris. Jules II s'est toujours moqué d'être haï, pourvu qu'il fût craint et respecté; c'est par la crainte qu'il bouleversa le monde et qu'il éleva l'Église au rang où elle est. Et je vous dis que qui reste neutre s'attire forcément la haine du vaincu et le mépris du vainqueur; qu'une fois qu'on a commencé à faire bon marché d'un prince, on ne voit plus en lui qu'un allié inutile ou un ennemi à dédaigner, et il lui faut craindre à tout instant ou de nouveaux outrages ou la ruine. L'interpénétration des frontières le forcera toujours à ouvrir tantôt à l'un tantôt à l'autre, tantôt ses ports tantôt son territoire, à les héberger, à les nourrir; en dépit de ces services, chacun des deux côtés se croira trompé, d'où des incidents, d'où à leur tour des querelles; n'en naîtrait-il aucune, chose impossible, durant toute la guerre, qu'il en naîtrait de la victoire, celle-ci attirant vers le vainqueur tous les moindres États qui ont peur de vous, et lui fournissent l'occasion de vous attaquer. Me direz-vous : « Nous voulons bien perdre ceci pour sauver cela, » je répondrai : mieux vaut perdre tout, valeureusement, que perdre peu au prix de la honte, et l'on ne perd jamais partie sans trembler pour le tout. Que l'on jette les yeux sur les États pontificaux, sur leur emplacement, sur leurs enclaves, et sur le théâtre de la guerre, et l'on verra clairement que le pape est un de ceux qui ne peuvent pas rester neutres, ou que s'il reste tel, il encourt la haine tant du vainqueur que du vaincu qui voudront tous les deux lui nuire, l'un pour se venger et l'autre pour s'arrondir.

Vous me demandez encore si, dans le cas où le pape s'entendrait avec les Suisses, l'empereur et l'Espagne, ces deux derniers n'auraient pas intérêt à le tromper et à se rallier à la France. Je crois impossible le rapprochement entre la France et l'Espagne, à moins que l'Angleterre n'y consente; et elle n'y consentira pas si ce n'est au détriment de la France qui ne peut donc s'y exposer : le roi d'Angleterre, jeune et belliqueux à outrance,

ne peut diriger ses armes que contre la France ou l'Espagne; et l'accord avec la France porte la guerre en Espagne, l'accord avec l'Espagne porte la guerre en France. Aussi le roi de France est-il loin d'être disposé à tendre l'oreille à votre proposition pour la bonne raison qu'il n'entend pas perdre l'Angleterre, attirer la guerre sur lui, et qu'il a mille sujets de haïr l'Espagne. Et soyez sûr que s'il avait voulu ou pu s'entendre avec elle, ce serait déjà chose faite, car le catholique a déjà dû lui proposer plus d'un arrangement aux dépens d'autrui. Je crois donc que, vis-à-vis de l'Espagne, le pape aurait tout à craindre; s'il dépendait de la France, je le crois en toute sécurité. Quant à l'empereur, capricieux et instable comme il est, on peut s'attendre à tout de lui, que ce soit ou non son intérêt, car il n'a jamais vécu, il ne s'est jamais nourri d'autre chose que de changement. Par contre, l'adhésion à cette coalition de la république de Venise serait chose fort grave, non tant à cause du gros apport de forces que parce qu'elle laisserait la France exposée de ce côté-là à ses ennemis déclarés; et si, à cette coalition, il venait s'ajouter l'adhésion du pape, les Français rencontreraient les plus grandes difficultés tant à passer les monts qu'à débarquer en Italie. Je ne crois pourtant pas que les Vénitiens prennent un tel parti, car ils ont dû recevoir de la France des promesses bien plus avantageuses que de ses ennemis; d'autre part ils sont bien restés fidèles à sa cause alors qu'elle était pour ainsi dire expirante; ils ne vont pas l'abandonner maintenant qu'elle est sur le point de ressusciter : il n'y a donc là, à mon sens, qu'un de ces bruits comme ils ont coutume d'en faire courir.

Pour mettre fin à cette longue démonstration, je conclus que le parti de la France offre plus de chances de victoire que l'autre, qu'en s'y joignant, le pape lui assure cette victoire, que la France est un vainqueur moins à craindre et plus facile à supporter que les autres; que des revers avec elle sont moins funestes qu'ils ne le seraient avec eux; que par ailleurs il est impossible au pape de garder la neutralité : il faut pour conclure que Sa Sainteté s'accorde avec la France, et avec ses ennemis dans le seul cas où Venise s'allierait à eux.

20 décembre 1514.

Nicolas Machiavel à Louis Guichardin. — 105.

Spectabili viro Luigi Guicciardini in Mantova tanquam fratri carissimo.

Marasme complet, Louis; et voyez comme la fortune en un même genre d'aventures sert diversement les hommes. Vous c'est

à peine si vous avez f... la vôtre que vous désirez la ref... encore et que vous en voulez une autre prise. Tandis que moi! Quelques jours après mon arrivée ici, n'y voyant plus à force de disette conjugale, je tombe sur une vieille qui me lavait mon linge; elle habite une maison plus qu'à moitié enterrée, où la lumière n'entre que par la porte. Elle me reconnaît donc au passage, me fait fête et me demande si je daignerais entrer chez elle, où elle me montrerait certaines belles chemises si j'étais acheteur. Moi là-dessus, comme un beau cazzo tout neuf, je la crois, j'entre et j'aperçois dans la pénombre une femme, la tête et le visage recouverts d'un essuie-mains, qui jouait la honteuse et demeurait blottie dans son coin. Ma vieille ribaude me prend par la main et me conduisant à l'autre me dit : « Voici la chemise que je veux vous vendre, mais commencez par l'essayer, vous paierez ensuite. » Moi, timide comme je le suis, je demeure abasourdi pourtant, resté seul avec l'objet et dans le noir, car la vieille était aussitôt sortie et avait tiré la porte — pour abréger je la f... un coup, et en dépit de ses cuisses flasques, de sa figue humide et de son haleine fétide, tel est néanmoins mon rut désespéré que j'arrive au bout. La chose achevée, comme j'avais malgré tout quelque désir de voir la marchandise, j'attrape un tison enflammé dans le fourneau et j'allume une lanterne qui pendait là; mais à peine la lumière prend-elle que pour un peu elle me tombe des mains. Pauvre de moi! Je faillis tomber mort à terre tant cette femelle était horrible. On lui voyait d'abord une touffe de cheveux ni blancs ni noirs, d'un gris sale, et bien qu'elle eût le sommet de la tête chauve et que cette calvitie mît à découvert quelques poux en promenade, pourtant des cheveux clairsemés descendaient avec leurs mèches jusque sur ses sourcils; au milieu de la tête, petite et ridée, elle portait une cicatrice rouge qui semblait dire qu'elle avait été marquée pour le pilori du marché; au bout de chacun de ses sourcils, elle avait un bouquet de poils planté sur des lentilles; un œil bas l'autre plus haut, et non de la même dimension, les coins tout chassieux et pleins de pellicules moisies, le nez en pied de marmite, l'une des narines coupée pleine de morve; sa bouche ressemblait à celle de Laurent de Médicis, mais tordue d'un côté et laissant suinter un filet de bave, car faute de dents elle ne pouvait retenir la salive; la lèvre supérieure portait une barbe longuette mais rare; le menton à la fois pointu et en galoche laissait pendre un fanon qui rejoignait la gorge. Comme je demeurais stupide en train de contempler ce monstre, elle s'en aperçut et tenta de dire : « Qu'avez-vous messire? » Mais sans succès car elle était bègue; et comme elle ouvrait la bouche, il en sortit une haleine si puante que cruellement blessés et tellement révoltés de cette pestilence, mes yeux et mon nez, nos deux sens les plus chatouil-

leux, se trouvèrent à la fois si irrités que mon estomac se révolta à son tour, et, bref, je lui vomis dessus, et je filai, la laissant ainsi payée de la monnaie qu'elle valait. Et j'en atteste le ciel, je ne crois pas, tant que je serai en Lombardie, que le rut me reprenne; pour vous, remerciez le ciel de retrouver l'objet de vos délices, moi je le remercie de la certitude que j'ai de ne jamais plus ressentir une pareille horreur. Je crois qu'il me restera de ce voyage un peu d'argent, et de retour à Florence, je voudrais me lancer dans quelque menu trafic. J'ai dessein de monter un poulailler, de trouver quelque maroufle qui me le tienne, et, apprenant que Piero di Martino s'y entend assez, je voudrais que vous lui demandiez s'il a la tête à cela, et que vous m'informiez de sa réponse; au cas où il refuserait, je m'en procurerais un autre.

Giovanni vous donnera les nouvelles d'ici; saluez Jacopo de ma part, et n'oubliez pas Marco.

In Verona, die VII decembris 1509.

J'attends la réponse de Gualtieri à ma « complainte rimée ».

NICOLAS MACHIAVEL.

FRANÇOIS GUICHARDIN à MACHIAVEL. — 178.

A Nicolas Machiavel, à Carpi.

Très cher Machiavelli, certes, c'est une fort belle idée qu'ont eue nos Très Hauts Consuls de l'Art de la Laine de vous confier le choix d'un prédicateur : cela vous va tout aussi bien que si l'on avait chargé Pacchierotto, tandis qu'il était encore en vie, de trouver une femme belle et galante pour un ami. Je crois que vous répondrez à ce que l'on attend de vous : votre honneur ne manquerait pas d'être terni si à votre âge vous vous mettiez à professer la sainteté, car ayant toujours fait profession du contraire, on vous croirait plutôt retombé en enfance que converti. Je vous recommande donc d'expédier la besogne le plus vite possible, car à demeurer longtemps là-bas, vous courrez deux dangers : l'un, que nos saints pères ne vous donnent de l'hypocrite, l'autre, que l'air de Carpi ne vous rende menteur. Il a, paraît-il, cette propriété depuis des siècles, et elle dure encore; et si par malheur vous étiez logé chez l'habitant, le danger serait sans remède.

Si vous avez rendu visite à l'évêque gouverneur, vous aurez

vu un homme des plus avenants et capable de vous remontrer plus d'un bon tour.

Je me recommande à vous.

Modène, le 17 mai 1521.

FRANÇOIS GUICHARDIN.

NICOLAS MACHIAVEL à FRANÇOIS GUICHARDIN. — 179.

Magnifico Domino Francisco de Guicciardinis J. V. Doctori Mutinæ Regiique Gubernatori dignissimo suo plurimum honorandissimo.

Magnifice vir, major observandissime. *Je trônais à la garde-robe lorsque votre messager est arrivé et j'étais précisément en train de penser aux extravagances de notre planète, absorbé tout entier à me figurer pour Florence un prédicateur à ma façon; je le désirais tel qu'il pût me plaire, car jusque dans ce choix, j'entends être aussi entêté que je le suis dans mes autres opinions. Comme je n'ai jamais manqué à mon devoir envers la république, que partout où j'ai pu le faire, je l'ai toujours servie si ce n'est par l'action du moins par la parole, et sinon par la parole du moins par mes lettres, je n'entends pas davantage lui manquer en ceci. Il est vrai que je m'oppose ici, comme en bien d'autres points, à l'opinion de mes concitoyens : ils voudraient un prédicateur qui leur enseigne le chemin du paradis, et moi j'en voudrais un qui leur enseigne celui de l'enfer; ils voudraient que ce fût un homme sage, sincère et loyal, et moi je le voudrais plus fou que Ponzo, plus madré que fra Girolamo (Savonarole), plus hypocrite que fra Alberto* (1)*; il serait beau, et tout à fait digne de la beauté de notre époque de trouver réunies en un seul moine toutes les vertus que nous avons vues dispersées en plusieurs : j'estime en effet que le vrai moyen d'apprendre le chemin du paradis, c'est de connaître celui de l'enfer pour l'éviter. Quand en outre on voit le crédit que peut se faire un fripon, caché sous le manteau de la religion, on conjecture aisément celui que se ferait un brave homme qui voudrait fouler pour de bon, et non pas en simulacre, le chemin boueux de Saint-François. Ce caprice me paraissant fort bon, j'ai jeté mon dévolu sur le Rovajo, et je pense que si il ressemble à ses frères et à ses sœurs, il fera notre affaire. Je serai bien aise que dans votre prochaine lettre vous m'en disiez votre opinion.*

Je suis ici à ne rien faire, faute de pouvoir remplir ma mission tant que l'on n'aura pas nommé le général et les définiteurs,

(1) Le moine paillard de Boccace, (Décaméron, IV, 2.)

et je vais ruminant de quelle façon je pourrais bien semer parmi ces gens-là assez de zizanie pour provoquer ici ou ailleurs une belle levée de sandales; et si je ne perds pas la tête, je compte bien y réussir avec l'aide précieuse et le conseil de Votre Seigneurie. Il ne serait pas mauvais que vous veniez ici sous prétexte de promenades, ou que tout au moins vous m'indiquiez par écrit quelque maître tour. Ainsi, si vous m'envoyez chaque jour un exprès comme vous l'avez fait aujourd'hui, vous ferez d'une pierre deux coups : d'abord vous m'éclairerez de vos lumières; ensuite, vous me rehausserez dans l'estime des moines qui verront se multiplier les messagers. Je peux vous dire qu'à l'arrivée de cet arbalétrier, lettre au poing, s'inclinant jusqu'à terre, se disant envoyé par exprès en toute hâte, chacun s'est dressé soudain, avec tant de démonstrations, de révérence et dans un tel tumulte que pour un peu le monastère était sens dessus dessous. Je fus assailli de questions : moi, pour grandir mon prestige, je sentenciai : que l'empereur était attendu à Trente; que la Suisse convoquait de nouvelles diètes: que le roi de France méditait d'aller s'aboucher avec ce prince, mais que ses conseillers le lui déconseillaient; et tous mes auditeurs de rester bouche bée, le bonnet à la main. Maintenant tandis que j'écris, ils font cercle autour de moi, et me voyant prolonger mes écritures à ce point, ils s'ébahissent et me reluquent ni plus ni moins qu'un possédé; et moi, pour ajouter encore à leur ébahissement, je reste parfois la plume en l'air, la mine concentrée, et les voilà qui béent comme des carpes, et s'ils savaient ce que je vous écris, ils s'ébahiraient bien davantage. Ces moines prétendent — vous le savez — que quand on est confirmé dans l'état de grâce, le démon n'a plus d'empire sur vous. Je n'ai donc pas lieu d'avoir peur que ces moines me communiquent leur hypocrisie : je crois être suffisamment endurci.

Quant aux menteries des habitants de Carpi, je suis de force à leur en revendre à tous car il y a beau temps que je suis passé docteur en cet art, et tel docteur que je ne voudrais pas de Francesco Martelli pour garçon de boutique : il y a beau temps que je ne dis jamais ce que je crois, que je ne crois jamais ce que je dis, et s'il m'échappe parfois quelque brin de vérité, je l'entortille de tant de mensonges qu'il est difficile de la retrouver.

Je n'ai pas parlé au gouverneur : ayant trouvé un logis cela me paraissait superflu. Ce matin à la vérité à l'église, je l'ai lorgné un bon moment, tandis qu'il était absorbé à regarder certaines peintures : il m'a paru en effet bien planté et si tout répond aux apparences, Matilda n'a pas déraisonné; si j'avais eu votre lettre sur moi, c'était une belle occasion de regarnir avec lui mon sac à malices. Rien n'est perdu pourtant, j'attends

de vous demain quelque bon conseil en cette affaire et que vous me dépêchiez un de vos arbalétriers : mais qu'il arrive à bride abattue et trempé de sueur, afin de bien ébaubir la compagnie; ce faisant vous me ferez honneur, sans compter que vos arbalétriers prendront un peu d'exercice, et que c'est excellent pour les chevaux à la demi-saison.

Je vous écrirais encore quelques autres choses, si je voulais exercer ma fantaisie, mais je préfère la garder aussi fraîche que possible pour demain. Je me recommande à Votre Seigneurie, quæ semper ut vult valeat. Vester obser.

A Carpi, le 17 mai 1521.

NICOLAS MACHIAVEL.

Ambassadeurs auprès des frères mineurs.

NICOLAS MACHIAVEL à FRANCESCO VETTORI. — 144.

Magnifico Oratori Florentino Francesco Vectorio apuf S. Pontificem suo ob. mo. Romæ.

Magnifique ambassadeur. J'ai reçu de vous une lettre la semaine dernière et si j'ai tardé à vous répondre, c'est que je voulais être plus certain de la vérité d'une historiette que je vais vous raconter d'abord, après quoi je répondrai comme il convient au reste de votre lettre.

Il est survenu un quiproquo des plus plaisants, ou plutôt pour l'appeler par son véritable nom, une métamorphose risible digne d'être notée dans les chroniques de l'ancien temps. Comme j'entends que personne n'ait à se plaindre de moi, je vous la raconterai sous le couvert d'une parabole.

*Un braconnier nommé... mettons Giuliano Brancacci, désireux d'aller à la chasse, un soir d'entre ces derniers soirs, l'*Ave Maria *nocturne ayant sonné, comme le ciel était sombre, que le vent soufflait et qu'il bruinait un peu, vrai temps pour la chasse aux oiseaux, rentré chez lui, se fourre aux pieds une paire de souliers à toute épreuve, ceint une carnassière, prend une lantourne sourde, une clochette au bras et une bonne raquette. Passé le Ponte alla Carraia, il gagne Santa Trinità par la rue du Canto de'Mozzi, il entre dans le Borgo Santo Apostolo et s'en va rôdant un moment parmi ces ruelles; n'ayant point trouvé de gibier qui l'attendît là, il se dirige vers votre batteur d'or, traverse le marché sous le palais de la Parte Guelfa, et par Calimala Francesca vient s'embusquer sous le toit des Pisans. Là, scrutant recoin après recoin, il déniche un petit mâle de grive; raquette, lumière, clochette, il vous l'arrête et*

vous le conduit adroitement au fond du ravin, au-dessous de l'antre de Panzano, et tout en l'amusant, constate que le râble est à point, et après mainte caresse, conclut en lui tirant deux plumes et en le fourrant pour finir, à ce que l'on dit partout, dans la poche arrière de son carnier.

Mais le manque de temps me force à quitter l'abri où je me cache, je laisse de côté la parabole et la métaphore par trop gênantes : donc Brancaccio voulut savoir qui était son oiseau, celui-ci lui répond... mettons « Michelle, neveu de Consiglio Costi ». Là-dessus Brancaccio : « Sois le bienvenu, tu es le fils d'un brave homme, et si tu es sage, tu as trouvé la fortune. Apprends que je suis Filippo de Casavecchia, et que je tiens boutique à tel et tel endroit; comme je n'ai pas d'argent sur moi, viens ou envoie quelqu'un demain matin à la boutique et tu seras content. » Le matin venu, Michele qui tenait plutôt du roué que de l'imbécile, envoie un certain Zanni à Filippo avec un billet réclamant son dû et lui rappelant sa promesse. Sur quoi Filippo fait une triste figure et s'écrie : « Quel est cet animal? Que veut-il? Je n'ai que faire avec lui! Dis-lui qu'il vienne lui-même. » Le Zanni retourne chez Michele et lui rapporte la chose : le garçon ne s'étonne pas pour si peu, mais effrontément s'en va trouver Filippo, lui remet en mémoire les bienfaits qu'il a eus de lui et pour conclure lui dit que s'il ne s'est pas gêné pour le mystifier, lui ne se gênera pas pour le déshonorer. Filippo, fort empêtré, le tire prestement dans sa boutique et lui dit : « Michele, oui on t'a mystifié. Mais moi, je suis de bonnes mœurs et ne donne point dans ces vilaines choses; mieux vaut chercher à découvrir le mystificateur qui a pris de toi son plaisir et te faire indemniser par lui que d'entreprendre sans aucun profit pour toi de me déshonorer. Suis donc mes conseils, rentre chez toi et reviens demain : je te dirai ce que j'aurai imaginé. » L'enfant s'en va tout penaud, mais pensant qu'il reviendra, prend patience. Resté seul, Filippo, fort tourmenté de cette étrange aventure et n'y voyant aucune issue, s'agitait comme la mer de Pise quand le vent de la Lybie s'engouffre dans l'estuaire : « Si je me tiens coi, pensait-il, et que j'apaise Michele avec un florin, me voilà devenu sa vache à lait, et lui mon créancier; si j'avoue le péché, d'innocent je deviens coupable; si je nie sans dénoncer le vrai coupable, on me met en balance avec un enfant, il faut me justifier devant lui et devant les autres : tous les torts seront de mon côté. Si je cherche à trouver la vérité, il faut que je mette quelqu'un en cause, et comme je peux tomber mal, je me ferai ainsi un ennemi sans m'être justifié. »

Après être resté longtemps à tergiverser, il se résout au dernier parti comme pis-aller, et la fortune lui est si favorable

que du premier coup, il touche en plein dans le but : « C'est Brancaccio, pense-t-il, qui m'a joué ce méchant tour; » Brancaccio, grand coureur de ce gibier-là, Brancaccio qui lui avait déjà joué des tours, comme quand il l'avait voué aux « Servi ». Là-dessus il s'en va trouver... mettons Alberto Lotti, lui conte l'affaire, dit ce qu'il en pense et le prie de faire venir Michele qui était son parent pour voir si l'on pourrait tirer la chose au clair. Alberto, en homme sage et averti, juge que Filippo a vu juste, et lui promet son concours le plus franc. Il envoie chercher Michele, et, après l'avoir bien retourné, lui dit en manière de conclusion : « Te sentirais-tu capable, si tu entendais parler celui qui t'a dit qu'il était Filippo, de le reconnaître à la voix? » L'autre ayant répondu Oui, *il l'emmène à Sant'Hilario où il savait que Brancaccio fréquentait, cache l'enfant derrière lui, puis ayant aperçu Brancaccio assis au milieu d'un attroupement et débitant des histoires, il s'arrange pour l'approcher d'assez près pour que l'enfant l'entende parler; il démasque l'enfant, Brancaccio l'aperçoit, change de figure, décampe : la vérité alors éclate à tous les yeux, Filippo est plus blanc que neige et Brancaccio vilipendé. De tout le carnaval, on n'entendit que : « Es-tu Brancaccio? ou es-tu Casa? »*

et fuit in toto notissima fabula cœlo.
(et l'histoire fut divulguée sous tous les cieux).

Je suppose que vous l'aurez apprise par ailleurs, mais j'ai voulu vous la conter dans tout le détail parce que j'ai cru que c'était de mon devoir. Je n'ai rien à répondre à votre lettre sinon que vous devez vous livrer à l'amour totis habenis *(à brides abattues). Le plaisir que vous prendrez aujourd'hui vous n'aurez pas à le prendre demain, si la chose est telle que vous me l'écrivez, je vous porte plus d'envie qu'au roi d'Angleterre. Suivez votre étoile, je vous en prie, et n'en lâchez pas un iota pour n'importe quoi au monde, car je crois, j'ai cru et je croirai toujours que Boccace a raison de dire : « Il vaut mieux faire et s'en repentir, que de ne pas faire et s'en repentir. »*

Le 25 février 1514.

NICOLAS MACHIAVEL, *à Florence.*

(Traduction Edmond Barincou)

Ces lettres sont extraites de la traduction des *Œuvres complètes* de Machiavel entreprise depuis plusieurs années par Edmond BARINCOU et Jean GIONO. Les œuvres politiques paraîtront sous peu dans la collection de *la Pléïade;* l'ensemble (complet pour la première fois) des lettres sans coupures ni censure tant officielles que familières paraîtra dans la collection *Mémoires du Passé* chez Gallimard.

LE RÉCIT D'ORTNER

C'était en d'autres temps, et je tairai le nom que je portais alors. Il n'est pas digne qu'on le sauve de l'oubli.

J'étais malheureux, ruiné d'âme et de corps, et par ma faute. Mes parents n'avaient rien négligé pour me donner une bonne éducation. J'avais fait des études universitaires, et les moyens ne m'avaient manqué ni pour mes travaux, ni pour mes voyages. Mais j'avais gâché ma vie, dégradé que j'étais par les folles dépenses, le vice et la paresse. Il y avait beau temps que j'étais sans argent, et même sans abri ; mes amis, las de m'aider, m'évitaient. D'ailleurs, je ne cherchais plus à les voir, car tout en moi était rongé par la haine des hommes et de la société. Je ne me sentais à mon aise que dans les asiles des parias et des réprouvés. Privé des moyens de cultiver des vices exquis et ruineux, je devais me contenter d'excès vulgaires et bon marché — l'ivresse grossière, la compagnie de filles telles qu'il en habite dans les quartiers pauvres, mais avant tout les jeux de hasard dans les tripots de la grand'ville. Je vivais ainsi dans un rêve trouble et terrifiant ; mon destin prenait de plus en plus la forme des cartes sales, poissées de sueur et de tord-boyaux, et écornées par les tricheurs : des as, des rois, des valets, des dames rouges et noires, et de leurs conjonctions auxquelles je prenais, à moitié ivre, un intérêt passionné. Des mines viles et avides m'entouraient à la table ronde, et des mains qui se cramponnaient à leur jeu d'un air d'angoisse. Le matin venait, avec les pertes et les querelles brutales.

Voilà comme je traînais mes jours, et leur fardeau s'aggravait encore du souvenir des îles opulentes, du luxe et de l'abondance. Et je me consumais du désir de revenir à ces tables où l'on ne compte pas l'argent. Le bonheur et la satis-

faction ne se présentaient à moi que sous les espèces de l'argent, de la grosse somme. Je ne voyais d'autre voie vers le bonheur que celle des combinaisons, semblables à celles du joueur, qui n'ont que le gain pour but.

Il faudrait, me disais-je, souvent, arriver à se mettre avec le monde et ses trésors dans ce rapport que le joueur appelle « la bonne série ». J'avais parfois, au cours des parties, senti vaguement la présence d'une force qui nous ouvre, de son magnétisme indéfinissable, les secrets de l'empire de la Fortune et nous met la chance dans la main. Mais je ne sortais jamais de la loi des séries — le filon s'arrêtait brusquement, et des pertes doubles lui succédaient. Malgré tout, j'étais convaincu, comme chaque joueur, qu'on pouvait parvenir à une sorte de facilité qui ne serait plus soumise aux puissances du hasard. Je croyais que la chance se laissait apprivoiser, et qu'il y avait en nous une force qui décide de la manière dont tombe la boule, dont sort la carte. Et durant de longues nuits, je tournais et retournais ces possibilités.

Comme tous ces rêveurs, je fus amené ainsi aux domaines de la magie, et pis encore. L'existence du joueur le pousse irrésistiblement vers la superstition, puis vers des crimes de l'esprit qui sont trop graves pour que des jugements humains, des tribunaux humains puissent s'en saisir — dont les noms mêmes sont absents des livres où sont consignées les lois. Nous entrons bientôt, quand nous nous vendons au jeu, dans le monde des talismans, des lieux et des heures prophétiques, des systèmes cabalistiques. Et, quand nous nous risquons dans ces labyrinthes aux murs desquels luisent des chiffres et des signes, chacun de leurs replis, chacun de leurs dédales nous mène vers les détenteurs de pouvoirs magiques toujours plus forts. Ils restent invisibles, mais ils influent sur notre pensée, sur notre action. Quand notre corruption est assez avancée, ils finissent de tout temps par se montrer et par répéter l'éternelle promesse qui nous offre le monde au prix de notre salut.

Chose curieuse, c'est justement l'incrédulité qui leur donne une force, une efficacité toutes particulières. Depuis ma prime jeunesse, je méprisais ce qu'on appelle l'au-delà. Et maintenant, je m'étais tant éloigné de ces sphères que je ne les raillais

même plus. Je voyais dans le monde un grand automate ; la chance dépendait de la mesure dans laquelle on perçait à jour les secrets de sa construction. Le diable du Moyen Age était un nigaud, un jocrisse né de craintes puériles, d'illusions puériles. Il offrait aux hommes des trésors en échange d'une traite tirée sur des royaumes absurdes, contre une signature sans valeur. Il y avait du plaisir à rêver de l'existence d'un bonhomme qui viendrait vous proposer de si bonnes affaires.

« Si j'étais le diable, je ne donnerais pas un liard à ces mauvais payeurs pour leur signature. Et s'il m'apparaissait, je lui ferais cadeau de la mienne pour une bagatelle. Il n'aurait pas besoin de m'offrir le sac de la Fortune, ni l'anneau de Dschoudar, ni même vingt livres. Qu'il me remplisse ce petit verre, et nous sommes quittes. »

Je grommelais ces mots en poursuivant les songeries de l'ivresse, la tête posée sur une table de bois mal équarri. J'étais dans une salle d'attente, et l'aube allait poindre. Je me sentais mal à mon aise et pris de vertige, comme dans un navire en proie à une forte houle. J'entendais des bruits de voix et de verres entrechoqués autour de moi. Ce brouhaha montait et refluait en tourbillons nauséeux. Les noctambules aimaient envahir cette salle quand les tavernes étaient fermées, et les filles de joie y cherchaient un dernier amateur. Ceux qui comme moi étaient sur le pavé y attendaient dans la lumière sale le jour nouveau.

Je ne pouvais plus me montrer qu'en des lieux où règne une clarté douteuse. Mais les haillons eux-mêmes me tombaient déjà du corps. J'étais un véritable épouvantail, et je connaissais déjà le fourré d'où mon cadavre ferait fuir les enfants qui s'y seraient enfoncés dans leurs jeux. Je sentais que j'étais devenu des pieds à la tête un objet immonde, livré à la moisissure qui me rongeait du dedans au dehors, et s'était emparée de ma chemise, de mes souliers, de mes vêtements pour les liquéfier. Il était devenu nécessaire, inévitable, de me supprimer. Mais toujours le vague rêve de chance me hantait comme une mélodie sur un navire qu'envahit l'eau.

Ma tête me semblait toute alourdie de vif-argent. Péniblement, en vacillant, je me redressai. Et, stupéfait, je vis mon

verre plein. Je me frottai les yeux, mais pas de doute : un élixir rouge l'emplissait jusqu'aux bords.

*

— C'est du blackerry-brandy ; il faut vous remonter, mon brave !

J'entendis une voix douce, mais impérieuse prononcer ces mots auprès de moi. Je me retournai et vis que j'avais pour voisin de table un inconnu qui me regardait attentivement. C'était un homme en complet de ville gris, de coupe discrète, mais du bon faiseur. Le visage de l'inconnu était discret, lui aussi, d'un type que l'on rencontre chaque jour dans notre monde. Dans ses traits accusés, tendus, on pouvait lire l'habitude des importantes décisions personnelles, et son teint pâle trahissait les travaux nocturnes. On rencontre de telles têtes dans les ministères, les universités, l'industrie. Mais on ne les y trouve pas aux postes en vue ; ils agissent plutôt du fond de pièces dérobées. Nous errons longtemps dans ces labyrinthes, quand nous y venons pour affaires, toujours plus troublés par leurs complications, jusqu'au moment où un huissier nous introduit enfin dans la cellule de ces éminences grises. Et voici que nos problèmes sont inondés de lumière ; en deux ou trois phrases, l'essentiel est arrangé, et mûr pour les signatures. De temps à autre, on les rencontre aussi, comme de juste, dans les boîtes de nuit et les bars, qui les traitent en hôtes de marque.

Il fut un temps où l'on aurait saisi ce que de tels esprits ont de pervers, pour ne pas dire de redoutable, mais dans un monde où le mal s'est généralisé, ils détiennent l'autorité. On flaire tout de suite en eux l'incarnation des principes dominants, les chefs. Mais ils ne font aucun cas des honneurs et trouvent dans le travail leur récompense. Ils élaborent dans leur cellule des pensées plus tranchantes que toutes les épées, inventent une petite poudre à empoisonner des peuples entiers. Leur maintien est modeste, bien qu'assuré, et ils savent tenir leur rang. On sent qu'ils ont la clé des problèmes qui préoccupent les contemporains. Ce savoir leur donne une ironie discrète, à peine sensible.

L'inconnu continuait à poser sur moi un regard curieux,

mais bienveillant. Il avait l'attention circonspecte d'un médecin qui lève le pansement d'un ulcère. Puis il répéta :

— Il faut vous remonter, mon brave.

Je pris le verre et le vidai d'un trait. Je sentis la liqueur me courir dans les veines, brûlante et vivifiante, et jetait alentour un coup d'œil plus libre. Les fumées de ma tête se dissipaient, mes sens s'aiguisaient. La rencontre ne m'en paraissait que plus bizarre. Je n'avais pas la moindre disposition naturelle à croire à la bonté, et je décidai d'être avant toutes choses sur mes gardes. Mais j'étais dans l'une de ces situations où l'on n'a rien à perdre. L'inconnu sourit.

— Vous croyez peut-être que je peux lire les pensées? Et quand cela serait, y aurait-il là de quoi vous étonner? Lire dans les pensées n'a rien de sorcier. C'est un art fondé sur de pures et simples combinaisons. On le pratique dans les foires. Que cela ne vous trouble pas. Quoi de plus enfantin que de deviner qu'un buveur assis devant un verre vide attend qu'il veuille bien se remplir? Il n'y a rien de plus facile à comprendre. Car il n'est pas une pensée qui n'ait son ressort — dans le cas présent, la soif. C'est un exemple élémentaire, mais l'intelligence croît à mesure qu'elle connaît mieux les combinaisons. Et vous n'avez plus qu'à ouvrir les têtes avec votre passe-partout. Quand on en est là, il y a des parties que l'on gagne à tout coup.

« Tiens, tiens, un tricheur. Il doit chercher un compère pour faire sauter la banque. Ce gaillard-là vient à point nommé — soyons prudent. »

Et je tâtai le terrain d'un air d'indifférence :

— Des parties que l'on gagne à tout coup? Il faudrait sans doute donner un petit coup de pouce à votre lecture des pensées?

— Un coup de pouce? Pas le moins du monde. Regardez bien. Et, comme je m'y attendais, l'homme en gris sortit un jeu de cartes de sa poche, les battit d'une main experte et les étala en éventail :

— Nommez-moi trois cartes, les premières qui vous passeront par la tête.

Je choisis le sept de pique, le valet de carreau, l'as de trèfle.

— Tirez maintenant.

Et, en vérité, je tenais les trois cartes dans l'ordre où je les avais nommées. Mon gaillard valait de l'or ; je me sentais de plus en plus dispos :

— Très adroitement fait. Mais je ne sais pas, dans cette histoire, de quel côté est la lecture des pensées. On pourrait dire plutôt que c'est moi qui ai deviné *les vôtres* en tirant les cartes.

L'homme en gris me regarda d'un air amusé et eut un petit ricanement.

— Parfait ; j'avais bien vu tout de suite que vous n'étiez pas un imbécile. Votre objection est irréfutable ; je me suis rendu la tâche trop facile. Il faut reprendre l'expérience en la modifiant.

Il battit de nouveau les cartes et déploya le paquet devant moi.

— Vous allez penser à trois cartes, mais sans me dire leurs noms. Voilà qui est fait — et maintenant, tirez.

Je tirai pour la seconde fois et découvris avec une stupeur que je ne pus dissimuler les trois cartes de mon choix. L'inconnu sembla jouir de mon ahurissement, qui était évident.

— Eh bien, qui a lu les pensées — vous ou moi? Vous ne répondrez pas à cette question, puisque vous ne savez pas ce que sont les pensées. Les pensées sont des formes dans lesquelles la matière rayonne. Et cette matière ne compose pas moins les fibres du cerveau que la boule de la roulette, ou un jeu de cartes. Seulement, il est infiniment plus facile de deviner ce que cache le dos d'une carte que l'envers d'un front humain. Mais, si vous le voulez, je vous apprendrai cet art.

De plus en plus, je me rendais compte que j'étais tombé entre les mains d'un escroc fort habile. Ce que je ne comprenais pas, c'est ce qu'il me voulait, puisqu'il sautait aux yeux qu'il n'y avait en moi rien à plumer. Je n'aurais pas tenté un chiffonnier. Le plus vraisemblable, c'était encore qu'il désirait un peu se moquer de moi, et je décidai, vaille que vaille, d'entrer dans le jeu. Je me mis aussi à rire et je dis :

— Si vous entendiez l'art de lire à travers le dos des cartes, vous ne vous promèneriez guère dans les salles d'attente sur

les quatre heures du matin, à chercher une compagnie comme la mienne.

La gaieté de l'homme en gris sembla croître encore ; il se mit à siffloter d'un air guilleret.

— Que vous êtes donc rusé ! Vous avez une fois de plus mis le doigt sur la plaie. Et c'est du reste l'objection que redoutent les faiseurs d'or : qu'est-ce qui vous pousse à offrir vos recettes de porte en porte, au lieu de battre tranquillement tous les ducats que vous voulez dans la paix de votre chambrette?

Il resta un moment silencieux, à me regarder en souriant. Puis il ajouta :

— Vous êtes trop malin — vous ne connaissez pas les forces de la sympathie. Et si, en vous voyant, j'avais tout simplement eu l'idée qu'il fallait vous aider? Mais laissons cela ; il y a encore d'autres possibilités, qui vous échappent. Par exemple, pourquoi n'existerait-il pas des opérations pour lesquelles c'est justement votre assistance qui est indispensable? Qu'est-ce qui a poussé le Maurétanien à choisir entre tous Aladin, lorsqu'il dut remettre sa lampe en mains sûres? Je répète que je veux vous enseigner une science qui vous fera gagner à tout coup. Mais ce n'est pas l'endroit.

Il lança un coup d'œil à la ronde et demanda ironiquement :

— Je ne vous dérange pas dans vos occupations?

La canaille savait sûrement que je n'avais plus rien à faire que de chercher une corde pour me pendre. Aussi me hâtai-je de dire :

— Je ne vaux pas la peine que vous vous occupiez de mon sort. Mais, puisque tel est votre bon plaisir, disposez de moi.

— Je crois que vous ne le regretterez pas. Suivez-moi.

Il appela le garçon pour régler mes consommations, et nous partîmes.

★

Un jour blême éclairait déjà la place de la gare. L'homme en gris marchait sans hâte, en sifflotant de petits airs, à travers les rues encore désertes ; j'allais à ses côtés, client pitoyable. Je me sentais morne et mal à mon aise ; je devinais que j'étais tombé dans les griffes d'un méchant. Que pouvait-

il bien me vouloir, que tramait-il contre moi? Pour la première fois, je fus saisi, comme d'une douleur subtile, du regret de mon enfance. Mais qu'avais-je à perdre dans mon état?

Nous fûmes vite arrivés. L'inconnu s'arrêta devant l'un de ces hauts immeubles commerciaux qui sont couverts du haut en bas d'enseignes et de réclames, comme de haillons multicolores. Nous entrâmes ; un ascenseur nous emmena vers les étages. L'homme en gris ouvrit une porte où je lus sur une plaque, au-dessous de la sonnette :

Docteur FANCY.
Oculiste.
Consultations seulement sur rendez-vous.

Nous pénétrâmes par une salle d'attente sans meubles dans le cabinet de consultations, qui ressemblait à l'atelier d'un artisan très intelligent. Une table portait des lunettes et des instruments d'optique, tandis que des tableaux couverts de chiffres et de lettres pendaient aux murs. C'était une pièce où régnaient l'angle droit et la ligne droite ; elle me sembla toute emplie de rayons durs, impitoyables. Ce qui me frappa le plus, ce fut une boîte d'yeux de verre. Sur leur fond de velours rouge, ils brillaient d'un éclat qu'on eût pris pour celui de la vie. Ils devaient être l'œuvre d'un spécialiste de premier ordre.

Le Dr Fancy me fit asseoir dans un fauteuil de moleskine et prit place en face de moi sur un tabouret. Il avait mis une blouse d'hôpital blanche. Il me regardait droit dans les yeux ; j'aurais juré que ses pupilles, menues comme des pointes d'aiguille, lançaient deux fins rayons qui me transperçaient l'être. Le sommeil me prenait, mais je ne perdis pas un mot des phrases qu'il m'adressa d'une voix lente et d'une irrésistible douceur.

— Je ne vous retiendrai pas inutilement. Il y a longtemps que je connais vos secrets désirs. Vous étiez, bien qu'inconsciemment, sur la bonne voie ; vous allez en être récompensé. Vous pressentiez qu'il y a deux sortes d'hommes : les niais et les initiés. Les uns sont les esclaves, les autres les maîtres en ce monde. Or, où réside la différence? Tout simplement en ceci que deux grandes lois régissent l'univers : le hasard et le

nécessaire. Souvenez-vous en : il n'y a rien d'autre qu'elles. Les esclaves, c'est le hasard qui les gouverne ; les maîtres décident du nécessaire. Il existe au sein de l'armée anonyme des aveugles quelques esprits qui voient.

Cette voix me berçait. L'ivresse revenait, plus forte qu'avant. J'entendais le docteur manipuler des instruments, tout en poursuivant ses explications d'un ton paisible, mais pressant, de sorte que pas un mot ne m'en échappait :

— Le monde est bâti sur le modèle de la Chambre double. De même que tous les êtres vivants sont formés de deux feuilles, il est fait de deux couches, qui sont entre elles dans le rapport de l'intérieur à l'extérieur, et dont l'une possède une réalité plus haute, l'autre une réalité moindre. Mais l'on voit, du moment que l'on est initié, la réalité moindre déterminée jusqu'en ses plus petits détails par la plus haute.

« Or, imaginez ceci : vous vous tenez en nombreuse compagnie dans cette chambre, ou plutôt, dans cette salle. On joue, on discute, on trafique, bref, on fait ce qui est d'usage entre humains. Pour les profanes, dans cette salle, les choses et leurs conjonctions seront plus ou moins livrées au hasard. Aussi, aucun d'eux n'est en mesure de dire à coup sûr ce qu'amènera, ne fût-ce que la minute suivante. C'est ici le règne de l'imprévu, de la force aveugle.

« Et maintenant, poursuivez cette fantaisie : la salle est entourée d'une seconde enveloppe, aussi invisible qu'une atmosphère. Elle est presque sans extension, mais chargée de significations. Représentez-vous cette enveloppe comme une sorte de tapisserie qui cache dans ses dessins une écriture imagée ou chiffrée, que l'on peut embrasser d'un coup d'œil. Je vous ferai tomber les écailles des yeux, et, stupéfait, vous découvrirez que ces caractères sont la clé de toutes les scènes qui se jouent dans la salle. Vous étiez jusqu'à présent comme un homme qui suivait la course nocturne des astres, mais sans connaître l'astronomie. Vous voilà maintenant initié, et votre puissance est pareille à celle des vieux collèges de prêtres qui annonçaient les éclipses de soleil et de lune. Vous avez reçu l'ordination qui vous confère le principat de la magie. Vous me serez à jamais reconnaissant.

En disant ces mots, le Dr Fancy se pencha sur moi. Je vis

qu'il s'était ceint le front d'un diadème qui portait un miroir rond, percé en son centre. Il fit basculer d'un geste mon fauteuil à l'horizontale et s'approcha de moi avec un tube de verre pointu.

— C'est un fou, le voilà qui veut te brûler les yeux !

L'épouvante me glaça tout le corps et me paralysa. Je le vis régler son miroir ; on eût dit qu'il me regardait à travers un œil énorme, mais vide. Je l'entendis murmurer :

— Le brandy a fait son effet.

Mes cheveux se dressaient sur ma tête. J'ouvris la bouche, mais sans pouvoir tirer un cri de ma poitrine. Il amena son tube au-dessus de mes yeux et en laissa tomber deux gouttes, qui piquaient comme de l'eau-forte. Cette douleur était intolérable ; la nuit se fit, et je me sentis perdre connaissance.

Quand je repris conscience, le Dr Fancy avait déjà redressé mon siège. Il me tamponnait les yeux avec un rouleau d'ouate.

— Vous avez eu un peu mal, n'est-ce pas? Eh oui, tout se paie... Nous avons déjà fini, et je vous le répète : vous m'en aurez de la reconnaissance.

J'osais à peine me croire tiré d'affaire. Je cherchai des yeux, dans la pièce, avec précaution, quelque instrument qui pût me permettre de l'abattre le cas échéant. Puis je dis poliment :

— Docteur, vous vous êtes assez amusé de moi. Et maintenant, je vous en prie, laissez-moi aller — je me sens très faible.

Et, surtout pour le rassurer, j'ajoutai :

— Et si vous me donniez un petit viatique, vous m'obligeriez.

Le docteur se mit à rire :

— Crésus demande l'aumône — soit ; on voit souvent, à ce qu'on dit, des milliardaires à court de petite monnaie.

Il alla vers son bureau et me tendit sans compter une liasse de billets :

— Servez-vous d'abord des petites coupures, tant que vous serez dans cette tenue. Sans cela, on vous mettrait en prison.

Il me jeta un dernier regard, comme un artiste content de son œuvre.

— Mais vous aurez vite découvert que serrures et verrous

ne sont pas faits pour les gens de votre espèce. Vous êtes désormais au-dessus des lois.

C'est sur ces mots qu'il me congédia.

★

Les rues étaient maintenant fort animées. Je plongeai dans leur cohue. L'épouvante me tenait encore captif. Pour aucun prix, je n'eusse à nouveau risqué cette aventure. Je m'élançai vers un jardin public et m'assis, à bout de forces, sur un banc. Ce n'est qu'en portant la main à ma poche que je me souvins de la liasse de billets. Je l'en sortis et les comptai, en prenant bien garde de n'être pas vu. Les billets étaient bons, sans aucun doute. La somme était rondelette — ce qui achevait de rendre cet épisode incompréhensible. Mais je ne m'attardai pas à y réfléchir. Je me sentais comme un naufragé qui vient de toucher terre.

La matinée était belle et tiède. Assis au soleil, je reprenais peu à peu mes esprits. Le Dr Fancy avait sûrement le cerveau fêlé ; ses proches ne s'en étaient pas encore aperçus. J'avais profité de sa folie. L'aventure aurait pu mal tourner — le tout, c'était d'avoir de la chance. Je m'attribuais tout le mérite de l'histoire. De temps en temps, je feuilletais discrètement mon matelas de billets.

Je songeais au chapitre de ma vie qui venait de commencer. Il s'agissait maintenant de me tirer prudemment de l'état où j'étais tombé. J'irais d'abord trouver un fripier de la vieille ville pour me nipper à bon marché. Puis je louerais à nouveau la petite chambre que j'avais habitée avant de coucher sous les ponts. Je pourrais m'y faire habiller sur mesures, et m'y changer pour la seconde fois. Ainsi, je me tirais progressivement de mon cloaque, comme par une série de biefs.

Tout réconforté, j'allai prendre le métro qui menait aux vieux quartiers. La rame jaune entra en gare, les portes s'ouvrirent. La foule se pressait dans les compartiments, mais une vision bizarre me retint. Il me sembla que j'étais sur le point d'entrer dans un corbillard. Le receveur, les passagers me regardaient avec des yeux horribles. Ce devait être un

dernier écho de ma frayeur. Mais tout de même, cela me fit une drôle d'impression, et je décidai d'aller à pied. Je suivis donc, vers le centre de la ville, le viaduc aux hauts piliers qui portait les rails du métro. Près d'un pont qui franchissait les voies, aux alentours d'une patte d'oie, je fus arrêté par un attroupement. Un grave accident venait d'avoir lieu : la rame était tombée. Je vis passer sur une civière le receveur qu'on emportait, le crâne fracassé. Je me hâtai de fuir, comme si, non content de prévoir la catastrophe, j'avais contribué à la provoquer.

Le soir de ce même jour, je prenais le thé dans ma mansarde. Avant tout, je voulais éviter à l'avenir les boissons fortes. Je portais maintenant un pantalon de marin et un chandail de laine ; j'étais lavé et rasé de frais. J'avais à côté de moi une mallette pleine de linge. De temps à autre, je tâtais mon portefeuille. Je me bourrais une pipe de tabac de Virginie. Ma logeuse m'avait accueilli avec méfiance, mais, lorsque je lui eus réglé mes dettes anciennes, elle ne se fit pas prier pour me rendre la chambre. Du reste, elle n'y regardait pas de si près : le locataire qu'elle avait eu avant moi s'était fait arrêter pour escroquerie, voici un an, mais elle lui rendait visite dans sa prison. Il avait longtemps mené chez elle la vie d'un petit employé, sans rien de bien remarquable, puis on avait découvert de graves détournements de fonds.

Comme j'y songeais, il me vint une curieuse pensée. On n'avait jamais pu établir ce qu'il avait fait de cet argent. Il avait dû le cacher. Mais alors, s'il l'avait dissimulé tout près d'ici, et, qui sait? dans cette chambre même? L'intérêt qu'il continuait à manifester pour sa logeuse était singulier. Je sentais s'éveiller en moi une clairvoyance avide. C'est d'une toute autre manière que je parcourais maintenant des yeux cette pièce si familière, m'efforçant de me mettre dans la peau d'un homme qui cherche une cachette. Je sus à l'instant que seule la cheminée pouvait entrer en ligne de compte. Il est vrai que la police avait déjà fouillé la pièce de fond en comble ; mais ces esprits ont une technique de subalternes.

Je fermai prudemment la porte et me mis à l'œuvre. Je retirai deux chandeliers et une pendule posés sur la corniche, et m'efforçai de desceller la tablette de marbre qu'elle sup-

portait. Elle était fixée, mais se laissait légèrement soulever, un peu comme le couvercle d'un coffre fermé à clef. Il semblait qu'une sorte de targette la retînt, et de fait, je trouvai un ornement qui, déplacé, supprimait cette résistance. La tablette céda et dégagea une cavité. Des billets et des bourses pleines de pièces d'or la remplissaient. J'avais découvert le secret de cette cachette.

Et voilà comment j'avais traîné mes jours dans la dernière des misères, à deux pas d'un trésor vers lequel je n'avais tout juste qu'à étendre la main, semblable à qui meurt de soif au-dessus d'un invisible filet d'eau. Que de longues nuits j'avais passées à tourner dans cette chambre, soupesant en esprit mes chances de succès, et j'avais posé sur cette tablette mon verre de grog ! Je ne comptais plus les fois où j'y avais tapé ma pipe pour la vider. Et pour un peu, j'aurais trouvé méprisable de pouvoir vivre dans une telle inertie spirituelle. Devant mon intelligence nouvelle, je me sentis pris d'un orgueil sans mesure.

Je n'en pouvais douter ; la rencontre du Dr Fancy avait fait de moi un homme nouveau — il disait vrai : je lui devais de la reconnaissance. De ce moment, j'eus des preuves toujours plus irrécusables de ce pouvoir inattendu, tel l'enfant qui chaque jour apprend à mieux voir. C'est de la même manière que chaque jour j'appris à me mieux servir de cette seconde vue, dont les avantages sont inappréciables. Au commencement, devant l'accident de métro, par exemple, et la cachette de la cheminée, ce don s'était imposé à moi comme si j'avais rêvé tout éveillé ; je le suivais avec l'assurance du somnambule. Puis il se rendit conscient. J'appris à le guider par la volonté, de sang-froid, à partir du cerveau. Mais surtout, je n'en faisais usage que dans les situations où j'y trouvais mon compte. On eût dit que je pouvais donner à mes sens une acuité extrême, pour peu que je m'y appliquasse. Je vivais comme si j'avais possédé un microscope, parmi des hommes qui n'auraient pas même soupçonné l'existence de pareils instruments. Mais je ne m'en servais que si je le voulais bien. Alors, je voyais les éléments, les atomes qui décident des événements, les germes qui portent en eux la bonne et la mauvaise fortune. En tout cela, j'agissais avec

circonspection, comme si j'avais porté la chape qui rend invisible.

Je me hâtai naturellement d'aller retrouver les tripots où j'avais mes habitudes. Je savais désormais comment s'abattent les cartes, tombe la boule. Les caprices des couleurs et des chiffres n'avaient plus rien de menaçant ; ils naissaient en moi, au fond de mes yeux. C'étaient d'autres problèmes qui me préoccupaient. Il fallait apprendre à contenir les forces nouvelles dont j'étais investi, il fallait m'accoutumer à elles sans les dévoiler. Ce dessein me fit d'abord rester longtemps indécis devant le tapis vert, comme un joueur qui n'engage qu'une pièce d'or et attend dans les transes le bon moment pour la risquer. Je voulais m'assurer de mon savoir. Je vis bientôt qu'il était infaillible.

Puis je me mis à ponter, en m'arrangeant pour perdre. Je me fis une réputation de médiocre joueur. L'élu du Dr Fancy n'était pas un imbécile. Et enfin, je commençai à faire des gains modestes, trente livres par-ci, cinquante par-là. Je rendais les pertes visibles et les gains invisibles. L'important, c'était de cacher mon art. Personne, à vrai dire, n'eût pu même en soupçonner l'existence, mais de toute manière, si l'on me voyait gagner en grandes séries, on en prendrait de l'ombrage. Du reste, je *savais* maintenant ce dont je m'étais toujours douté : que tout joueur invétéré est un tricheur.

Bientôt, le jeu perdit pour moi tous ses attraits. Naguère encore, pris d'une furieuse impatience, j'avais trouvé que la nuit passait comme un éclair : voici qu'après la première surprise, cette impatience fit place à l'ennui, quand je vis ma chance infaillible. J'étais assis à la table de jeu comme un fonctionnaire dans son bureau, pressé de fermer boutique. Le seul plaisir qui me restât en tout cela, c'était la passion des autres — la manière dont je voyais les serins donner dans le panneau, et les trompeurs grugés à leur tour par moi.

Je m'appliquai bientôt à des affaires plus subtiles. Je m'installai dans les beaux quartiers et louai une maison avec domestiques. La première de mes transactions concernait une succession. Je connaissais un grand héritage, et aussi les héritiers pauvres du défunt, un parent dont ils avaient perdu la trace — deux données que je monnayai par l'intermédiaire

d'un homme de paille. Dans le même genre, je me portais acquéreur de navires qu'on croyait disparus, et je contractais des assurances à des conditions hasardeuses. En guise de détente, je faisais aussi de petits voyages aux lieux où l'on disait des trésors enfouis, et les découvrais sans mal. Mais je ne prenais pas la peine de les déterrer ; je les laissais à leur place, où ils étaient plus en sûreté qu'à la banque. Je notais l'emplacement, et je rangeais mes cartes et croquis avec mes titres. J'appris à ce propos que les bruits qui se transmettent ainsi dans la mémoire du peuple ont pour la plupart un fond de vérité. Et le nombre des trésors cachés dépasse de beaucoup tout ce qu'on imagine.

La spéculation sur le pétrole me coûtait moins de peine encore. Je connaissais les gisements. Je gardais par devers moi ces connaissances pour en grossir mon capital. Au contraire, je m'amusais à mettre en lotissement des champs dont je savais fort bien que toutes les concessions ne rendraient jamais rien. Je signais des contrats avec leurs propriétaires pour les mettre en valeur ; on m'arrachait mes actions. Quant à mes bailleurs de fonds, je me contentais de leur argent, et leur laissais l'espoir de fructueuses trouvailles et les frais à régler.

Ayant goûté les délices d'une série de succès importants, je trouvai trop laborieux de guetter ainsi les coups l'un après l'autre. Cela me gâtait mon plaisir. Je fus donc nécessairement amené au domaine des grandes affaires, de la haute finance, dont l'intelligence est presque seule à régler les évolutions. Je perçai à jour les mystères de la Bourse. La technique m'en fut vite familière. J'appris à connaître les valeurs, puis l'opinion qui décide de leur cours. Comme toutes les puissances de ce monde, l'argent est à la fois entièrement réel et entièrement imaginaire. Les grandes affaires consistent à mettre son caractère réel et son caractère imaginaire dans le meilleur rapport possible. De là cette petite dose d'imagination qui ne manque jamais aux princes de l'argent, et qui les rend habiles à créer des compositions qui rappellent fort celles de la musique. Ne ramène-t-on pas du reste le sens musical à la perception de valeurs mathématiques immuables? Il y a là une source d'éminentes voluptés.

« Vends les papiers qui montent et achète ceux qui baissent. » Cette règle renferme toute la stratégie du jeu en Bourse, et elle signifie qu'il faut interrompre la série au moment opportun. L'instinct obsédé par la chance, la passion innée du jeu nous poussent au contraire, car ils s'imaginent toujours que la série est infinie. Mais moi, je connaissais les lois qui fondent les conjonctures.

Je pénétrai donc dans le cercle des esprits élus auxquels la richesse humaine, le travail humain paient tribut. Les affaires, c'est la peine des autres, l'argent des autres. Le nègre qui cherche le diamant dans l'argile bleue, l'ingénieur qui lance des légions de travailleurs fiévreux sur la voie qui réunit deux mers, le fermier qui contemple d'un œil soucieux l'allure de la récolte, le prince qui met en balance la paix et la guerre dans son cabinet — tous sont bien loin de se douter que leurs efforts sont une seconde fois pris au miroir de la spéculation, dans des chambres où l'on connaît, de la valeur du monde, sa valeur-argent. L'argent est la force véritable de la vie, la plus ingénieuse de ses abréviations ; de là cette soif générale et dévorante de s'en rendre maître.

Non moins mystérieux sont le flux et le reflux de la haute finance, qui font se former et disparaître des fortunes. La connaissance de ces alternances est, dans les cercles supérieurs, entièrement indépendante des valeurs réelles. Bien au contraire, elle met en jeu des fictions puissantes, et ce sont elles qui influent sur ces valeurs. Et il y a des lieux où les pertes ne rendent pas moins que les gains. C'est là que les affaires prennent un caractère idéal.

Je me fus vite organisé de façon à gagner au prix d'un minimum de temps un maximum d'argent. Soit par l'intermédiaire de mes agents, soit par téléphone, je donnais aux banques l'ordre d'acheter des papiers qui tombaient sans cesse, et de me débarrasser d'autres valeurs juste avant leur plus grand succès. La vraie difficulté n'était pas de les choisir, puisque j'étais infaillible, mais bien plutôt, c'était que je devais m'imposer une limite, afin de ne pas bouleverser par mes coups le rapport de l'offre et de la demande. J'étais dans la situation d'un homme qui connaîtrait d'avance le nom du vainqueur aux courses, mais qui réduirait son gain

s'il jouait n'importe quelle somme sur le nom du gagnant. Cette situation passionnait aussi en moi l'esprit spéculatif, car elle m'ouvrait des perspectives uniques sur la contexture de la volonté libre et de la détermination. J'avais coutume d'interrompre de temps à autre la série et de feindre des pertes pour brouiller les traces de mes opérations, évitant ainsi qu'on ne s'accrochât à moi. Mais ma fortune devint bientôt énorme.

Je m'installai dans toutes les capitales, près de tous les marchés de valeurs, de petites villas décorées avec raffinement, des pied-à-terre. Les tailleurs de l'élite, les premiers des fournisseurs étaient à mon service. Des experts m'achetaient des tableaux et des œuvres d'art. J'avais toujours aimé me vêtir avec goût et m'entourer d'objets exquis ; je pouvais maintenant satisfaire chacun de mes désirs. Je devins un dandy qui prenait au sérieux les bagatelles, et souriait des affaires sérieuses. Quant aux efforts, si petits qu'ils fussent, je les évitais. Ainsi, j'étais las des essayages ; j'eus des mannequins modelés à mes mesures, et sur lesquels travaillaient les tailleurs. Je tenais à posséder de bonnes voitures, de bons chevaux, et, quoique buveur raisonnable, les meilleurs des vins vieux dans mes caves. Un majordome, dont les manières et le salaire valaient ceux d'un ambassadeur de Venise, m'épargnait le moindre des ennuis avec mes domestiques.

On me vit à Longchamp avec la princesse Pignatelli, à Epton avec Sarah Butler, alors au zénith de son génie. Sous mon regard, les voiles tombaient de ce que les femmes cachent avec d'autant plus de soin qu'elles en sont plus vivement atteintes : le penchant pour un inconnu qui frôle la sphère de leur vie. J'étais toujours au courant de l'effet que je produisais. Aussi, j'ignorais ces angoisses dont la beauté, surtout, nous paralyse comme d'une magie divine ; je n'agissais qu'à coup sûr. Autant dire que je ne trouvais pas de cruelles.

★

J'étais à Wannsee, en train de déjeuner, lorsqu'un certain M. Katzenstein se fit annoncer. Je le connaissais de nom pour l'un des plus fins renards de la finance. Je le priai

d'entrer. Après quelques considérations générales, il en vint au fait ; voici, à peu près, ce qui me l'amenait :

Il suivait depuis longtemps mes ordres ; et aussi ceux des agents de change qui travaillaient pour mon compte. Il connaissait mes hommes de paille. Il lui semblait qu'à part un ou deux échecs, il se cachait derrière ces transactions une subtilité peu commune. Il entra dans les détails et parla de combinaisons géniales. Le premier mobile de sa venue était un pur sentiment d'admiration, de même que par exemple la lecture d'un livre peut allumer chez le lecteur un irrésistible désir d'avoir avec l'auteur une rencontre d'homme à homme.

A ces mots, je me sentis saisi d'une vive colère ; je trouvais que je n'avais pas été assez prudent ces temps derniers. Le mieux, à présent, c'était de prendre une mine d'autorité et de me prêter à son admiration. Je lui offris avec un sourire condescendant un verre de mon porto. Et quoi de plus naturel que de voir le gain fondé sur une connaissance particulière de l'argent et des cycles qu'il parcourt? Il importait avant tout de comprendre la grande politique et son action sur les marchés et l'industrie lourde. Celle-ci avait sous sa dépendance, par un jeu complexe de recoupements, les autres branches. Ensuite, il y avait la question des capitaux disponibles et des grands bassins dans lesquels ils se déversaient. Les conjonctures avaient assurément des causes multiples, et souvent secrètes, mais elles ne se dérobaient pas au calcul. Quand on voyait tomber une pierre dans l'eau, on pouvait en déduire les ondes qu'elle produisait. On pouvait calculer à quel moment telle ou telle partie de l'étang se mettrait en mouvement.

Katzenstein m'écouta avec attention lui débiter ces lieux communs. Il répondit très poliment :

— Certes, ce sont des facteurs que l'on trouve mentionnés dans les manuels d'économie politique. Ainsi, le météorologue expérimenté prédit avec une certaine vraisemblance l'allure du temps qu'il va faire. Il lui faut évidemment des stations, des instruments, des navires, et un personnel réparti sur l'ensemble du globe.

Et, ce disant, il écarquilla les doigts et contempla ses paumes vides.

— Comment l'entendez-vous, monsieur le directeur?

Il m'embrassa d'un regard ravi, comme s'il admirait un tableau de prix :

— Quelle intelligence ! Je l'ai tout de suite dit, quelle intelligence d'élite ! Et puis ce porto — il ne peut venir que des réserves personnelles du vieux Sandeman. Je veux dire que, pratiquement, la science de l'argent ne suffit pas. Du reste, elle suppose des capitaux. Il y a des vues que seule la richesse peut rendre fécondes. L'argent gagne en pouvoir d'attraction à mesure qu'il s'amoncelle. Ce qui donne l'avantage aux banques, c'est qu'elles peuvent poursuivre la série plus longtemps, et dans des domaines plus variés que le petit joueur, et qu'elles ont ainsi la vraisemblance de leur côté. Il n'y a qu'une sorte de jeu qui pourrait les tenir en échec — et c'est celui qui peut corriger la série, faire la pluie et le beau temps.

Ma colère montait. Cet imbécile, avec ses yeux brouillés de bonne chère et de bile, avait à coup sûr pris sur mon compte des informations précises ; il savait que naguère encore, j'étais un mendiant. Naturellement, il était loin du compte. Il me prenait pour un agent des forces qui se tiennent invisibles au centre du marché. Mais il n'était pas assez malin pour savoir que ce centre est irrationnel. Il ne soupçonnait pas, ni ne pouvait soupçonner que je tenais mes tuyaux du plus grand coulissier du monde, et que j'avais de lui pleins pouvoirs. Il ne savait pas chez qui il déjeunait.

Je laissai entrevoir, avec toute la réserve nécessaire, que son opinion n'était pas tout à fait dépourvue de vraisemblance. Mais, si je possédais vraiment les relations qu'il m'attribuait, le seul moyen de les faire fructifier était de n'en rien dire. Naturellement, ma conduite ne fit qu'accroître son attention. Elle devenait plus forte à mesure que je feignais de vouloir battre en retraite devant lui, et me dérober. Car, en toute affaire, c'est l'indifférent qui a l'avantage. Il finit bel et bien par se jeter à ma tête, par mordre comme un brochet à mes amorces.

De ce moment, Katzenstein me rendit de fréquentes visites pour me demander conseil. Il me déchargea ainsi, sans en avoir la moindre idée, d'une bonne partie de mon travail, surtout des relations avec les agents, qui sont toujours fas-

tidieuses. Je devins son associé. En cette qualité, j'intégrai à ses cartels une compagnie d'assurance, qui prêtait sur les récoltes et se consacrait aux affaires d'un caractère nettement aventureux. Je me réservai cette compagnie en guise de fief personnel.

Peu avant que s'apaisât le conflit du Maroc, je fis tomber les valeurs en dénonçant la clause du temps de guerre. Le coup visait Katzenstein — sans le pouvoir comprendre, il conçut des soupçons. Je lui conseillai perfidement de réaliser tout ce qu'il pourrait, mais il ne me suivit pas. Il était trop visible que la guerre ranimait le marché. Cette baisse était contraire à l'ordre des choses et promettait un redoublement de gains. C'était l'une de ces situations qu'on ne peut décrire avec des mots — que le flair est seul à saisir. L'argent s'élève alors à des hauteurs fictives, devient matière pour l'imagination pure. Mon conseil était bon, pourquoi refusa-t-il de s'y conformer? Il ne connaissait d'autre vraisemblance que mathématique.

Vint alors le traité de Tanger, suivi du « black friday ». La banque fit faillite; l'entreprise d'assurance rapporta des bénéfices énormes. Dans de telles crises, c'est toujours le vieux jeu de « guerre ou paix? » qui se répète, comme on jouerait à pile ou face avec une pièce de monnaie. La conséquence en fut un entretien entre Katzenstein et moi. Il reconnut son tort. Quand son valet de chambre vint le réveiller le lendemain matin, il le trouva mort dans son lit. On parla d'un arrêt du cœur. La douleur de ses créanciers fut vive.

J'étais maintenant propriétaire de la maison Katzenstein and C°. Personne ne pouvait plus s'étonner de me voir disposer de moyens immenses et me mêler aux affaires du monde entier. Je me tournai vers les emprunts d'État, sphère suprême et royale de la finance. On me nomma baron en Allemagne, on me donna le grand cordon de la Légion d'honneur. Les philanthropes me comptaient dans leurs rangs. Maintenant, la princesse ne se gênait plus pour faire attendre sa voiture à ma porte; on se pressait autour de ma place au Jockey-Club. On n'ignorait pas que j'y perdais de fortes sommes au jeu.

★

Voilà ma situation, vue du dehors. Elle ne pouvait être meilleure. Et pourtant, je me sentais plus malheureux, à mesure que je gagnais en puissance et en prestige. Ce furent d'abord les atteintes toujours plus vives de l'ennui. Je m'aperçus qu'il me manquait la tension, l'incertitude, le pour et le contre, le rouge et le noir, qui donnent à la vie son charme véritable. Je jouais le rôle du gladiateur qui ne peut tomber. Pour moi, la chance pouvait se calculer. Elle n'avait pas ces traits énigmatiques, imprécis, qui nous animent le cœur.

J'ai déjà dit que le jeu ne tarda pas à perdre pour moi son sel. Ce fut bientôt le cas de toutes les autres combinaisons. J'en eus vite assez d'encaisser l'argent des nigauds qui me forçaient à le prendre. Je me sentais souvent tenté de mettre l'enjeu dans ma poche avant que la partie eût commencé. A quoi bon jouer aux devinettes quand on connaît la réponse? Tout ce qui m'attirait encore, c'était le spectacle de l'exaltation et du désespoir d'autrui. Mais à la longue, je n'y trouvai plus de plaisir. J'avais perdu ma destinée ; mais je devenais la destinée de ceux qui croisaient ma route. Plus je me blasais, et plus je devins cruel. C'est pour cette raison, sans doute, que les hommes qui acquièrrent un pouvoir sans limites, comme les Césars, sont forcés d'en venir au meurtre. La terre se change en un spectacle, en un cirque.

J'entrai dans un rapport analogue avec les femmes ; j'avais surtout le sentiment de mon pouvoir. Elles s'approchaient de moi comme le brillant papillon de la flamme claire. Tout en les caressant, je n'oubliais jamais mes griffes. Je jouais avec elles des parties, en partenaire qui ne saurait perdre. Et comme Shylock, je prenais toujours garde de me faire exactement régler par elles mon dû, chair et sang. J'entendais les plus légères des fausses notes dans la mélodie.

Le curieux, c'était ma peur d'être exploité. Je connaissais exactement le prix des choses et veillais à ne pas me laisser voler. Plus ma fortune augmentait, et plus je devenais pointilleux sur ce chapitre. Car on achète d'autant meilleur marché

qu'on a plus de fortune, et quand on en est à la richesse absolue, on achète même pour rien.

Un tableau, une maison, un meuble m'étaient particulièrement chers quand s'y associait le souvenir d'une bonne affaire. C'était la logique de l'argent qui m'emplissait de plus en plus et me dominait. Cependant, le spleen croissait ; je sentais que les plaisirs me donnaient toujours moins de satisfaction. A mesure que mes moyens gagnaient en puissance, ils perdaient pour moi de leur valeur. Après des années d'excès, je me voyais réduit à une vie telle qu'on la mène dans des sanatoriums de luxe. J'aimais le gris, le service silencieux, les jours passés derrière les rideaux, les plats sans assaisonnements, les propos impersonnels, les femmes qui unissent à l'élégance suprême l'insignifiance.

Mais c'était une autre circonstance qui troublait ma quiétude, bien plus que l'affadissement de la gaieté, de la joie, de la force vive. J'en sentis la présence aussitôt après les premières ivresses du succès. J'avais toujours plus nettement conscience de porter en moi un mystère terrible, incurable. Et il m'apparaissait avec une évidence croissante que ce mystère était criminel. Mon attentat contre les hommes était monstrueux, était celui de l'éternel Adversaire. Il avait tant de force qu'il échappait au domaine de la loi. Le voleur à l'affût d'une occasion, le tricheur qui maquille ses cartes, l'homme qui médite un mauvais coup dans sa chambre — tous prenaient part encore aux jeux de la chance et restaient sous le coup de la loi générale. Ils agissaient humainement, alors que je possédais un pouvoir automatique. Ils pouvaient aussi trouver des complices ; mais mon savoir avait pour condition première la plus profonde solitude. Je m'en aperçus au fait que j'eusse mille fois préféré qu'on me prît pour un faux monnayeur, que d'avoir, ne fût-ce qu'un soupçon de mon secret. Cette main subtile, cette sécurité dans la réussite qu'on admirait en moi — elles eussent provoqué le dégoût, l'horreur et une haine atroce si l'on en avait connu l'origine. Un usurier, mieux au courant des lois de l'argent que les misérables dont le sang l'engraisse ; un don Juan qui répète de sang-froid sa routine de séduction, comme la mélodie d'une boîte à musique — qu'ils étaient loin d'at-

teindre à mon infaillibilité ! Elle m'écartait des postulats de l'espèce humaine et m'ouvrait la porte d'une ordonnance nouvelle. L'homme qui s'empare de pouvoirs magiques, tels que les symbolisent la chape qui rend invisible ou l'anneau qui accomplit vos souhaits, perd l'équilibre, la tension qui nous maintient dans le train du monde ; il met la main sur des leviers d'une puissance incalculable. Les forces ne tarderont pas à se retourner contre lui.

Je m'en aperçus tout d'abord à un vague malaise, car je voyais toujours plus clair dans la malédiction qui m'accablait. Le monde se vidait ; il se faisait désert ; et des ombres s'y agitaient selon les seules lois de la mécanique. Je sentais que je m'étais égaré, que j'avais visé trop haut, et le désir me vint de retourner en arrière. Le vide croissait — que les malheureux mêmes étaient dignes d'envie !

C'est alors que je connus qu'à côté et au-dessus du mécanisme, une loi plus haute régit le monde et le féconde. Je pressentais qu'on ne pourrait la trouver qu'en l'être qui se prodiguait par amour. Le vide m'attirait vers la plénitude, le froid vers la chaleur. Je sentais que je devais m'attacher à un cœur, que là seulement était le salut. Mais j'étais aveuglé au point que je me servis de moyens magiques quand je me mis en quête de lui.

★

Un soir où cette inquiétude était devenue presque intolérable, je me laissai emporter au hasard et sentis qu'un instinct m'entraînait vers la gare de Silésie. J'entrai dans le grand hall, qui, sous l'éclat des lampes à arc, grouillait de voyageurs. Comme il arrive souvent dans de telles situations, une sorte de prescience nerveuse m'animait — la curiosité de ce qui avait bien pu m'amener en ce lieu. J'étais semblable au chasseur qui n'a jamais douté une minute de rencontrer la proie désirée.

Ce fut là que je trouvai Hélène. Elle était assise dans l'arcade d'une fausse fenêtre sur une valise d'osier, telles qu'en ont pour tout bagage les bonnes qui cherchent une place. Je vis de derrière le manteau bon marché et les épaules fléchies d'un être qui pleure dans la solitude. J'embrassai

d'un coup d'œil son état : abandonnée, sans argent ni relations, dans cette ville inconnue. Ce sont les victimes que cherchent les maquerelles, les exploiteurs et les courtiers en affaires louches.

J'allai vers elle et lui adressai la parole. Elle m'en fut bien reconnaissante, car elle était dans l'une de ces situations où l'on se raccroche à l'aide du premier venu. Du reste, son cœur ignorait les soupçons. Elle vit en moi l'homme de bonne volonté qu'on appelle de ses vœux quand on est dans la détresse, et elle se fia à moi. Je lui offris ma protection et un asile. Nous portâmes sa valise jusqu'à un taxi qui nous mena à Treptow ; j'y avais l'un de mes pied-à-terre, où je descendais parfois sous un nom supposé pour y cultiver mon spleen. C'était un modeste abri, un pavillon au bord de la Sprée. Hélène s'y installa dans une chambre.

Je dînai avec elle ; nous bavardâmes, tout en prenant le thé. Je la trouvai vive, sans contrainte, et à peine étonnée de l'étrangeté de cette aventure. Elle me croyait chevaleresque et bon, et ne pouvait guère soupçonner que notre rencontre était celle de la parfaite candeur avec le parfait calcul. Je la conduisis de bonne heure dans sa chambre et lui en donnai la clef, mais je savais qu'elle ne la fermait pas. Elle était comme un oiseau dans ma main.

L'ayant quittée, je marchai longtemps encore de long en large dans le jardin. La nuit était noire ; par instants, un train de chalands descendait la Sprée avec ses feux de couleur. Je savais que c'est l'innocence qui se laisse séduire le plus facilement. Mais je n'y tenais pas. Je voulais retrouver la tension, le sens interne. Je ne le pouvais qu'en m'imposant des interdits dans l'empire de ma liberté souveraine. Je savais que ma seule chance d'y parvenir était de me servir d'un être humain. C'était à lui que je voulais vouer ma vie, de lui que je voulais prendre soin comme d'un instrument précieux créé pour ma guérison, pour mon salut. Il fallait qu'Hélène fût comme un miroir vierge qui recevrait mes rayons de connaissance pour me les renvoyer concentrés, réchauffants. Je ne voyais pas qu'en agissant ainsi, je ne faisais qu'aggraver mon crime, évoquant l'amour par des actes magiques.

Au début, tout alla à mon gré. Je remis à Hélène la direction de mon petit ménage, où je m'occupais avec mes livres et mes études. Le matin, je me rendais à Wannsee ou dans le centre pour y mettre à jour mes opérations. Elles étaient plus que jamais couronnées de succès. Hélène me prenait pour un employé de banque haut placé et bien payé. Je la laissais croire que j'étais obligé, non certes d'économiser, mais de compter ; ma richesse l'eût effrayée. Je cherchais à la former sans laisser paraître mon effort, mon influence. Bientôt, je vis qu'elle prenait goût aux couleurs, aux formes et aux parfums que j'aimais. Parfois, nous parcourions les magasins et nous achetions des étoffes, des verres, un meuble. Je lui fis présent de livres de mon choix. Le samedi, nous allions au théâtre, et nous prenions notre déjeuner du dimanche hors la ville, et, s'il faisait beau, à la campagne. En tout cela, je tenais le luxe à distance ou le déguisais en simplicité. Je n'avais qu'à la regarder pour savoir ses désirs.

Rien d'étonnant, donc, à ce que mon plan réussît. J'aurais pu posséder Hélène dès le premier soir ; nous aurions ensuite vécu dans une intimité animale. Au lieu de cela, nous nous liâmes d'un lien spirituel ; je notais comme elle s'attachait toujours plus fortement à moi, avec les racines d'une plante douée de sentiment. Je devins son amateur, de la manière dont on choie une fleur rare, une œuvre d'art exquise. Ce sol était vierge ; il naissait de lui des cristaux et des fleurs aux formes toujours plus belles. J'avais le spectacle d'une âme qui s'ouvre, et qui, grandissant, gagne mystérieusement en force.

Une courte année suffit à retourner la situation. J'étais à mon tour comblé de dons ; les fruits qui mûrissaient devenaient trop lourds pour moi. Je trouvais en Hélène la source d'une vie plus haute : je voyais le monde à travers elle. A mesure que je tombais sous son empire, ma peur revenait plus forte. Et toujours plus clairement, je voyais qu'en domptant le hasard, je m'étais mué en une machine à chance, en un automate, en un néant sans valeur. Je portais en moi un savoir terrible, pire que celui de l'homme qui avait perdu son ombre, et par ce savoir, je m'étais lié un être humain. Au moment où il lirait en moi, où il saisirait

mon secret, le dégoût, l'horreur allaient de toute nécessité prendre la place de l'amour. Il me semblait déjà qu'Hélène me dévisageait parfois d'un air songeur ; je croyais possible qu'elle devinât par pure intuition le mensonge dont je la tenais captive.

Cette époque vit mon effondrement. J'arrivais à l'un de ces tournants où l'homme qui les atteint s'écrase, ou se voit mis en demeure de prendre des décisions nouvelles, et dont chacun, sans doute, a fait l'expérience. Un tel effondrement peut être physique : depuis longtemps, nous sentions à de légers indices que dans les profondeurs de notre santé, un changement était en cours. Nous devrions nous accorder une détente, mais nous faisons fi des avertissements. Puis, soudain, vient le coup qui nous jette à terre. C'est exactement ainsi qu'avant notre effondrement spirituel, nous refusons de prêter l'oreille aux petites voix de notre être intime, jusqu'au moment où nous recevons le choc qui dérègle l'ensemble du système. Souvent même, une période de particulière sécurité précède la banqueroute. Et enfin, il y a l'effondrement moral, dont les horreurs dépassent celles de l'apoplexie, de la démence. Ici, les fondements mêmes de l'existence chancellent.

Oui, la rencontre du néant est sinistre. Je voyais que je m'étais intérieurement vidé de ma substance, anéanti, et que la richesse où je me trouvais était un trompe-l'œil, comme ce fin vernis dont on enduit les momies. Et je fus pris d'un dégoût infini de moi-même.

Hélène me croyait gravement malade ; elle me chercha des médecins. Je savais qu'il n'y avait pas de médecine qui pût me soulager ; et moins que toute autre les jongleries de ces psychologues qui voient en l'âme un appareil qu'on peut analyser et traiter par la technique. De tels charlatans, notre monde en est peuplé ; ils servent bien plutôt de rabatteurs au démon.

Je voulais prier, mais je sentais ma bouche scellée. Des mots hideux se pressaient sur mes lèvres. En face de ma maisonnette, sur la rive de Stralau, il y avait une petite église ; j'allai trouver le prêtre. Il me connaissait, comme j'étais de sa paroisse et lui avais fait des libéralités d'occasion.

Il me reçut avec respect. Je cherchai à lui expliquer ma situation, mais je vis dès l'abord qu'il ne me comprenait pas. Ma requête l'inquiéta, le troubla ; il me croyait sans aucun doute l'esprit égaré. Il me paya de politesses, comme un insensé dont on veut se débarrasser ; et me recommanda instamment un médecin.

J'eus alors recours à un clerc de l'ancienne église, où la connaissance de la démonologie, des agissements profonds du Malin n'est pas tout à fait effacée. Il m'écouta attentivement et me congédia avec horreur.

Je fus souvent dans le centre pour m'enquérir de l'adresse du Dr Fancy, mais sans pouvoir la retrouver. Parfois je pensais qu'au fond de tout cela, il n'y avait que des chimères, des rêves confus, ce qui n'atténuait pas mes souffrances. Je savais que j'étais perdu.

★

C'est alors que je me remis à boire ; les heures d'ivresse étaient seules supportables. Elles semblaient une tente d'étoffes multicolores que je déployais dans le désert au-dessus de ma tête. Hélène m'apportait le vin comme une infirmière fait d'un remède. Mon aspect l'affligeait, et pourtant elle sentait que j'avais besoin de la boisson. A quoi bon prescrire aux malheureux le vide du dégrisement? L'ivresse est pour eux la dernière des résidences, la dernière frange de couleur au seuil des ténèbres.

Puis, bien après minuit, je me mettais en route vers ces quartiers où la vie ne s'éteint jamais. Je me sentais porté à me fondre dans la masse, qui s'affaire inquiète sous l'éclat des lampions aux vives couleurs. Dans chacune des grandes villes, il est un centre sombre où le mal réside. J'étais attiré par lui ; et je savais où le trouver. Il se trouvait à un carrefour de la rue des Grenadiers. Là, à pareille heure, il n'était personne, hormis les agents, qui ne fût sous l'empire de l'alcool ou de la drogue : on ne croisait que des femmes vénales et des hommes à la recherche d'un crime. Je tournais en rond, désemparé, dans cette foule qui tantôt s'entassait sous des rayons rouges dans la cuvette de l'Alexanderplatz, et tantôt se dispersait jusqu'aux ponts silencieux qui fran-

chissent la Sprée. Parfois, je me mêlais à l'un des groupes qui se formaient autour d'une arrestation, d'une fille saoule ou d'un obscur marchandage. Puis je retournais vers l'un des grands cafés dont les murs étincellent de miroirs, et, comme les autres clients, j'y restais, l'œil vague, à écouter jouer un orchestre mécanique. La vue de ces architectures éveillait en moi de sombres pensées.

Comme jadis, je terminais épuisé mes courses errantes dans les gares. Il y a des formes de vie qui, par delà l'opulence et la pauvreté, nous sont imposées, assignées. Et un matin revint où je me vis acculé sans rémission au suicide. Je ne remarquai même pas que j'étais assis à ma place d'autrefois. Comme toujours à pareille heure, j'étais complètement ivre. Par moments, je tâtais mon portefeuille ; j'y sentais le petit tube de poison violent que je portais sur moi. La nouvelle de la mort subite d'un inconnu arriverait encore à temps pour les journaux du matin. Je vidai la poudre dans mon verre.

A ce moment, un voyageur en costume bleu entra d'un pas vif et s'approcha de ma table. Je vis avec un morne étonnement que c'était le Dr Fancy. Il s'assit en face de moi et me dévisagea :

— Tiens ! un vieux client, si je ne m'abuse — et puis-je vous demander comment vont vos yeux?

Je le toisai d'un air de hargne, avec haine :

— Vous devez pouvoir en juger mieux que moi. Mais cette fois, je règlerai mes affaires moi-même.

Le Dr Fancy sourit et se mit à siffler la mélodie que je connaissais.

— Nous n'oublions pas que certains clients sont mécontents d'être opérés de la cataracte. Ils se plaignent de ce que leur vue est trop dure. On dirait que c'est un juste milieu optique qui convient le mieux à l'homme — un clair obscur.

Il prit mon verre et le flaira sans déplaisir. Je le regardais faire d'un œil méchant, aux aguets. Le docteur se remit à sourire et reprit sa mélodie dans une tonalité plus haute :

— Je vois que vous avez fait des progrès. Cela sent très bon — l'huile d'amandes amères.

Il vida le verre par terre et poursuivit :

— Parlons sérieusement — il semble que vous considériez

mon intervention comme néfaste, quoiqu'elle ait réussi. J'avais même l'intention d'en rendre compte dans les revues pour spécialistes. Mais on pourrait aussi sans trop de peine vous redonner votre vue d'autrefois.

J'osais à peine en croire mes oreilles, et je m'écriai :

— Si vous faisiez cela, docteur, je vous sacrifierais ma fortune. Vous savez qu'elle est immense.

— Je le sais. Mais je suis de ces artistes qui travaillent sans honoraires. Puisque vous voilà, en quelque sorte, revenu au point où se noue la boucle, il faudrait répéter le processus en sens inverse. Et tout d'abord, vous devriez m'offrir un blackberry-brandy. Après quoi, nous serions quittes, pour l'essentiel.

Il appela le garçon, et je fis la commande. Nous vidâmes nos verres et nous mîmes en route, comme jadis. Il me conduisit dans la maison et m'emmena dans le cabinet de consultations que j'avais si souvent cherchés. Ayant passé sa blouse d'hôpital, Fancy me fit asseoir dans le fauteuil de moleskine et m'examina les yeux à travers une grosse loupe. Tout en rangeant ses instruments, il se laissa aller, comme beaucoup de médecins, à soliloquer, un peu à mon adresse.

« L'œil, » disait-il, « est imparfait comme tous les instruments du démiurge. Un peu d'humeur, un peu de couleur dans une chambre obscure, avec vue sur une bande moyenne, pleine d'impressions vagues. Dans son rôle d'organe interne, de moyen de connaissance, il est limité par l'imprévu. Quand nous en augmentons l'acuité, de sorte qu'il voit un peu plus clair dans le jeu du hasard et perce le voile du temps, les malades se plaignent de souffrances dues à une lumière trop vive. Ils exigent qu'on leur rende l'illusion. Ils préfèrent les images sous leur voile. L'œil est créé pour un empire d'ombres, non pour la lumière incolore. La lumière, la grande puissance de l'univers, vous consumerait si elle s'approchait de vous sans la ceinture d'Iris. La beauté, la vérité, le savoir sont intolérables pour le regard trouble ; c'est assez de leur ombre à tous. Pourquoi vous efforcer de dépasser votre cercle? »

« Mais après tout, » ajouta-t-il, « comment pourrait-il en être autrement? Les mesures selon lesquelles Dieu a créé

le monde, pour se procurer dans le temps et par l'intermédiaire des créatures les plaisirs de l'imprévu — elles sont ce qu'elles doivent être. L'univers est une loterie, un jeu de hasard. C'est là le fondement de l'imperfection ; elle est voulue. »

Il se tourna vers moi :

— Je vous ai aiguisé la vision avec un acide. Il est possible de l'émousser à nouveau avec une base. Mais il faudrait vous résigner à une diminution de votre acuité visuelle.

— Faites — quel que soit le risque.

Le docteur haussa les épaules et revint à ses instruments. Puis il me mit dans la position favorable et laissa tomber deux gouttes dans mes yeux. Une fois encore, une souffrance aveuglante me traversa comme une flamme, suivie d'une perte de connaissance. Quand je repris conscience, le docteur Fancy avait déjà remis sa tenue de ville. Il me regarda d'un air critique et dit :

— Vous pouvez vous en aller.

— Je pensais que vous me donneriez encore des règles de conduite?

— Ah? vous voulez dire que vous devriez maintenant distribuer aux pauvres le montant de votre compte en banque? Ne vous cassez pas la tête à ce sujet.

Il ouvrit la porte et me laissa passer. Je me sentais très mal, et je cherchai mon chemin à tâtons le long des murs. Les choses me paraissaient voilées, mais plus colorées. A un carrefour, une auto me frôla et me jeta à terre. J'atteignis la maison au prix de mes dernières forces.

Hélène m'attendait ; il lui suffit d'un regard pour comprendre mon état. Au moment où j'allais m'écrouler, elle me retint dans ses bras et me serra contre elle... « *Enfin!* » l'entendis-je murmurer à mon oreille.

★

Ma santé était ébranlée ; les yeux me faisaient mal et ma vue avait beaucoup baissé. Une fièvre nerveuse faillit m'emporter. Des semaines durant, je sentis obscurément comme Hélène luttait pour ma vie, je la reconnus dans quelques

instants de lucidité. Puis je pus m'asseoir au jardin, risquer mes premières promenades.

Mes fondés de pouvoir m'avaient souvent fait demander, et avec instances. Enfin, je me rendis dans le centre pour voir ce que devenaient mes affaires. Je les trouvai dans le plus grand désordre. Pertes sur les assurances à la suite de catastrophes, chutes de valeurs, abus de confiance avaient englouti en quelques semaines ce que j'avais mis des années à amasser. Mais surtout, j'avais perdu l'affinité avec l'argent, le flair subtil, sans lesquels il n'y a pas d'opérations financières. J'avais perdu cet état de vide, d'insatiable désir, qui ne serait pas sans l'afflux des sommes abstraites. Le penchant pour la spéculation était mort en moi, et ses signes perdaient pour moi leur sens et leur réalité.

Je fis dresser un inventaire de mes effets, de mes biens meubles et immeubles. Tout bien pesé, profits et pertes devaient s'équilibrer. Il se trouva un liquidateur pour reprendre la somme de mes créances et de mes obligations, à tous risques. Je gardai le pavillon de Stralau et les présents que j'avais faits à Hélène. Ils me servirent à monter une petite boutique d'antiquaire dont je me rendis acquéreur. Mon goût des choses anciennes et exquises m'y servit. Nous nous mariâmes, et nous vécûmes comme tout le monde.

Dans le petit va-et-vient modeste du jour et de ses soucis, le passé ne tarda pas à m'apparaître comme une fantaisie, comme une chimère du rêve et de la maladie. La vague s'était couronnée d'écume, puis était retombée sur elle-même, sans que j'y fusse pour rien. J'avais renoncé au Mal et à ses pompes, mais moins par aversion que faute d'être à sa stature. Le Mal m'avait pris à son service, puis mis à pied, comme sur l'ordre d'un patron invisible et très lointain. Si je ne m'étais pas tout à fait égaré, c'était sans doute que j'avais encore, par un point, gardé contact avec le Bien. J'avais alors organisé ma vie autour d'une transposition du Mal, en plus faible ; j'étais revenu de son état aigu à son état modéré.

Je revins aussi à l'église où j'étais jadis entré par le baptême. Je suis de ceux que l'angoisse devant le monde pousse aux autels. J'observe les commandements, j'exécute la loi. Mais je sens au fond de moi que les mystères ont perdu leur

force, et que mes prières ne percent pas jusqu'au ciel. Il n'y a pas de mérite dans ma justice. Je ne trouve pas d'écho dans mon cœur.

C'est la raison qui m'a fait dire au début de ces notes que mon nom est indigne d'être transmis. Je vis, comme mes contemporains, dans la zone neutre, et je passerai comme eux. Nous avons évoqué les puissances gigantesques, sans être de taille à supporter leur réponse. Voici que l'horreur nous prend. Il faut choisir : ou bien entrer dans les empires démoniaques, ou bien se replier sur le domaine appauvri de l'humain. Nous n'avons plus qu'à y vivoter, tant que son sol porte encore un maigre regain. J'ai choisi, comme des légions d'autres, la seconde voie.

ERNST JUNGER.

(Traduit par Henri Plard.)

LA RUBRIQUE DU MOIS

LES ESSAIS

TÉMOIGNAGES DE LA VINGT-CINQUIÈME HEURE

On est citoyen pendant une partie de son temps seulement, et ce n'est pas là l'unique fin de l'homme.

V.-S. PRITCHETT.

Parmi les essais publiés depuis un an ou deux, le nombre des ouvrages inspirés par ou consacrés à la chose politique se révèle nettement décroissant. Leur proportion, en tout cas, est sensiblement moindre que durant les années précédentes. Ce n'est pas un simple hasard. Au cours des douze derniers mois, par exemple, on n'en relève que quatre ou cinq méritant de retenir l'attention (en France, ils sont l'œuvre de Raymond Aron et de Roger Caillois, en ordre principal), alors qu'il n'a pas paru moins de vingt ou vingt-cinq essais de valeur consacrés à tels problèmes ou visages de la vie spirituelle, esthétique ou littéraire. Je ne cite pas ces chiffres au petit bonheur : ils résultent de certain travail de recensement auquel le hasard m'a fait me livrer ces jours-ci, et qui ne laisse pas d'être instructif. La même évolution de la littérature « essayiste » était déjà sensible l'an dernier, encore que moins nettement.

On est assez naturellement amené à en inférer un certain désintérêt de l'intelligence et de qui en fait profession, à l'endroit de « l'engagement » et de ses implications. Lassitude? Détachement? D'aucuns parleront, bien entendu, de « démission », et la voudront criminelle, ou paradoxale, alors que jamais le destin personnel de l'homme n'a davantage été déterminé, contraint et menacé par le fait social. Mais l'intelligence a ses raisons. Il n'est pas du tout exclu qu'elle ait pris conscience, plus ou moins clairement, de son peu de prise sur la réalité politique et historique, disons même de son impuissance à agir sur elle, c'est-à-dire aussi 1° de la *vanité* (au double sens du terme) de ce qu'on appelle l' « engagement » ; 2° du jeu de dupe à quoi celui-ci l'incline.

L'homme est avant tout destin personnel. A le perdre de vue, à remettre à plus tard ou au second plan l'accomplissement de ce destin personnel, il court le risque d'en oublier les conditions essentielles, de se faire esclave et prisonnier de son destin social, alors que son seul, réel et plus valable but est d'y échapper, à tout le moins de le transcender — *id est,* pour employer le langage du croyant, de « faire son salut ». La première condition de cette entreprise est la liberté. Et la première forme de la liberté est la liberté intérieure. (A vrai dire, il n'en est même, peut-être, jamais d'autre...) L'intelligence « engagée » renonce à cette liberté... quand bien même elle le fait dans l'espoir, l'illusion ou le dessein de la préserver ou de la sauver. Là est le véritable paradoxe. Et l'on peut concevoir que ce soit dans une certaine mesure de sa reconnaissance que procède l'évolution « statistiquement » notée plus haut. Quoi qu'il en soit, cette évolution est un fait.

C'est en quelque manière dans son cadre que s'inscrit la publication de quelques ouvrages récents, dont on voudrait ainsi justifier le rapprochement. Car, qu'il s'agisse de l'essai de Bernard Grasset : *Aménagement de la solitude* (1), de celui d'Émile Simon : *Une métaphysique tragique* (2), de celui de Robert Amadou : *Éloge de la lâcheté* (3), du cahier collectif : *Espoir humain et espérance chrétienne* (4) ou encore du numéro spécial de la revue *la Nef* consacré au *Mal du siècle,* c'est bien et c'est avant tout des problèmes du destin personnel de l'homme qu'il est question.

★

Non, ce n'est point là de démission, de lâcheté qu'il s'agit. Robert Amadou le montre avec force et lucidité dans son livre, l'un des plus attachants et des plus actuels qu'on ait lus depuis longtemps. Il porte en sous-titre : *Psychologie de la vingt-cinquième heure* — notre heure, « l'heure de ceux qui sont en dehors de l'Histoire, de ceux qui n'ont échappé à l'Histoire que pour être entraînés au bout de leur histoire. » On ne saurait entreprendre ici de résumer, encore moins de discuter ce petit livre dense qui, en 180 pages, aborde de front les plus graves problèmes qui se posent à l'homme de ce temps. Sans doute ne leur apporte-t-il pas, à tous, une réponse, mais du moins permet-il à chacun de l'entrevoir : « Si la civilisation peut encore être sauvée, écrit Robert Amadou, ce sera, comme ce le fut toujours, par la vertu d'un petit nombre. Si notre monde est condamné, ceux-là, au moins, seront sauvés et porteront témoignage devant l'Histoire qu'ils auront seuls enrichie. » Et encore : « La lâcheté d'abandonner le vieil homme exige le plus grand courage. Mais nous en sommes au point où Dieu est la seule solution, et personne ne peut poser un autre fondement que *celui qui a été posé, à savoir Jésus-Christ* (I, Cor. II, 11). »

(1) Éd. Bernard Grasset.
(2) Éd. Gallimard.
(3) Éd. Julliard.
(4) Éd. de Flore.

Entre ces deux propositions qui, à peu de chose près, ouvrent et concluent l'exposé de Robert Amadou, s'inscrit un inventaire courageux et lucide des « valeurs », vraies ou fausses, sur quoi se fonde le monde moderne, considérées dans l'éclairage de ce destin personnel de l'homme dont il est bien que l'auteur de *l'Éloge de la lâcheté* nous rappelle qu'il est toujours et avant tout le nôtre, à chacun.

C'est à la même quête et à la même enquête que nous assistons à travers les pages les plus valables du cahier collectif *Espoir humain et espérance chrétienne*, au sommaire duquel nous relevons notamment les noms de Gustave Thibon, Jean Cayrol, Gabriel Marcel, RR. PP. Daniélou et Congar, François Mauriac et R. P. Lucien — comme du numéro spécial de *la Nef* consacré au *Mal du siècle*. Ce dernier se présente, lui aussi, sous le signe de la vingt-cinquième heure, qui porte en épigraphe la phrase de Sénèque : « Combien ont été sauvés de la mort parce qu'ils étaient agonisants... » Peut-être un peu confus — c'est la faiblesse habituelle, et sans doute inévitable, de tout « ensemble » de cette sorte — ce recueil de témoignages, de documents, d'essais et d'interviews n'en mérite pas moins de retenir l'attention, dans la mesure particulièrement où s'y dessine et s'y accuse la tendance que nous disions à un « personnalisme » pris dans son sens le plus élevé et à une méfiance très nette à l'endroit des « engagements » sommaires.

Il y a, en un sens, plus de sérénité *conquise* dans les livres d'Émile Simon et de Bernard Grasset — en dépit du titre du premier : *Une métaphysique tragique*. Du moins son auteur se détourne-t-il délibérément des problèmes du temps, je veux dire de leur *apparente* actualité, pour se pencher sur ceux non plus des rapports de l'homme avec la Société, mais des rapports de l'homme avec Dieu. Lui-même résume fort bien son dessein : « ... Remettre en cause les rapports de Dieu avec la Création. Ces rapports sont ici résolument niés. Autrement dit, le privilège du pouvoir créateur est retiré à Dieu, défini comme l'être pur, l'être vierge et stérile par excellence. Le monde se crée par son propre mouvement, tire de son propre fonds la force qui le pousse à se renouveler et à s'enrichir sans cesse sans qu'il puisse cependant transcender sa nature, essentiellement limitée et imparfaite. Ce monde, toujours inachevé, toujours imparfait, c'est à l'artiste qu'il appartient de le refaire et de le parfaire, d'en donner, dans la mesure de ses faibles forces une image plus riche, plus accomplie, plus proche de ce rêve d'absolu que tout homme porte en lui. » (Émile Simon n'en consacre pas moins quelques pages de son livre à la situation de l'homme (et de l'artiste) devant le christianisme, le marxisme, les doctrines orientales, qu'il serait intéressant de rapprocher de celles où Robert Amadou étudie les mêmes problèmes.)

Un pas encore vers le « détachement » (par opposition à l' « engagement »), et voici l'essai de Bernard Grasset, *Aménagement de la solitude*, fervente méditation sur la création littéraire, les rapports de l'écrivain avec son œuvre et avec l'amour, celle-là l'emportant en valeur et en signification sur celui-ci aux yeux de

l'auteur, qui se place d'emblée sous l'égide de Gœthe (« C'est une belle chose que la solitude quand on est en paix avec soi-même et qu'on a une tâche définie ») — tout en reconnaissant « la difficulté d'être seul, alors que la création personnelle commande d'être seul », car « il y a l'amour, il y a l'œuvre — et nous n'avons qu'un seul cœur »...

★

Deux remarques encore.

D'où vient que les essais dont il vient d'être question et dont la matière ne laisse pas toujours d'être aride, nous les ayons lus avec plus d'intérêt, et un intérêt plus passionné, que la plupart des romans publiés en même temps qu'eux ou depuis plusieurs mois? La chose, diront d'aucuns, semble paradoxale : s'agissant d'échapper aux contraintes de la pensée « engagée », le roman ne représente-t-il pas la voie d'évasion la plus facile? Mais c'est que, justement, il ne s'agit ni d'évasion ni de facilité, mais de dépassement. Nous ne sommes *plus* assez libres pour fuir délibérément ce qui nous contraint. On ne dépasse pas ce que l'on écarte délibérément. Il ne s'agit pas de fuir l'Histoire, mais de la transcender. C'est tout autre chose.

La deuxième remarque concerne le ton, l'esprit même des ouvrages dont nous parlons. « Essais », bien sûr — mais qui, par certains côtés, s'apparentent aussi bien au témoignage personnel, voire au journal intime (dans le cas, par exemple, d'un Bernard Grasset). Et cela tendrait à confirmer encore ce que nous disions plus haut, savoir que le caractère *personnel* de l'œuvre littéraire va s'accusant, à mesure qu'apparaît plus aiguë la nécessité, pour l'homme en général et l'écrivain en particulier, de mettre l'accent sur le caractère *personnel* de son destin.

Bernard Grasset, en tête de son petit livre, cite cette phrase de Stendhal : « Je suis parfaitement convaincu que le seul antidote qui puisse faire oublier au lecteur les éternels *Je* que l'auteur va écrire, c'est une parfaite sincérité. » Parfait contrepoint au propos de Hegel qu'on ne se lasse pas de répéter, et qui pourrait, lui aussi, servir d'épigraphe à plusieurs des ouvrages cités : « La conscience de soi est la terre natale de la vérité... »

CLAUDE ELSEN.

LES GRANDES DÉCOUVERTES DE LA PHYSIQUE MODERNE

de PIERRE GUAYDIER (1).

Le mérite que l'on doit, au premier chef, reconnaître à ce livre, est de ne pas promettre plus qu'il ne tient. Le sujet est si vaste que l'on demeure surpris, en arrivant au bout, de n'avoir pas

(1) Éd. Corréa.

remarqué de lacune grave. Cet exposé des grandes découvertes de la physique moderne se borne à établir le lien logique entre des recherches et des expériences de nature identique sans doute, mais de processus divers et surtout de conceptions étrangères les unes aux autres. Ces conceptions, en s'affrontant, puisqu'elles tendent vers le but unique de la connaissance, confirmeront ou infirmeront les théories qui leur servent de base. Telles qui étaient jugées périmées, recouvreront sous le jour nouveau d'une expérience plus complexe, une valeur qui les authentifiera ; de telles autres, qui firent autorité, ne subsisteront que les cendres — du moins jusqu'à nouvel ordre. — L'auteur de ce livre se présente comme un témoin de l'évolution scientifique et borne son rôle à mettre à la portée des esprits diligents la somme des grandes découvertes actuelles. Il le fait avec la clarté et la simplicité de quelqu'un qui sait plus qu'il ne dit ; jamais il ne se perd en des développements techniques réservés aux seuls spécialistes de ces questions.

L'état de civilisation d'une époque peut se mesurer à la manière dont elle explique et applique un concept de la réalité. Les définitions de la réalité, sur lesquelles on n'est pas toujours d'accord selon les moments et les âges, contiennent le secret que, depuis les origines, les hommes cherchent à percer ; ces définitions pourraient bien constituer le mythe de la connaissance. Dans le domaine scientifique, les résultats de l'expérience priment. Or depuis un demi-siècle, ces résultats ont permis de rejeter la plupart des théories élaborées précédemment, que l'on croyait, comme de juste, définitives : théorie des ondulations lumineuses, conservation de la masse, impossibilité de transformer un corps simple en un autre, continuité de l'énergie, etc...

Démocrite, puis Épicure, il est vrai, avaient soutenu, quelques siècles avant notre ère, que la matière était formée d'atomes dont les assemblages constituaient les divers corps, et qu'elle n'était pas divisible à l'infini. Mais la réalité que ne prouve pas l'expérience paraît peu de chose aux savants. Il serait facile de répondre au pragmatisme du laboratoire par la phrase de Claude Bernard : « L'idée expérimentale résulte d'une sorte de pressentiment de l'esprit qui juge que *les choses doivent se passer d'une certaine manière* ». Mais le but de M. Guaydier est plutôt de laisser ouverte une porte à la discussion que de prendre lui-même parti. En vue de cette discussion il nous donne des éléments précis : ses exposés sur le règne de l'électron, la radio-activité, la théorie des quanta, la relativité d'Einstein, l'énergie atomique, sont autant de précieux matériaux pour la pensée philosophique moderne.

Que l'on ait démontré que l'énergie, comme la matière et comme l'électricité, n'apparaît que d'une manière discontinue, par grain, par quantum d'énergie ; qu'un rayonnement lumineux soit le déplacement rapide de tels grains d'énergie ; que ces quanta tous identiques pour un rayonnement donné voient leur valeur se modifier d'un rayonnement à l'autre, en restant proportionnelle à la fréquence, voilà qui enseigne combien la science ressortit à l'approximation et voilà qui évoque la « forêt de symboles » dont

parle Baudelaire. — « Cela fait un quart de siècle que je médite à leur sujet (les quanta), a déclaré Louis de Broglie, et je ne sais vraiment pas encore au juste ce qui se cache derrière le masque dont se couvre leur visage ».

Quand le postulat d'Einstein : « La vitesse de la lumière est la même dans toutes les directions non seulement pour un observateur au repos mais pour tout observateur animé d'un mouvement rectiligne et uniforme » permit de démontrer que le temps perdait son caractère d'absolu et qu'on ne pouvait plus affirmer que deux événements sont simultanés car cela dépend des observateurs, voilà qui enseigna combien la science appartient au domaine de la légende. Le temps n'est plus le même pour un voyageur qui se déplacerait à une vitesse vertigineuse, voisine de la vitesse de la lumière. Par rapport à des observateurs au repos, la montre de ce voyageur retarderait d'une façon constante. Ainsi, un siècle, pour les observateurs qui contrôleraient sa marche, aurait, pour le voyageur en mouvement, la valeur d'une année. S'il revenait à la même vitesse vers son point de départ, le même phénomène se reproduirait; sa montre continuerait à retarder par rapport à celle des observateurs. En définitive, pour eux, demeurés immobiles, il se serait écoulé deux siècles, alors que pour lui, deux ans seulement se seraient écoulés; son chronomètre en ferait foi. — « Il ne s'agit pas là, explique M. Guaydier, d'une simple illusion d'optique ou d'un dérèglement d'horloge; tous les phénomènes se passant à côté du voyageur sont d'accord, non seulement les oscillations d'un ressort, mais les battements de son cœur, la circulation de son sang, tout cela fonctionne avec synchronisme; le voyageur a véritablement vécu deux ans pendant que la terre vieillissait de deux siècles. La voilà la fameuse machine à voyager dans le temps. »

La rupture du noyau atomique et la transformation qui s'ensuit, nous font pénétrer dans un monde non moins fabuleux et plus redoutable encore. Le rêve des alchimistes du moyen âge, la transmutation des métaux, est aujourd'hui considéré comme une chose théoriquement possible. Le neutron — corpuscule dépourvu de toute charge électrique — n'étant pas repoussé par le noyau chargé positivement, l'atteindra, en éjectera un corpuscule électrisé et donnera naissance à un noyau nouveau. Cet agent de désintégration atomique peut, en effet, apparaître comme une représentation de la pierre philosophale dont le contact provoquait la transmutation des métaux. Il va sans dire que cette légende ne s'est à son tour transmuée en réalité, qu'au prix de recherches infiniment compliquées.

Enfin, la rupture du noyau d'uranium, qui libère une énergie insoupçonnée; les premiers travaux de Joliot-Curie obtenant la réaction en chaîne; le principe de la bombe atomique et l'espoir d'utilisation de cette énergie à des fins pacifiques (chauffage des villes, propulsion des véhicules, transports divers), complètent ce tour d'horizon des grandes découvertes actuelles.

Le dernier chapitre « Qu'est-ce que la lumière? » exposé des admirables théories brogliennes nous met en présence du mystère

initial que d'aucuns pensent ne devoir jamais être expérimentalement résolu — pour bien des raisons. — Et c'est à Louis de Broglie que nous emprunterons la conclusion préférable : « Donnant libre cours à notre imagination, nous pourrions supposer qu'à l'origine des temps, au lendemain de quelque divin *Fiat Lux*, la lumière, d'abord seule au monde a, peu à peu, engendré par condensations successives l'Univers matériel, tel que nous pouvons grâce à elle, le contempler aujourd'hui. Et peut-être un jour quand les temps s'achèveront, l'Univers retrouvant toute sa pureté originelle, se dissoudra-t-il à nouveau en lumière. »

RENÉ MASSAT.

VERS LES MYSTÈRES DE LA VIE

Le problème de l'hérédité est incontestablement le problème-clef de la biologie. Aussi Jean Rostand accorde-t-il à la génétique une place primordiale dans son dernier livre. C'est même en fonction de la génétique qu'il présente *Les Grands courants de la biologie* (1). La conception unitaire de la cellule est aujourd'hui infirmée par les faits, et l'on est contraint d'admettre que la cellule présente une constitution hétérogène et, à bien des égards, particulaire. Elle n'est pas l'unité dernière de la vie, puisque l'on y distingue des unités qui, comme elle, sont capables de se reproduire tout en se maintenant identiques à soi-même, c'est-à-dire des particules *douées de continuité génétique*. Cette découverte de l'atomisme biologique apparaît dès maintenant fondamentale pour l'ensemble de la biologie générale comme pour tout ce qui touche aux problèmes de la vie. A la fin du XIXe siècle on pensait avoir atteint, par la cellule et la bactérie, le dernier échelon de l'échelle organique. Cet échelon ultime est atteint par les biologistes modernes, et, à descendre plus bas, on rejoint la molécule inerte. Un problème philosophique se greffe d'ailleurs sur celui-ci : les relations d'indétermination ne sont-elles pas les seules valables au niveau de ces unités dernières? Le microbiologiste (comme le micro-physicien) n'a-t-il pas affaire à une imprévisibilité essentielle? Jean Rostand se contente de poser ces questions, car son but est, d'abord, de nous guider parmi les travaux en cours, les recherches les plus récentes et les thèses qu'ils soutiennent, en laissant à l'écart les prolongements extra-scientifiques de ces investigations.

Le centre de son livre est sans conteste le chapitre consacré à *l'Offensive des Mitchouriniens*. On sait que les partisans de la génétique classique (ou mendélo-morganienne) proclament que l'hérédité d'un très grand nombre de caractères organiques est due à la transmission d'une substance spéciale contenue dans le noyau cellulaire (et plus particulièrement dans les chromosomes). Pour

(1) Éd. Gallimard.

eux l'hérédité est un phénomène strictement cellulaire. Or les biologistes de l'école mitchourienne, dont le chef est actuellement le botaniste T. Lyssenko, eux, estiment que la substance héréditaire peut être influencée par les humeurs ou les sucs de l'organisme parental. Ils admettent donc l'hérédité des caractères acquis. Selon eux on pourrait agir sur les races, sur les espèces, en soumettant les individus, pendant leur développement, à des conditions particulières qui, du fait qu'elles ne répondent pas à leurs exigences naturelles, *ébranlent leur hérédité* et suscitent des variations adoptives transmissibles à leur descendance. Le mitchourinisme (qui est en fait un néo-lamarckisme) se fait fort, dès à présent, d'expulser le hasard de la biologie, de commander à l'hérédité, et d'*arracher à la nature ses trésors* au lieu d'attendre qu'elle nous en fasse don. Jean Rostand reste sceptique sur cette extrapolation et cette généralisation. Que ces travaux méritent la plus minutieuse attention, soit. Mais que leurs auteurs entendent les intégrer dans une philosophie de la vie et du monde lui paraît pour le moment abusif — d'autant qu'ils sont contrôlés politiquement et utilisés à des fins de propagande. Reprenant quelques-uns des arguments développés par Julian Huxley dans *La Génétique soviétique et la science mondiale*, il s'élève contre la *vérité officielle*.

Mais cela ne l'empêche pas de suivre attentivement les travaux d'Olga Lepechinskaia sur la naissance de cellules vivantes à partir d'une substance inorganisée (c'est-à-dire non cellulaire). Le Dr Bechian, lui aussi, prétend avoir ruiné les conclusions de Pasteur sur la génération spontanée. Que les recherches se poursuivent, c'est tout ce que souhaite Jean Rostand, qui conclut en ces termes : *Laissons Dieu et l'idéalisme tranquilles, et attendons les précisions expérimentales*... On ne peut s'empêcher de songer à ce qu'écrivait Pasteur au sujet des assertions de Fremy : *On ne peut pas prouver* a priori *qu'il n'existe pas de génération spontanée. Tout ce qu'on peut faire, c'est de démontrer : 1° qu'il y a eu des causes d'erreur inaperçues dans les expériences; 2° qu'en écartant les causes d'erreur sans toucher aux conditions fondamentales des essais, toute apparition d'êtres inférieurs cesse d'avoir lieu.*

Nous avons aujourd'hui une preuve de plus que si Jean Rostand excelle à présenter sous une forme accessible les questions les plus ardues, à initier ses lecteurs aux problèmes les plus mystérieux de la vie, il possède aussi une qualité qui tend à devenir assez rare, l'honnêteté intellectuelle.

CLAUDE DELMAS.

PARLER DE SOI...

Parler de soi, disait Renan, est toujours poésie : c'est à quoi l'on songe en lisant le livre de Mme Anne Green (1) qui parle des siens comme un poète parlerait de soi. Mais quelle position périlleuse pour évoquer des souvenirs d'enfance et de jeunesse ! Les

(1) *Mes jours évanouis* (Librairie Plon).

mémoires de Mme Green ne sont qu'à peine autobiographiques : c'est la vie de sa famille entière qu'elle raconte à travers elle. Il s'agit moins de souvenirs que de la reconstitution d'un passé inconnu ou évanoui, retrouvé seulement par le rappel de vieilles images, et de conversations oubliées. Ce sont des Mémoires par ricochet, où il apparaît qu'une certaine forme d'imagination réussit néanmoins à être fidèle et véridique. Quand un enfant raconte ainsi l'histoire de ses parents — et cela bien avant qu'il soit né de leur mariage — ce sont moins des personnages vivants qu'il évoque que des images ou des fantômes — mais des fantômes si familiers, si nourris de traditions et de vieilles anecdotes qu'ils n'en laissent pas moins d'être réels. *Mes jours évanouis* nous transmettent ainsi l'histoire de la famille de Julian Green, dans toute la monotonie et avec tout le charme du quotidien — famille américaine sudiste, transplantée au Havre puis à Paris, à la suite d'un revers de fortune — mais sachant rester américaine malgré l'exil, et sereine dans l'adversité. Le personnage central de ces étranges confidences est, par une habile transposition, moins l'auteur que sa mère dont la vie nous est contée, comme par le dedans, avec tendresse et émotion. Personne adorable et adorée par tous les siens, mais déconcertante, presque fantasque dans sa désinvolture et ses caprices, elle garde entre son mari et ses huit enfants une jeunesse, une spontanéité que rien n'altère. C'est elle qui fait l'unité d'un livre qui s'achève lorsqu'elle meurt — et de l'univers familial plein de sécurité et de tendresse qui disparait avec elle. Ici le lecteur a quelque peine à adopter le point de vue filial — très compréhensible — de Mme Anne Green. Nous restons déçus de ne pas entendre parler davantage de son frère Julien dont il faut bien dire qu'il est, pour nous sinon pour elle, le personnage le plus attachant et le plus remarquable d'une famille dont, sans lui, on se soucierait beaucoup moins.

MAURICE PONS.

LES ROMANS

JOURNÉES DE LECTURE

On dira sans doute que le livre de Jean-Claude Youri, *Au nom du Père* (1) n'est pas très moral et on se trompera. Je ne prétends pas que l'histoire de ce jeune garçon qui déteste ses parents soit recommandable, je pense seulement qu'elle ne pourrait s'expliquer sans faire intervenir la morale. Il reste que ce mot possède plusieurs sens assez différents. Longtemps il a représenté des principes, une religion, quelques-unes de ces valeurs fixes sur lesquelles on pouvait se repérer, de siècle en siècle. Et puis des esprits irrévé-

(1) Éd. La Table Ronde.

rencieux se sont aperçus un jour qu'il pourrait bien y avoir aussi une sorte de morale moderne, présente et redoutable sous les déclarations les plus libertaires. On a eu récemment quelques exemples de cette morale avec des écrivains qui se posaient en négateurs universels, pour finir dans un éloge gentillet de la démocratie, du jazz ou de leurs pantoufles. En règle générale, le XX^{e} siècle s'est créé une morale de la facilité, ce qui n'est pas très gai. En effet, on n'y profite pas des avantages que donnerait la liberté (mais la liberté est difficile à vivre), ni des résultats incontestables que produirait une contrainte.

Dans *Au nom du Père*, roman un peu veule par ailleurs, il y a une scène dans laquelle le héros contemple ses parents en train de s'amuser, de boire, de raconter des « histoires drôles ». Cette scène est la clé du livre, car elle montre bien où se trouve le moraliste et pourquoi il a raison de préférer son austérité ou son élégance à l'abaissement des siens. Les parents devraient considérer, en faisant des enfants, un point important : ils se mettent au monde eux-mêmes, une seconde fois, en introduisant des témoins autour d'eux.

On voit que le roman de Jean-Claude Youri incline à l'ontologie.

★

Félicien Marceau, auteur de *Capri petite île* (1), possède de grandes et réelles qualités d'écrivain : ce n'est pas défendu quand on veut écrire des romans. Le sien étincelle, comme doit étinceler l'île de Capri en plein soleil. Ses personnages étonnent, amusent, retiennent. M. Marceau saurait certainement écrire d'excellentes nouvelles.

Mais ainsi qu'il a été dit deux ou trois mille fois, les Français n'aiment pas les nouvelles. Ils préfèrent les livres de 800 pages : au bout de la six centième page, en effet, ils commencent à avoir une faible idée de l'endroit où se passe le récit et vers la sept centième, ils ont des lueurs sur le nom des personnages. Voilà une interprétation pessimiste de la lecture, telle qu'elle se pratique sur les plages ou dans les métros (on sait que la littérature, après avoir été tellement redevable aux loges de concierge, dans le courant du XIX^{e} siècle, vit aujourd'hui grâce à la R. A. T. P.). On pourrait dire, au contraire, que les lecteurs se plongent si profondément dans l'univers qui leur est offert, si ardemment, si passionnément, qu'il leur serait difficile de renouveler tous les jours cette ardeur et cette passion. De là le besoin de garder les mêmes héroïnes pendant un mois ou deux. Cette preuve de fidélité est émouvante.

Si l'on voulait écrire des nouvelles d'une manière un peu moderne, on les rédigerait comme des articles de journaux. On pourrait les publier dans un grand format et sur huit pages, avec des photos : ce seraient de faux journaux, échappés au temps, dignes des plus grands éloges.

ROGER NIMIER.

(1) Éd. Gallimard.

L'HISTOIRE LITTÉRAIRE

MAURRAS ET NOTRE TEMPS (1)

On en reste tout d'abord étourdi. Propos inouïs d'hommes illustres, importantes lettres inédites, drames bâtis sur des amitiés nouées et rompues, évocations de vingt batailles politiques... voilà le livre le plus vivant de l'année, écrit avec quelle chaleur !

Il commence par étonner. — Qu'est-ce que ces quelque deux cents sous-titres marginaux plantés le long des pages? « Le vieil Aristote et le jeune comte, » « Un soir chez Mme de Caillavet, » « Sur un mur des Halles, » « Une agression insolite, » et ainsi de suite... Ils me semblent marquer les stations quasi romanesques où le récit recharge ses piles. — Et qu'est-ce que ces innombrables guillemets qui prennent dans leurs griffes des bouts de textes dont on ne voit ou ne devine pas toujours de qui ils sont? J'en ai reconnu de moi, cela fait un drôle d'effet. Eh bien ! ils disent que l'auteur pense à authentifier ses apports ; mais on souhaiterait alors des références. — Qu'est-ce enfin que ces adjurations et diatribes mises dans la bouche de personnages de marque à peu près comme dans Tite-Live? Sont-elles d'eux tout à fait ou de l'auteur en partie?... Décidément nous n'avons pas affaire à de la véritable histoire, telle que la notion en est fixée depuis deux siècles.

Et comme l'auteur n'a pas eu dessein de définir la doctrine maurrassienne ni cherché à la situer dans la parenté intellectuelle de l'époque en confrontant Maurras avec Bergson, Jaurès, Romain Rolland, Alain, Péguy, ce n'est évidemment pas un chapitre de l'histoire des idées qu'Henri Massis nous offre, mais plutôt la suite de ses Mémoires. Il s'est toujours montré fort heureux dans cette catégorie de son œuvre.

Massis courageusement raconte ici ses collaborations avec le vieux lutteur, les accidents auxquels il a plus ou moins pris part, ceux dont il a été témoin. Il crayonne les gens qui entouraient le maître, que le maître rencontrait, avec qui il dialoguait ou disputait, mais seulement ceux que lui, Massis, a connus personnellement, captés dans le réseau qu'il a tramé en allant de l'un à l'autre comme il aime faire. Il arrive même que certains, Maritain, Bernanos, occupent un bon tiers de ces souvenirs. Ce ne sont plus crayons, mais portraits de bonne peinture.

Quant à Maurras, au centre du livre, il vit, parle ; il enseigne à son Institut de la rue Saint-André-des-Arts, ses missives redressent de jeunes amis qui lui paraissent s'égarer ; il descend dans l'arène avec la lance de Minerve. Nous voyons, entendons

(1) Éd. La Palatine.

tout cela. Massis, chemin faisant, ne dissimule point chez Maurras l'étroitesse d'une culture profonde ; il montre les prudences tactiques du stratège audacieux. « Homme étrangement inconnu, » écrit-il, mais qui le sera moins à présent, surtout lorsqu'aura paru le second volume que son biographe annonce.

Ce serait tout un travail que de rassembler ce que Massis a dispersé comme fait la vie. Dans un livre si foisonnant, on s'enchante de cueillir çà et là. Saviez-vous, par exemple, que les relations Brémond-Barrès-Maurras fournissent des thèmes de comédie? que Bourget donnait au jeune Barrès des leçons de philosophie? Qu'Amouretti fut pour Maurras comme pour Barrès un maître exceptionnel? Et Maritain, ô surprise ! imagine-t-on pareil modèle d'obéissance? Jacques Maritain adhéra à l'Action française sans en rien savoir, sans avoir lu une ligne du journal ni des livres, mais tout simplement parce que son directeur de conscience, le Père Clérissac, lui avait enjoint d'en être. Et le Maritain antibergsonien... Mais non, je m'arrête, attendons les rectifications et mises au point.

Allons maintenant au plus sérieux. « Le secret de Barrès, » c'est-à-dire le mystérieux christianisme défini d'après les *Cahiers* est émouvant ; et non moins hélas ! sa pitoyable dispute avec des censeurs catholiques à propos du *Jardin sur l'Oronte;* et enfin la longue controverse Barrès-Maurras, poursuivie pendant des années et dans laquelle Maurras ne put l'emporter. Plus près de nous, un tableau de la génération des Lafcadios révèle une certaine cruauté du peintre. Le Parti de l'Intelligence fondé par Massis et la *Revue universelle*, dirigée par Bainville avec son aide, font un contraste voulu. Ce Jacques Bainville, un Attique ! Regrettons que, par peur d'un volume trop épais, les pages sur Pierre Lasserre aient sauté. Il y a eu des collaborateurs intéressants à la *Revue universelle :* pourquoi ne parler que de Maritain, de son arrivée, de son départ? Décidément Massis ne se soucie que de ceux à la vie, à l'œuvre de qui il a été mêlé. Que de « mon ami », « mon frère » ! Une débauche d'amitié et de fraternité. On paye toujours ses débauches, il a payé celle-là assez cher.

Mais voici où le livre se resserre : sur Bernanos, sur son caractère, sur ses rapports avec Maurras, sur les tournants violents de sa route accidentée. L'ouvrage à ce moment découvre sa face dramatique et tragique. Bernanos assista douloureusement à la longue épreuve imposée par le Vatican aux catholiques d'Action française. Il disait alors, le regard perdu : « Je n'attends rien, même de mon roi, même de mon Dieu, je n'espère rien de personne. » Il disait plus tard : « Cet imbécile de Maurras », Massis « la bête à Jugements »... Massis porte un rude coup au Bernanos pour propagandes, il dresse un Bernanos réel ; il explique un Bernanos décevant, puissant encore, sans d'ailleurs mettre le moindrement en cause les romans de son ami perdu. Il montre là, à mon sens, sa propre maîtrise.

Seulement la noblesse d'un livre comme celui-ci est de forcer le lecteur à s'interroger sur la valeur proprement intellectuelle, sur l'intérêt positif et fécond d'idées dont il montre surtout la valeur

pathétique et la force sentimentale. « Un certain héroïsme verbal n'était pas sur moi sans prestige, » avoue Massis. On se doit de faire ce qu'on peut afin d'échapper à ce prestige inquiétant. Mais il est dès lors à craindre qu'une part des constructions dans lesquelles Massis fit son gîte ne se découvrent écroulées.

Qu'elles soient de Maurras lui-même (« le funeste Pascal », « ces stoïciens qui ne fabriquent que de faux saints et de faux héros »), qu'elles soient de divers maurrassiens (« France et Renan tragiques coquettes », « la claire vue des nécessités patriotiques »), de telles formules vont tristement rejoindre le « nous resterons sur le Rhin » de Barrès. Vétilles? Peut-être pas. En tout cas, il importe de remarquer qu'après l'autre guerre, une fois l'élite des citoyens convaincue d'avoir à chercher les assises d'un État libre pour la France, une fois les intellectuels ramenés d'une part à une fierté de Français qu'ils avaient perdue et d'autre part à un haut goût qui sut triompher avec Valéry, la pensée de Maurras, ces résultats obtenus, s'est résumée dans une direction générale en perdant ses déterminations, en devenant un maurrassisme diffus et déjà distinct d'une doctrine jamais profondément renouvelée. Et dans les mêmes années, c'est Gide, c'est Proust, c'est Péguy et Claudel qui devenaient vedettes.

A prendre conscience de cette situation, on ne s'étonnera pas si beaucoup d'hommes jeunes parcourent distraitement le beau livre d'Henri Massis et murmurent : — Bon pour nos pères ! Eux, ils parlent d'Auguste Comte en riant, et saint Thomas, grand penseur en son siècle, leur paraît aujourd'hui destiné au musée de la philosophie. D'autres s'irriteront d'une pensée qui se présente toujours bottée et casquée. Ils voudraient que l'intelligence en France démobilisât. C'est à quoi certainement pensaient les Drieu la Rochelle, les Montherlant, les Malraux dont Massis retrace à la fin de son livre les vifs débuts de carrière. Clemenceau avait dit à Drieu : « Si je pouvais recommencer ma vie, je serais à l'Action française. » Simple boutade, croyez-le. La saison en était passée. Sollicités par de nouveaux maîtres, ils n'avaient plus envie de mêler à l'adhésion très générale et assez vague de l'entre-deux guerres une adhésion personnelle et précisée qui eût comporté pour eux trop de sacrifices intellectuellement inutiles. Sans parler d'adversaires bien équipés...

De là, y a-t-il plus qu'un pas à penser que le véritable « Notre temps » déborde largement celui du livre et que son auteur est assurément porté lui aussi, comme il le dit de Bernanos, à prendre la vie par le biais d'une constante querelle? Mais il y met plus de raison dogmatique, un désintéressement d'une autre sorte, et c'est d'ailleurs pour cela que peu à peu il s'apaise. Tel quel, Massis vient d'apporter une contribution essentielle à la connaissance de toute une France encore mêlée tout de même à la nôtre, et un fort public va le lire avec passion.

HENRI CLOUARD.

LES LETTRES ALLEMANDES

J'AI CHOISI LA LIBERTÉ FRANÇAISE

Georges-C. Glaser est sans doute avec Stefan Andrès l'auteur le plus doué de la jeune émigration allemande. Si Andrès s'est fixé en Italie, c'est à Paris qu'habite Glaser, qui ne s'est pas contenté de se faire naturaliser Français, mais qui a choisi d'être de chez nous, prenant sagement en bloc les qualités et les défauts qui nous caractérisent.

Il a fait plus encore. Comme il a éprouvé que le Français type était d'humeur libre, indépendant, frondeur, habile de son esprit et de ses mains, il a pris le seul état qui réunisse toutes ces particularités, celui d'artisan. Il a ressuscité pour son usage le mot médiéval de *dinandier*. «Tout près du Pont-Neuf, au fond d'une cour, on peut voir Glaser travailler le cuivre et ciseler des bijoux. Ce qui ne l'empêche pas d'écrire. Témoin l'émouvant roman, *Secret et Violence* que Maurice Nadeau vient de publier chez Corréa dans la collection qu'il y dirige « le Chemin de la Vie ».

Ce roman d'expériences est en réalité une autobiographie voilée : l'auteur a cru disposer d'une plus grande liberté dans la confidence s'il se servait d'un double. Mais toutes les tribulations qu'a subies Glaser avant d'atteindre son équilibre actuel sont fidèlement retracées : les raclées paternelles, le vagabondage sans espoir, les maisons de correction, les années militantes, où Glaser croyait à Lénine et à Moscou, la prison pour délit d'opinion, puis en France la bohème miteuse, la misère, enfin après sa naturalisation, la guerre où il combat ses anciens compatriotes, la captivité dans la ville même où il est né, l'évasion et la cachette où il attend la fin de la guerre et retrouve ses anciens camarades de cellule, fugitifs et traqués comme lui. Tous ces épisodes suffisent à assurer au récit sa densité humaine et des rebondissements aussi surprenants que ceux des romans d'aventures. Seulement il s'agit ici de l'aventure où chacun s'engage pour essayer de sauver sa vie, sinon son âme.

Nous voyons dans ce livre comment un homme, pour qui action signifiait action politique et qui, étant donnée son origine prolétarienne, assimilait politique et communisme, passe de la ferveur pour les Soviets à la notion de la liberté, telle que depuis des siècles la France l'a conçue, pratiquée et mise au point. Notion qui n'est peut-être pas exaltante, mais qui est à la mesure de l'homme. Glaser en parle d'une manière qui prouve qu'il a su la juger et lui donner son prix. « Chez vous, fait-il dire à son héros par un vieux vieux député socialiste, chez vous, Allemands, la liberté n'est

qu'une aspiration, une histoire du passé ou de l'avenir, une déesse brodée en or sur les bannières des associations. »

Ici, elle réside dans chaque geste, chaque regard de tout homme, qu'il parle à son supérieur, ou qu'il vide un verre. Naturellement, elle est usée et sans éclat, parce qu'elle sert tous les jours. (p. 222).

Ce livre, qui relate tant d'événements pénibles, apporte pourtant une sorte de réconfort : nous y voyons un homme, ni meilleur, ni plus intelligent qu'un autre, mais assurément bâti pour la lutte, acquérir ce qu'il souhaitait d'abord confusément, puis avec une lucidité qui ne laissait plus de place aux délais et aux doutes : un métier artisanal qui le rend indépendant, un foyer où il est maître après Dieu (avant Dieu plutôt, car la religion n'étouffe pas l'auteur), une personnalité en tant que citoyen et qu'homme privé, enfin le sentiment d'une patrie.

Les dons d'écrivian que l'on reconnaît à Glaser sont certains : tels passages de son livre montrent un grand sens de l'observation, du mouvement et de la recréation du monde par le moyen des mots. Mais je ne sais s'il a des dons de romancier. Quoi qu'en dise Albert Béguin dans la préface, il me semble que le livre perd du fait de la transposition romanesque : c'était un excellent document sur la jeunesse prolétarienne allemande, sur les militants communistes, puis sur l'émigration non juive, c'était l'émouvant témoignage d'un homme qui avait choisi la liberté française, on ne saurait dire que le roman, en tant que tel, atteint l'excellence. La composition reste floue et le personnage principal ne nous intéresse que dans la mesure où nous saisissons Glaser à travers lui. Peut-être l'auteur, trop modeste, a-t-il cru devoir en appeler aux prestiges de la fiction. Mais c'est bien lui, son caractère, sa vie, le ton de sa voix qui nous intéressent. Celui qui a écrit : « C'est toujours sur des murs de prison que l'on griffonne des mots qui résument un espoir. » (p. 221) sait bien qu'il nous touchera toujours.

MARCEL SCHNEIDER.

LES LETTRES ANGLAISES

DES PAVÉS POUR L'ENFER

Il y avait en Russie, au début de ce siècle, une secte religieuse dont la règle unique — et à vrai dire suffisante — était : Péchons, péchons, mes frères, afin de nous repentir. La différence entre l'énoncé de cette règle et les conclusions que l'on tire de la lecture des romans de M. Francis Stuart est analogue à la différence qui existe entre l'art et la morale. La morale est impérative ; l'art est suggestif. La morale comporte des principes d'action, l'art des procédés, des manières d'agir. L'homme moral engage une responsabilité consciente ; l'artiste la dégage — mais il donne à son œuvre bien plus que la responsabilité ne peut donner à l'action : il lui donne son âme. Le moraliste juge, l'artiste conçoit et cherche à donner au monde qu'il conçoit une harmonie. A toute interprétation formelle de son œuvre, l'artiste peut répondre : Je ne dis pas cela. (Mais vous le rêvez et vous nous le laissez dire.) L'artiste a beau jeu de se retrancher derrière des cas d'espèce, des singularités, mais on sait bien que son œuvre implique une conception du monde dans lequel il voudrait mettre le plus d'universalité possible. Et l'on sait bien que s'il ne parle pas à l'impératif, c'est qu'il parle à l'optatif.

On juge l'homme moral — et *a fortiori* le juge — d'après leur action — ou leur jugement même. Mais on juge l'artiste au fruit de son travail, c'est à son œuvre — et au moyen de ce que l'on en retire. Aussi est-il bien difficile de juger des ouvrages d'autrui, car on juge de ce que l'on voit et l'on n'est pas sûr de bien voir. C'est ainsi que je n'ai guère vu qui soit aimable ou remarquable dans les deux derniers romans de Mr. Stuart. Ai-je donc bien vu ?

Rédemption (1) raconte l'histoire d'un homme partagé entre la violence et l'amitié qu'au plus secret de son cœur il voue à ses semblables. Il ne parviendra à ce sentiment élevé qu'après avoir violé une jeune fille qui allait faire un mariage bourgeois (un colonel en retraite) et passer ainsi à côté de la vie. Trouble de l'homme. Illumination de la jeune fille qui rompt avec le colonel et épouse un assassin dans la nuit qui précède son arrestation. Cet assassin est un marchand de poisson qui a tué crapuleusement sa maîtresse. L'homme qui est marié — entre parenthèses — a vu

(1) Éd. Gallimard.

revenir vers lui une jeune fille qu'il avait connue dans un camp de concentration. Et tout ce monde se rassemble en communauté sous l'œil d'un bon prêtre.

Le Baptême de la nuit (1). Un homme fait en prison la connaissance d'une jeune aveugle et décide de se lier à elle pour toujours. A sa sortie de prison, il s'en retourne à Londres, fait la connaissance d'une jeune fille de la bourgeoisie, la viole; va chercher l'autre en prison, l'amène à son atelier de sculpteur où ils vivent des jours difficiles. (Querellons-nous afin de nous pardonner.) Avortement. Suicide d'un ami crapuleux qui était pourtant sur le point de se racheter. Le sculpteur a revu la jeune fille violée qui l'aime. Avec rage, il lui propose de l'épouser. L'aveugle touche alors le fond de la souffrance. Mais elle sait souffrir, tandis que la jeune bourgeoise n'accepte pas même la moindre perspective de sacrifice à son confort habituel. Elle est rejetée (le lecteur savait bien qu'elle le serait, comme il savait bien qu'elle serait violée). L'aveugle revient alors se coucher auprès de son sculpteur.

Dans ces livres de *rédemption* et de *douleur* à prétention cosmique, on ne trouvera pas cette nécessité formidable qui est le propre de l'art tragique et qu'un Graham Greene utilise magnifiquement lorsqu'il situe ses personnages entre la damnation possible de Dieu et la condamnation certaine du monde; lorsqu'il brûle sur leurs talons le chemin qu'ils viennent de parcourir et les pousse vers l'abîme du Jugement, ne leur laissant au cœur que la crainte du châtiment ou l'espoir en la miséricorde.

Il ne suffit point d'avoir des thèmes pour faire un roman. L'art et la morale sont des activités distinctes, mais elles concordent en un point : la rigueur. *A la rigueur*, elles s'accordent pour un temps. Or les thèmes et les symboles qu'utilise Mr. Francis Stuart sont de ceux qui réclament que l'on considère avec *au moins* de la rigueur le sens et la destination qu'ils peuvent recevoir entre des mains profanes.

La croix, le sang, le rachat, la souffrance, tout ce dont la religion chrétienne fait objet de contemplation, tout ce qu'elle invite à regarder sans toucher (et l'artiste regarde tandis que sa main pétrit l'argile; et il n'a besoin ni de regarder sa main car elle obéit à l'œil, ni de toucher ce qu'il regarde) est ici interprété par un sensualisme mystique qui lui ôte toute signification spirituelle et va jusqu'à compromettre la réussite purement artistique : « Lui, penché sur elle, elle couchée, bras ouverts sur le grand lit de l'hôtel Select — croix en fleur, croix obscure, et les clous étaient inutiles, croix sur laquelle il s'étendait, souffrance contre laquelle il s'étendait. » Ce passage — et il y en aurait vingt autres à citer — non seulement n'a guère de sens, mais est aussi de mauvais goût. Et que dire d'autres rapprochements sur le thème du sang entre le rachat et le viol? Interprétation qui frôle la trahison. *Celui qui met la main au plat*... Certes Mr. Francis Stuart doit avoir les meilleures intentions du monde (ce n'est pas un argument d'ar-

(1) Éd. du Temps Présent.

tiste). Mais le pain qu'il sert à son lecteur, ce sont des miettes qu'il a ramassées dans la barbe de Tolstoï.

Cependant, pour être en règle avec l'artiste, il faut reconnaître que sa main ne souille pas tout, mais charme certaines choses ; qu'il est poète et gagnerait à le rester : « L'horloge de la gare carillonnait lentement l'heure ; les coups jaillissaient de la nuit et y retournaient comme des vagues qui viennent à un océan invisible »...

JEAN-YVES CHEVALLIER.

LES LETTRES ITALIENNES

QUATRE CONJURATIONS

Il y a longtemps que l'unité littéraire du vieux continent ne se réalise plus sur le plan artistique par l'adoption d'un style, mais sur le plan de la métaphysique et de la morale, par la prise de conscience d'un drame. Dans un monde en proie à l'incohérence et au désordre, l'homme se dissocie et divorce d'avec lui-même. Il se croyait destiné à la liberté et à la pureté. Il se trouve pris dans un enchevêtrement d'événements et ne se reconnaît plus. La conjuration de la vie a eu raison de son innocence. L'homme comparaît en justice.

Mais tandis que la France, la Russie, l'Allemagne, l'Angleterre déléguaient leurs juges aux assises, le siège de l'Italie restait vide. La littérature de la péninsule se complaisait dans le dilettantisme, le sentimentalisme et la rhétorique. Ce n'est que depuis peu qu'elle a mis le nez dans les dossiers et prend part au procès. Cette intervention tardive met l'écrivain italien dans une situation difficile. D'une part, le sujet de l'affaire lui est imposé, d'autre part, il n'a pas la routine des débats. Deux attitudes s'offrent à lui. Ou bien il pastiche autrui, kafkaïse comme Buzzati et sartrise comme Moravia. Ou bien, au risque de bégayer d'abord, il donne à son discours, autant que possible, un tour personnel et par là-même national. Il achète le droit de parler au prix de l'originalité de son optique. Les romans dont nous allons nous occuper illustrent quatre manières différentes de résoudre ce dilemme.

Le jeune homme de Benjamino Joppolo (1), assumant à la mort de son père, le rôle de chef de famille, fait une curieuse découverte. Les brins d'herbe poussent, l'ouvrier et le paysan remuent, le corps du riche a du poids : le petit bourgeois n'existe pas. Ce même jeune homme apprend d'une fille que le mâle est l'exploité du couple, puisque la femelle lui prend à la fois son plaisir et son argent. La femme possède, l'homme mendie. Ce double esclavage mène à la révolte. Le jeune homme tue par refus de s'user au service du travail comme au service de l'amour, il tue pour conserver son droit à l'éblouissement sexuel. Le crime tient entr'ouverte la porte de l'absolu, cet absolu qui seul confirme l'individu dans le sentiment de son existence.

Ce conte métaphysique, qui voudrait être insolite comme tout

(1) *Le Chien, le Photographe et le Tram.* Éd. Corrêa.

ce qui est issu du surréalisme, développe les thèmes connus du romantisme, cachés sous un barbouillage baroque. Le goût des sentiments éternels est devenu le goût des coïts infinis. L'absolu a déménagé à l'entresol. Le bâton du prophète social s'est métamorphosé en barre de fer avec laquelle on assomme le watman. La solitude planétaire de l'homme s'est muée en solitude cosmologique ; le promeneur est toujours aussi petit, la science a élargi le paysage. Le style d'Audiberti, le traducteur, haletant et hétéroclite, redouble notre impression de pays connu : on ne quitte pas la rive gauche de la Seine.

Le jeune homme de Enrico Emanuelli (1), sans passé ni projets, s'installe dans une petite ville. Les femmes sont des êtres bizarres. Avec elles, pas d'acte gratuit. L'une vous demande un service, l'autre un baiser, puis un serment : on finit par jeter quelqu'un par-dessus le parapet, dans un lac. Si l'histoire avait la femme pour protagoniste, on dirait qu'il s'agit d'une Bovary plus dangereuse pour ses amants que celle du XIX^e^ siècle. Si l'homme était un personnage et non un narrateur, on verrait en lui une sorte de Zadig scrupuleux et subtil, tout éberlué de déchaîner des passions pour n'avoir pas voulu « faire d'histoires ».

Mais, depuis longtemps, la psychologie objective ne nous intéresse plus. Nous préférons voir pénétrer dans une conscience vide, pan par pan comme un décor sur une scène, des morceaux de réalité déformée. Et l'envoûtement du spectacle intérieur commence. Ariane enroule la ficelle, au lieu de la dérouler, à mesure qu'on s'enfonce à sa suite dans le labyrinthe des circonstances de la vie. Il suffirait d'ouvrir l'œil pour que les difficultés s'évanouissent et que l'histoire banale remplace le cauchemar. Mais la connaissance subjective est un sommeil sans réveil et mène à des situations trop étranges pour qu'on résiste à l'envie de moraliser sur elles. Tout d'impartialité et de candeur, je m'étonne que quelque part, dans un autre univers, mon moi, que je ne connais que de l'intérieur et que je juge d'ailleurs sans aménité, ait un comportement, une responsabilité, une culpabilité. Mon angélisme intentionnel me conduit tout droit au pénitencier.

Le thème serait joli s'il ne naissait pas tant d'une histoire que d'artifices de narration. Curieusement, c'est par la forme et non par le contenu que notre roman prend quelque résonance tragique. Force nous est de reconnaître, avec un peu d'agacement, que Kafka martyr peut avoir pour disciples des dilettantes. Et le dilettantisme n'est d'aucun pays, ou de tous à la fois.

Le troisième jeune homme, celui de Flaiano (2), ne choisit pas le dépaysement, il lui est imposé. Son aventure n'a rien de gratuit ni de subjectif. Elle est prise dans un moment de l'histoire, la guerre d'Abyssinie, et jugée de loin par une femme qui attend, là-bas en Italie, que lui revienne son mari tel qu'elle l'a vu partir. L'absurdité ne prend tout son sens que sur un fond de raison. Point de chemin de traverse s'il n'y a pas de route.

(1) *La Conjuration des sentiments*. Éd. La Table Ronde.
(2) *Le Chemin de traverse*. Collection « La Méridienne », Éd. Gallimard.

La Yole de Joppolo déclenchait une suite de crimes pour s'ouvrir, par le sang et les nerfs, le chemin de l'absolu. La Giulietta d'Emanuelli avait besoin d'actes pour revêtir de réalité son existence imaginaire. La Miriam de Flaiano ne veut rien. Elle se lave dans un torrent, équivoque comme une Ève de paradis perdu, résignée comme une fille de patriarche lorsqu'elle a revêtu sa tunique. Et l'absurde fatalité découle de sa seule présence. Le roman de Joppolo obéissait tout entier à une logique poétique obsessionnelle, celui d'Emanuelli à une logique psychologique. L'aventure de Flaiano se déroule au jour le jour, comme la vie, selon une logique qui se fait. Le présent, simplement, en se déplaçant dans le temps, sépare, comme le curseur d'une fermeture-éclair, le solide du mouvant, le cohérent du déconcertant.

Une aventure pensée d'avance, purifiée par le besoin de démontrer, tend à se schématiser. Pour peu qu'elle soit complexe, elle paraît mal émondée. Le thème social, chez Joppolo, est une greffe mal venue; les broussailles de la Conjuration des Sentiments finissent par faire un petit arbuste. Au contraire, une aventure pensée au jour le jour pousse comme un arbre. Elle bat le rappel des oiseaux. Les thèmes viennent à elle et nichent dans ses branches. C'est ce qui fait la richesse du roman de Flaiano. Plusieurs conjurations, non une seule, s'y rencontrent. Conjuration des faits, car de même qu'il existe une connexion des événements dans l'espace, il en existe une dans le temps. Un glas sonne pour chacun de nous, à chacun de nos propres actes, et un fil lie ensemble toutes les pierres disparates du collier de notre vie. Conspiration des hommes, aussi. La famille de Miriam, — le vieillard Johannès, l'enfant Elias, — la race de Miriam, — les jeunes filles indigènes, — les Italiens eux-mêmes, jusqu'au soldat fusillé à Massaoua, ont partie liée contre le coupable pour le faire avouer. Ou, du moins, le croit-il, Enfin, conjuration des lieux. Le continent noir, ayant tenté le héros, veut qu'il expie. En vain lutte-t-il contre une Afrique à la fois ossifiée et pourrissante : la chair tuméfiée, qui se venge en corrodant, l'emporte sur le réflexe rapide, le temps de l'immobilisme et de la permanence engloutit le temps du changement. On pense à une géographie lyrique, à une poétique ethnographie que Conrad connaissait bien.

Spontanéité de la vision et profondeur des résonances, simplicité prosaïque et complexité des significations, on pourrait croire que Flaino a écouté (est-ce une coïncidence fortuite?) la leçon des Vertes Collines d'Afrique en même temps que la voix d'un génie ancestral. Son œil s'ouvre avec naïveté sur un monde insolite, mais un vieil instinct le dispose à découvrir la valeur plastique de tout, sans avoir recours à aucune tricherie technique. L'art du roman est dans la rencontre d'une observation disciplinée et d'un objet neuf.

Certes la littérature italienne contemporaine pourrait avoir la partie belle : perméable et ingénue, elle participerait du monde moderne et, doyenne des littératures européennes, se nourrirait d'exemples qu'elle n'imiterait pas, mais dont elle s'inspirerait, pour reprendre une distinction chère à Valéry.

Il faut faire une place à part au Petit Monde de don Camillo (1). Il y a bien une conjuration, celle des Rouges, mais il n'y a plus de jeune homme. Il est remplacé par un curé athlétique et une conscience enfermée dans une petite église. Or, rien n'est plus ancien que l'argument du coup de pied au derrière et que l'enseignement du Christ que depuis tantôt deux mille ans on dispense généreusement à des sourds. Qu'importe que des communistes s'agitent sous le ciel implacable de la plaine du Pô ! Leurs machinations ne susciteront jamais qu'un premier mouvement d'indignation et un second mouvement de charité, double réaction que notre siècle n'a pas inventée. Rien d'essentiel n'est par terre. L'Église en a vu d'autres ! Si bien que, paradoxalement, le reportage pittoresque et truculent de Guareschi est, si l'on y regarde de près, un reportage inactuel. Son succès de librairie le prouve. Livre d'actualité? Non : livre d'évasion. D'une part, nous ne quittons pas les problèmes quotidiens. Nous ne voyons plus la forêt et tous les arbres se ressemblent. D'autre part, nous allons faire conversation avec le Bon Dieu. De là-haut, la forêt nous apparaît comme un tout « petit monde », semblable à beaucoup d'autres. Nous avons pris assez de distance pour nous permettre de rigoler un peu. La morale pratique et le comique nous ont sauvés des grands problèmes. Laissons l'autre morale (métaphysique) et la « vallée de larmes » aux athées !

Vu de très près comme de très loin, notre siècle ne présente aucun signe particulier, de même que très universalisée comme très régionale, la littérature italienne n'est pas originale. Son accent national est peut-être dans un savant dosage de ce qui lui est propre et de ce qui lui est étranger. Les vertus d'une antique charrue au moment d'un nouveau printemps.

GEORGES PIROUÉ.

(1) Giovanni GUARESCHI, *le Petit Monde de don Camillo*. Éd. du Seuil.

L'HISTOIRE

DE TROIS HISTOIRES DE FRANCE

Jadis, avant cette dernière guerre, une *Histoire de France* de format réduit était un livre de combat, un instrument de propagande au profit d'une politique : il en fut ainsi des essais de Bainville et de Seignobos. Rien ne mesure mieux le changement survenu depuis, que le fait suivant : trois *Histoire de France* viennent de paraître, dont les auteurs appartiennent à des milieux politiques différents, voire ennemis. Il arrive, bien sûr, à ces hommes de laisser parfois percer leurs préférences, mais c'est comme à leur insu, et chacun s'est lui-même défendu de faire œuvre de parti ou d'école. Aussi trouvera-t-on réduit au minimum incompressible le lot de poncifs habituels aux littératures historiques d'opinion, le duel des deux Frances, avant et après la Révolution. On notera dans ces exposés qui sont, par définition, des vulgarisations, un souci constant de compréhension et d'honnêteté — même sur les points les plus brûlants, sans s'essayer à tirer argument en faveur, ou d'un âge d'or, ou d'une terre promise.

Faut-il conclure à un relâchement des passions? M. Sauvy, dans un beau livre dont il faudra parler, a montré comment les problèmes de gouvernement, même les plus techniques, sont, plus que jamais aujourd'hui, posés et résolus en fonction des opinions politiques, sans égard aux réalités objectives. Mais si la politique professionnelle demeure d'opinion, on sera néanmoins frappé par le recul de la littérature politique de combat. Voici qu'elle abandonne sa plus forte place : l'Histoire.

★

Deux seulement, parmi ces trois ouvrages, se donnent comme *Histoire de France*. L'un (1) est dû à des professeurs d'Université, à des spécialistes de l'Histoire scientifique ; l'autre (2), à un écrivain de formation universitaire, mais connu, et même célèbre, pour ses ouvrages de vulgarisation. La rencontre est piquante : ici, l'Université militante, et là, une tradition littéraire bainvillienne.

L'Histoire des universitaires est fort bien faite, et le choix des spécialistes, chargés, chacun, d'une période différente, très judi-

(1) *Histoire de France*, par MM. Perroy, Doucet, Latreille, G. Lefebvre, Pouthas, Baumont. 2 vol. Éd. Hachette.
(2) P. Gaxotte, *Histoire des Français*. 2 vol. Éd. Flammarion.

cieux, non seulement à cause de leur compétence, mais aussi leurs qualités d'exposition. Le lecteur s'y reportera en toute sécurité.

Il risque pourtant, s'il n'est pas courageux, de rester en route, car ce livre, bien composé, correctement écrit, sans développements inutiles, manque d'entrain. Sa pesanteur ne provient pas de l'écriture, très nette ; mais les auteurs ont respecté le cadre de l'histoire classique, fidèle aux divisions politiques des règnes, des régimes, des crises militaires ou civiles. Or, si l'histoire a été renouvelée, c'est justement dans la mesure où on a mis en valeur des phénomènes sociaux, mentaux, moraux, qui s'accommodent mal de ce cadre traditionnel, ou, quand ils le confirment, en modifient le sens. Certes, presque aucun de ces phénomènes, récemment connus, n'a été omis. Mais, s'il y est bien, c'est en parent pauvre, à une place que la table des matières ne permet pas de retrouver, et où il risque de passer inaperçu d'un lecteur non averti — pour lequel, cependant, le livre est écrit. On a simplement ajouté les données nouvelles à l'exposé traditionnel, lui-même remis à jour, — afin d'être complet : l'économie générale n'en a pas été modifiée.

Pour être juste, cela n'est pas toujours vrai. C'est même faux pour le Moyen Age, où les cadres anciens, périmés aux yeux des savants, et oubliés du public, sont plus facilement tombés. Mais c'est d'autant plus vrai qu'on avance dans le temps. Aussi sommes-nous mieux renseignés sur la société médiévale que sur la société contemporaine. Par exemple, on nous montre que trois quarts de siècle séparent l'hôtel de Cluny à Paris et la maison de Jacques Cœur à Bourges, pourtant si parentes. Mais on oublie de nous signaler, qu'entre le Grand Palais et le Théâtre des Champs-Élysées, il n'y a qu'une dizaine d'années ! L'histoire religieuse moderne est en bonne place, grâce à la collaboration de deux de nos meilleurs spécialistes, et pourtant, je ne trouve qu'une brève allusion à l'apparition de Lourdes, et encore, n'évoque-t-elle pas le grand concours des foules, si caractéristique de notre dévotion populaire. Dans les dernières pages, je cherche en vain un rappel du vieillissement de la population, un des faits les plus considérables de l'histoire contemporaine : les phénomènes démographiques, traités, à l'époque contemporaine, avec une discrétion excessive, sont envisagés par nombre total d'habitants, ce qui est peu significatif.

Cette tendance à la sécheresse a aussi une autre cause. Sauf pour le Moyen Age, les auteurs recourent toujours aux sources écrites. Les documents figurés (iconographie, architecture, urbanisme, arts plastiques, arts mineurs) apparaissent dans les paragraphes sur l'histoire de l'art, à l'intérieur d'une histoire exhaustive. Ils sont documents d'art, non pas documents d'histoire, au même titre qu'une pièce d'archives. Et pourtant, le tracé des villes, l'aspect de l'habitat, la prédominance régionale d'un style, le sens social de la propriété bâtie, le paysage rural... ces données accessibles concrètement à tout Français, quelle que soit sa formation, ne peuvent-elles pas aussi alimenter l'analyse historique? Le document monumental n'a d'ailleurs pas seulement une valeur pédagogique. Il nuance la sécheresse des textes. M. Latreille

cite la centralisation de Louis XIV en Provence. Les textes en font foi. Mais l'urbanisme d'Aix, qui date de la fin du XVIIe siècle fait justement douter de l'efficacité de cette politique centralisatrice. Au contraire, nous savons, à la vue de nos villes mortes d'aujourd'hui, que le régime libéral de la république parlementaire n'a pu arrêter le déclin des petites cités provinciales.

Enfin, une utilisation plus large et plus méthodique des images toujours vivantes de notre terre, eût permis de conserver au récit historique une base géographique qui fait trop souvent défaut.

★

L'autre histoire, celle de M. Gaxotte, commence par une sorte de manifeste, où l'auteur affirme son souci d'atteindre sous la trame des événements civils et militaires, la vie profonde de la collectivité française. Les histoires de France, dit-il dans cette préface, « sont en somme des histoires du territoire et des histoires de l'État... Le mélange des événements divers qui forme le tissu des choses humaines ne lui apparaît (au lecteur) que sous une forme policée et noble. Il siège au Conseil, il lit les dépêches de chancellerie. Il apprend comment on gagne une province et quelles sont les qualités d'un bon négociateur. Il ne voit guère les Français. » Le livre de M. Gaxotte veut être une Histoire *des Français*, et non pas une Histoire de France. Le dessein s'affirme dans le titre. Travail considérable, pour un seul homme, car il exigeait le dépouillement d'une littérature historique de première main, nombreuse et dispersée, qui couvre de l'antiquité à nos jours. On admirera la sûreté de cette documentation, qui fait état des travaux les plus nouveaux, en laissant à l'exposé l'allure d'une histoire qui se fait.

Évidemment, l'entreprise collective dont j'ai parlé plus haut présente plus de sécurité dans le détail, grâce au concours de spécialistes, limités chacun à la période où ils sont orfèvres. Mais le livre de M. Gaxotte gagne en liberté et en personnalité, parce qu'il a été jusqu'au bout fidèle à son projet d'écrire une Histoire *des Français*.

Aussi n'hésite-t-il pas à développer des analyses qui n'ont pu trouver leur place dans le travail d'une équipe d'universitaires pourtant en flèche de la recherche historique : par exemple, les manières d'être, de se nourrir, de s'habiller, le mobilier, la découverte des techniques nouvelles, jusque dans le domaine du journalisme. Un paragraphe important souligne la vulgarisation de l'idée de Progrès au XIXe siècle, sans laquelle notre époque est incompréhensible...

Sans doute serait-il trop facile de citer les lacunes : les transformations de l'Église de France avant et après le concile du Vatican, dont il n'est pas du tout question, l'insuffisance de la géographie régionale, qui pouvait être esquissée sur le plan électoral, confessionnel, économique. Oublis d'autant plus étonnants que ces sujets entraient d'eux-mêmes dans le plan adopté : on les attend.

Mais une telle entreprise ne pouvait éviter l'erreur par action ou par omission. Il serait pédant et ridicule d'insister : on est

plutôt surpris de la solidité de l'œuvre. Dans une synthèse aussi vaste, la forêt compte plus que l'arbre : la conception d'ensemble. Et on est ici frappé par sa fraîcheur, sa nouveauté : une histoire de la Société, au lieu d'une histoire de l'État, sans que l'auteur s'écarte jusqu'au bout de son premier dessein.

Il est tout de même curieux que cette épreuve difficile, d'une Histoire sociale de la France, ait été réussie par un écrivain que son œuvre antérieure semblait détourner d'une telle tentative. Auprès du public conservateur — le public des grandes collections de vulgarisation — M. Gaxotte avait acquis la célébrité par des ouvrages d'histoire politique d'inspiration bainvillienne. Déjà, dans son précédent essai sur la France de Louis XIV, il avait modifié sa manière. Ici, il va plus loin que les spécialistes dont il utilise les travaux. Sa vulgarisation me semble plus « à la page » que celle de ces spécialistes eux-mêmes, grâce à l'ingéniosité de la présentation. Un tel rétablissement chez un auteur dont la célébrité n'était plus contestée du grand public, ni, peut-être du monde académique, en dit assez sur son talent et sur son honnêteté.

★

Le livre de M. May (1) aurait pu combler notre attente : une histoire de la civilisation française comparée aux autres civilisations contemporaines. Disons-le à regret : l'essai est raté dans son ensemble, s'il est partiellement réussi pour le XVIII^e^ siècle. Mais il y a dans cette tentative un quelque chose qui retient l'intérêt, la sympathie même, et qui mérite qu'on en parle.

Les deux parties (sur trois) : avant 1660 et après 1789, sont très faibles. Pour le Moyen Age, l'auteur avance, comme allant de soi, des affirmations qu'il faudrait établir, car elles vont contre l'opinion reçue. Ses développements sur l'art roman et gothique ne tiennent aucun compte des travaux archéologiques, au profit de très hasardeuses déductions sur l'art de tailler la pierre. La minuscule caroline est présentée comme un recul de l'écriture, alors qu'elle a servi de modèle aux premiers caractères d'imprimerie : l'auteur a-t-il essayé de lire un manuscrit mérovingien?

La période révolutionnaire et contemporaine est confuse et trop théorique.

Par contre, on lira avec plaisir d'excellents chapitres sur la fin du XVII^e^ et le XVIII^e^ siècles. On pourrait les résumer ainsi : Comment la France a donné « le XVIII^e^ siècle » à l'Europe et au monde. M. May expose longuement l'originalité et l'influence de la physiocratie, d'une façon peut-être neuve, et en tout cas, fort intéressante.

Mais le meilleur de son livre est, sans discussion, son excellente description de la diaspora française à l'époque moderne, jusqu'à l'émigration. En particulier, ses alertes analyses du monde franco-américain, antillais, créole, témoignent d'une connaissance familière des pays et des hommes — assez exceptionnelle

(1) L. Ph. MAY, *les Apports de la France à la civilisation*. Éd. Albin Michel.

en France où on s'est plutôt peu intéressé à ces problèmes. Cette manière d'être de plain-pied avec l'histoire, toujours attachante, étonnera moins si l'auteur est un parent de ce Pamphyle May, poète canadien, qu'il cite en passant, à propos de sa traduction française de l'*Évangeline* de Longfellow.

A eux seuls, ces développements sauvent le livre : quel dommage que l'auteur ne s'y soit pas limité, en les étoffant, car il en sait certainement plus qu'il n'en dit ici sur ce sujet. On conçoit que cette connaissance de nos sociétés coloniales l'ait introduit par la bonne porte à ce XVIIIe siècle qu'elles ont marqué si fort : curieuse époque de frivolité apparente et de sérieux profond, dont les contrastes ont été dégagés par M. May avec beaucoup de finesse.

Mais a-t-il le droit d'enchaîner au XIXe siècle sur le même mode : la conquête révolutionnaire et napoléonienne ne continue pas l'expansion française du XVIIIe siècle sur terre et sur mer. Au contraire, elle renverse le courant France-Europe. Elle éveille et renforce des ferments nationaux que le cosmopolitisme français du XVIIIe siècle avait endormis, et qui, bientôt, retourneront contre la France de tenaces ressentiments. Le Goya des eaux-fortes sur *les Désastres de la guerre* ne donne pas raison à M. May, quand il voit une continuité là où il y a une rupture.

PHILIPPE ARIÈS.

LE THÉATRE

ART DRAMATIQUE ET ESTHÉTIQUE

Il est assez significatif que deux des trois premiers volumes de la nouvelle « Bibliothèque d'esthétique (1) » soient consacrés aux problèmes de l'art dramatique. Il ne semblait pas jusqu'ici que cet art qui, plus encore que l'architecture, porte la couronne royale, fût le souci majeur des esthéticiens. Aussi se réjouira-t-on de ce que leurs recherches paraissent avoir trouvé un nouvel orient.

Le dernier volume paru, *Architecture et dramaturgie*, est un ouvrage collectif dû à MM. André Barsacq, Raymond Bayer, André Boll, Louis Jouvet, Le Corbusier, Pierre Sonrel, Étienne Souriau et André Villiers. Précisément : il s'agit de la publication, par les soins de M. Villiers, de travaux du « Centre d'études philosophiques et techniques du théâtre », qu'il dirige. Tenant des deux disciplines, philosophique et dramatique, M. Villiers, quelques années après sa *Psychologie du comédien*, vient de donner, dans la petite collection de vulgarisation encyclopédique Armand Colin, une utile *Psychologie de l'art dramatique*. Son Centre, qui fonctionne, je crois, sous les auspices de la Recherche scientifique et avec d'illustres patronages, réunit dans des journées d'études et autour d'un programme, philosophes, artistes et spécialistes; ce sont eux dont les noms figurent sur la couverture du livre (une vingtaine d'autres personnalités sont, en outre, intervenues brièvement, mais parfois avec non moins de pertinence, M. Jean Vilar par exemple). On note tout de suite que le dramaturge par excellence, le poète, n'y est pas représenté. Cette défaillance des auteurs est, certes, regrettable. Mais eussent-ils ajouté à la confusion ou contribué à la dissiper?

Quand je parle de confusion, c'est au sens le plus objectif, et sans la moindre nuance de dénigrement ou de scepticisme. L'utilité de tels échanges est trop évidente, mais il leur manque peut-être encore une méthode et même un langage. Ces entretiens de Sorbonne ressemblent un peu, Dieu me pardonne, à ceux du Palais Rose : chacun y parle imperturbablement sans être toujours entendu, ni même avec le désir de l'être; et la réponse n'a par conséquent aucun rapport avec ce qui vient d'être dit. Il y a une ironie involontaire mais instructive à appeler ces exposés hermétiques de doctrine : « communications. » Comme on ne pense pas qu'en utilisant ce procédé éprouvé du théâtre de foire

(1) Flammarion.

— le dialogue de sourds — les interlocuteurs entendent donner une démonstration du comique expérimental, c'est donc que la communication se fait mal. En réalité, on s'aperçoit — et pour n'être pas délibéré, ce n'est pas moins un enseignement de ces rencontres — que le monde dramatique du philosophe, par exemple, et celui de l'acteur, paraissent incommunicables. Ils ne *s'entendent* pas ; et comme tous les sourds qui ne s'entendent pas, ils se quittent dos à dos en se tenant mutuellement pour des ignorants ou des farceurs. Bien sûr, je grossis le trait. Il reste que la nécessité apparaît souvent d'un interprète qui s'efforcerait honnêtement de traduire en un langage commun les chiffres propres à chacun.

On retrouve quelque chose de ces malentendus dans le livre, bien que le discours y soit élagué et châtié ; et non seulement les malentendus, mais les futilités. Ainsi : « J'y ai vu jouer *Andromaque* » dit quelqu'un. — « C'est une grande chose, » répond l'autre. J'aime mieux les dialogues de sourds.

Ce n'est pas à dire qu'il ne sorte rien du dialogue. Parfois une idée jaillit, rebondit, prend flamme. Toutefois, la substance véritable se trouve dans les monologues : dans les exposés, qui deviennent d'excellents chapitres. Exposés des philosophes — celui de M. Souriau qui oppose, sans choisir, le « cube » à la « sphère » : là, le drame se compose — ou se décompose — dans un espace géométriquement déterminé (le « cube » scénique ; le théâtre *« à l'italienne* que défend M. Boll), ici, il rayonne — mais peut-être jusqu'à se perdre, se dissoudre — dans un espace théoriquement illimité (aire et plein air) ; exposés des spécialistes : l'édifice dramatique selon M. Louis Jouvet ; trois expériences de Copeau rapportées par M. Barsacq qui y participa ; enfin, les problèmes d'architecture et de technique traités par M. Le Corbusier et surtout par M. Pierre Sonrel qui s'est acquis en cette matière la plus sérieuse autorité (1). Voilà qui suffirait à recommander cette lecture à tout amateur de théâtre, j'entends : qui aime le théâtre jusqu'au désir de connaissance, jusqu'à s'interroger sur la nature du théâtre.

Ces questions de la nature du théâtre ne sont pas sans préoccuper M. Étienne Souriau, puisqu'il vient de les aborder par un de leurs aspects ; il y consacre quelque trois cents pages (c'est l'autre volume de la Bibliothèque d'esthétique) (2) d'une grande densité et pourtant pleines d'attraits ; jusqu'à cette forme subtile, raffinée de l'attrait qui est la provocation à l'irritation.

Je ne tenterai pas, faute aussi bien de place que de compétence, de traiter de la philosophie proprement dite de l'ouvrage ; ce n'est pas précisément mon gibier, encore qu'excitant et nourrissant, même pour un chasseur amateur. On dira que cette philosophie est l'essentiel. Sans doute. Aussi marquai-je la limite de mon

(1) On trouvera dans le nº 14 de *la Revue théâtrale* consacré au théâtre suédois un article illustré sur le théâtre-type de Malmœ ; et, sur ce même édifice et sur l'architecture de théâtre en général, des notes de MM. Sonrel et Thomas, abondamment illustrées, dans *la Revue des historiens du théâtre* (III).

(2) *Les Deux cent mille situations dramatiques.*

propos. Mais enfin, l'objet, ou le prétexte comme on voudra, de cette recherche philosophique et même « scientifique », c'est le théâtre. A vrai dire : non. En effet, M. Souriau s'est lui-même très strictement limité (moins peut-être qu'il ne paraît), à un aspect, un élément dramatique ; bref, à un côté de la question : la *situation* dramatique. Est-ce un grand ou un petit côté?

Il semble évident, dès l'abord, que la situation, pour M. Souriau est un élément essentiel du drame, sans quoi il ne lui aurait pas consacré le premier ouvrage où sa pensée s'applique au théâtre. Mais si, par hasard, la situation n'avait, au fond, pas d'importance? Si elle n'existait pas : s'il n'y avait pas de situation au théâtre (1)?

Je me félicitais de cette attention des philosophes, éveillée au théâtre. Comme il serait dommage qu'elle passât à côté, ne s'intéressât qu'à un simulacre. M. Souriau est un des maîtres de l'esthétique française. Je suis donc assuré que ce qui l'intéresse, par définition, c'est l'art : ici, l'art dramatique. Les points d'application de l'esthéticien, et ses points d'appui, sont donc les œuvres et les artistes, la création et les créateurs.

Or, à peine ouvert le livre, on est alerté par l'éclectisme des références qui vont impartialement, scientifiquement, de Shakespeare (mais jamais Claudel ; on le note : c'est un signe) à Armont et Gerbidon pour ne citer que les morts ; encore qu'en réalité, et il fallait bien s'y attendre, l'idée de situation s'illustre mieux et plus souvent par *Baignoire B* que par *Bérénice*, par *l'École des cocottes* que par *l'École des femmes*, et qu'elle trouve à s'épanouir librement, quoique mathématiquement, dans *le Revolver de Venise* ou dans *Ma sœur de luxe*. Je ne choisis pas ces titres par une sollicitation facile, mais pour fixer déjà un repère. Le ton, le registre des titres de pièces de théâtre sont tout à fait singuliers et révélateurs, sans équivalent dans la littérature et l'art qui se veulent tels. Une œuvre d'art peut s'appeler *le Cocu imaginaire*. — *Mon cocu de mari*, ou même : *N'te promène donc pas tout' nue* ne seront jamais les titres d'une œuvre d'art. — Deuxième remarque : à un critique, et moins encore à un philosophe, qui prendrait pour sujet d'étude la création romanesque, viendrait-il à l'esprit de considérer le roman — par quelque biais que ce soit : celui du temps romanesque, ou — pourquoi non? — de la situation romanesque — indifféremment à travers Balzac, Stendhal, Proust, Gyp et Michel Zévaco? — Encore ai-je tort d'écrire « indifféremment » : de préférence chez Michel Zévaco ou Gyp (Gyp que, précisément,

(1) La situation, aux yeux de M. Souriau, a une importance si vitale qu'il lui apparaît qu'en mettant au jour 210 141 situations contre les 36 situations de Gozzi, il rend le souffle, la vie, l'espoir au théâtre. Or, n'y eût-il qu'*une* situation, le théâtre pourrait fort bien en vivre. Une des formes dramatiques les plus belles, les plus efficaces — le *Nô* — n'a vécu longtemps que sur un nombre très petit de situations, toujours les mêmes. Et peu importe. Comme peu important les dénouements chez Molière. Le nombre de situations possibles est tout à fait indifférent au poète dramatique ; comme il lui est indifférent qu'il reste ou non des situations « libres ». La situation est le moindre de ses soucis.

les hasards ou les rigueurs de la « situation » font, chez M. Souriau, voisiner avec Sophocle, et Œdipe avec Napoléonette). Ou bien encore : l'esthéticien interrogeant la statuaire s'adressera-t-il en même temps au Portail des Rois et aux vitrines de Saint-Sulpice?

Je crois ainsi me faire entendre : il ne s'agit nullement d'une question de hiérarchie, tout à fait vaine, mais d'une question de nature.

On a tout simplement accoutumé de comprendre, sous le nom de *théâtre,* des espèces radicalement étrangères, puisque les unes sont de l'art et que les autres n'en sont point. Comme on comprend d'ailleurs sous le même nom de *musique*, le final, par exemple, de *Don Giovanni* et *Elle avait oublié quelque chose au Chili* (qui pourrait être aussi bien un titre de vaudeville). Mais pour la musique, personne (enfin personne qui vaille) ne s'y trompe. Pour le théâtre, la confusion est générale. Elle a d'ailleurs une explication dans une circonstance accidentelle : la dégradation du théâtre pendant cinquante ans (où le théâtre fut précisément Gerbidon et Capus, non Claudel), et dans certaines servitudes permanentes. Confusion grave, car elle contribue peut-être à vider le vrai théâtre de sa substance, en tout cas à lui rendre la vie ou la résurrection plus difficiles encore, à le compromettre, à le déconsidérer ; c'est ce malentendu qui faisait Gide mépriser le théâtre, le regarder comme un art inférieur, en attendant pas d'art du tout.

La première précaution à prendre est une précaution de vocabulaire. Parler d'art dramatique, c'est se définir. Dès lors, n'est-ce pas l'art dramatique, à l'exclusion de toute autre industrie, que se propose pour objet l'esthétique?

Or, à y regarder de près, entre ces deux versants opposés, étrangers, que sont cet art et cette industrie, la ligne de partage n'est-ce pas, comme par hasard, la situation? — On sait déjà que « comédie de situation » définit un théâtre inférieur par rapport à « comédie de caractère », « comédie de mœurs. » A propos de la reprise du *Dindon*, M. Bourget-Pailleron ne rappelle-t-il pas que Jules Lemaître (on ne peut trouver deux noms plus rassurants, moins compromis avec « l'avant-garde », le « théâtre d'art ») comparant *les Surprises du divorce* et *Bérénice* remarquait, à peu près, qu'ici il y avait deux êtres, leur destin et rien d'autre, là des combinaisons ; et encore : que la tragédie était un art et le vaudeville une algèbre. La théorie des situations de M. Souriau, aussi est une algèbre ; à dire vrai, c'est la même, ou la même géométrie. Seulement, nous sortons sans cesse des limites de l'épure qui est l'art dramatique. On a vu que l'algèbre-situation pouvait amener dans la même équation Sophocle et Gyp affectés du même signe.

Que ce signe soit un signe du zodiaque ne suffit pas à me consoler. Non que je n'estime à leur prix, ni ne goûte à leur saveur, les combinaisons mathématiques et astrologiques de M. Souriau et tout ce qu'il en obtient. Mais je n'aime pas que le théâtre en fasse les frais.

Au fond, on ne saisit jamais exactement l'instant où, avec un

diabolisme humoristique, le philosophe se déguise en prestidigitateur. Il s'efforce de réduire le théâtre, de le forcer, de dissiper son mystère, jusqu'à ce que — mis enfin en équations, en formules et en horoscopes, décomposé en règles de jeu — il n'en reste rien. Cela ne va pas sans pressions, violences, et sans une espèce de séquestration. Le théâtre ne se laisse pas faire. C'est tout un drame : « Il me résistait. Je l'ai assassiné. »

Ce n'est, Dieu merci ! chez M. Souriau que meurtre simulé. Mais enfin, ce goût du crime « sec » et de la combinaison à longue portée... Je gage que l'éminent philosophe est à la fois joueur d'échecs et amateur de romans policiers. Il doit cultiver l'*ars combinatoria* sous toutes ses formes ; goût non seulement de la combinaison, mais du rébus : ce « rébus », précisément, d'un « dénouement bien cuit » qui tourne autour du mirliton-situation, et fait bon marché de la « grande maladresse » de Molière. Mais cette grande maladresse, c'est le génie dramatique.

Pour jouer avec cette savante et voluptueuse froideur, il faut être assis, les pièces sous la main. Ne se contentant point de saisir le théâtre hors de l'art dramatique (en partie), M. Souriau le saisit encore hors de la représentation. Pour lui, il y a identification de l'art dramatique à la littérature dramatique. Or, je trouve chez lui une idée — entre d'autres — féconde, exaltante, sur le « système des forces ». Oserais-je y apercevoir une parenté avec l'analogie à laquelle j'ai la faiblesse de tenir, entre l'art du drame et l'architecture gothique : système de forces en mouvement, dynamisme intérieur qui s'équilibre au cœur des pierres. Mais l'architecture n'est que potentielle dans le texte ; il y a, du texte *écrit* au texte *représenté*, l'écart qu'il y a du plan (et même de l'élévation et de la vue cavalière) au monument construit. On dira, et légitimement, que l'esprit est dans l'architecte et que le reste est affaire de maçons. Soit. Mais c'est par les maçons (et les sculpteurs, et les verriers) que l'œuvre existe.

Quant à l'*ars combinatoria*, eh bien ! lui aussi il existe : chez le critique — chez l'observateur (guère chez le poète, jamais chez le spectateur). C'est le critique, *après coup*, qui démonte le mécanisme et se récrie sur l'ingéniosité ou le génie mécaniciens du poète. Pour celui-ci le drame, son drame, est une synthèse spontanée dont il ne distingue pas toujours clairement les éléments. Ses personnages le mènent. Le drame ne se monte pas comme un meuble à tiroirs, ne se pose pas comme une équation, ne se trace pas comme un schéma (ici, l'analogie avec le *plan* architectural, calcul de l'équilibre des forces, de la résistance des matériaux..., etc. — cesse d'être valable), mais se conçoit, s'organise, se nourrit du dedans, par fructification et foisonnement comme un être vivant. Shaw, qui au demeurant se faisait illusion sur sa propre vertu dramatique, ne disait-il point : « J'abandonne ce théâtre mécanique aux pauvres diables qui ne savent pas jouer le grand jeu classique qui est le mien. *Une vraie pièce n'est pas construite, elle pousse comme une fleur.* »

M. Étienne Souriau, dans sa préface, est allé au-devant de certaines de ces objections, sans doute parce qu'il sentait qu'il y

prêtait le flanc. Que « le fond de ce livre soit scientifique », je l'admets volontiers et j'admire toute la construction. A condition qu'elle repose en l'air. Car, pour me résumer, je ne crois pas que la situation soit un « élément très important de la création, de l'invention, de la composition » dramatiques, ni qu'elle soit, pour employer le jargon moderne, la technique de base du poète dramatique (du vaudevilliste, oui). M. Souriau se défie à l'avance des gens qui ont « des idées » sur le théâtre. Des idées, passe encore. Mais il est une idée, ou plutôt une vérité dramatique qui exclut nécessairement les autres. On s'en excuse : quand une religion est en péril, c'est alors qu'elle suscite, exige l'intolérance.

Cela dit, il va sans dire — et d'ailleurs, pour plus de sûreté, je n'ai cessé de le redire — que la notion de situation, sous cette forme dévorante, n'est visée que dans ses rapports avec l'art dramatique, et en ce qu'elle introduit au cœur de celui-ci un principe qu'on croit propre à le fausser, le dégrader et le corrompre. Mais M. Souriau nous montre assez comment le thème de situation pris en soi, et la virtuosité diabolique et faussement désinvolte à en jouer, prêtent à un mouvement de pensée ingénieux ou profond. Et c'est justement le lecteur qui n'a pas d' « idées » sur le théâtre qui jouira en toute sérénité de l'ouvrage et trouvera une nourriture sans mélange dans sa riche substance philosophique.

YVES FLORENNE.

LE CINÉMA

RENTRÉE DES CLASSES

Dans *Réflexion faite* (1), René Clair publie la lettre d'un écrivain qui a, nous dit-il, de bonnes raisons de savoir ce qui se passe autour des écrans :

« *Combien agréable, fructueuse et rassurante est la besogne du critique de cinéma! Que de solides positions de reste! Considérez, je vous prie, le vaste champ dépréciatif ouvert à sa charrue, je veux dire aux bœufs pesants de sa jugeote. Ce sujet est-il bon? C'est la mise en scène qui est exécrable... (subdivisions : le sujet est bon, mais mal développé — le dialogue est mauvais — le découpage trahit le sujet —). La mise en scène est-elle excellente? Il est dommage de voir appliquer un tel talent à des sujets si minces, ou si détestables... (subdivisions : les raisons esthétiques qui font que le sujet ne plaît pas au critique, plus les raisons éthiques, plus les raisons politiques...) Le sujet a-t-il des prétentions? Le film est prétentieux. Le sujet n'a pas de prétentions? Ce n'est pas ça qui fera avancer notre pauvre vieux cinéma français... Le sujet peut être bon, bien traité, mais malheureusement la photo est terne (ou trop brillante) — ou le son déficient (ou sec, ou mou, ou cassant, ou pâteux, ou sourd, ou criard)... Chose plus fantastique encore! le prix de fabrication intervient dans le jugement! Exactement comme on eût dit à Renoir :* « *Charmantes,* « *vos baigneuses, mais au prix où est le vermillon, votre tableau a* « *dû revenir beaucoup trop cher le centimètre carré, essayez donc du* « *carmin délayé la prochaine fois.* » *On s'occupe d'apprendre au* « *lecteur qu'à soixante millions le film serait bon, mais que pour cent,* « *on n'en a pas pour son argent.* »

René Clair nous propose ensuite le témoignage de Paul Eluard :

« *Au temps où, avec quelques amis, nous allions très souvent au cinéma, il se produisait un curieux phénomène. Nous étions ordinairement d'accord à peu près sur toutes choses. Mais jamais sur le cinéma. Il n'y avait jamais d'aussi interminables, irréductibles discussions qu'à propos des films que nous venions de voir.* »

La besogne agréable, fructueuse et rassurante, que nous exerçons si maladroitement, et pour le plus grand divertissement de nos critiques, n'est donc pas si aisée qu'il y paraît puisque des hommes sérieux et qui ne font pas profession de tenir des chro-

(1) Éd. Gallimard.

niques de cinéma, n'arrivent pas à s'accorder sur la valeur des films.

René Clair nous donne enfin la raison de ce « curieux phénomène » :

« Il ne se produisit pas seulement au sein de l'équipe surréaliste, il se produisit, il se produit encore parmi tous les spectateurs quelles que soient les affinités de culture ou de goût qui existent entre ceux-ci. Le cinéma est d'une telle nature que les moyens de jugement que nous employons d'habitude à l'égard des arts et des écrits ne conviennent pas aux œuvres qu'il fait naître. »

★

Il n'est pas un film qui ne soit un bon exemple des malentendus dans lesquels le cinéma se débat. Ainsi René Clair nous convainc aisément quand il nous assure que l'*auteur* d'un film, c'est le réalisateur, l'homme qui fait les images. Les images sont faites à propos d'un scénario, sorte d'argument qui est au film ce qu'est une page de Suétone à la tragédie de Racine que cette page a inspirée. Mais considérez maintenant *les Mains sales*, adapté et réalisé par M. Fernand Rivers d'après la « pièce célèbre » de Jean-Paul Sartre (ainsi que dit le générique). Qui est l'auteur de ce film? Fernand Rivers, qui a inventé quelques images assez pauvres (six soldats allemands sortant d'une taverne, embrassant les filles, puis se mettant à défiler pour rejoindre leur caserne ; dix-sept misérables figurants illyriens faisant queue devant une boulangerie ; etc...) Ou J.-P. Sartre? On ne peut pas dire que la pièce de Sartre soit « trahie » puisqu'elle consistait en deux ou trois scènes qui sont presque intégralement reprises dans le film, mais elle n'a pas été traduite en images, elle n'a pas cessé d'être du théâtre : la camera n'a rien *inventé* et s'est contentée de regarder, d'enregistrer, ne manifestant son autorité que par un usage abusif et inutile des gros plans. Ici, tout l'intérêt est porté sur le dialogue, trop abondant, et sur les comédiens dont deux au moins sont excellents : Pierre Brasseur, dont le jeu est plus sobre et plus serré que celui qu'il nous a montré dans *le Diable et le Bon Dieu* et Daniel Gélin, crispé, concentré, beaucoup plus à son affaire décidément dans le drame que dans la comédie.

★

J'imagine que la critique sera très sévère pour *les Deux gamines* de M. Ph. de Cannonges. Ou elle éreintera ce film ou elle le passera sous silence. On ne saurait lui en tenir rigueur. Si, selon René Clair, le rôle de la critique est de défendre auprès du public des œuvres qui risqueraient, sans elle, de passer inaperçues, c'est perdre son temps que d'établir les mérites ou les fautes de ce mélodrame. Il attendrira le cœur des foules, et nos chroniques n'y changeront rien. Il ne met pas en cause le cinéma. Il s'agit de bien autre chose : il s'agit de faire pleurer. Le goût, ou le bon goût, n'ont rien à

voir dans cette affaire. Êtes-vous tendre de cœur, ou ne l'êtes-vous pas? C'est toute la question. Il convenait néanmoins de signaler la résurrection du mélo de type classique, modèle 1865, modifié en 1880, avec ses grands-pères méchants, ses gouvernantes tyranniques, ses pères veules (contrefaçon des pères nobles), ses parrains bons comme la romaine, ses petites filles en larmes, ses princes charmants et ses princesses sottes.

★

On a repris *Adémaï aviateur* au cinéma d'Essai. Ce n'est pas une erreur. Ce film que l'on pouvait croire destiné à des fins seulement commerciales et condamné à mourir jeune résiste au temps : ce qu'il fallait démontrer. On voit mieux aujourd'hui qu'il y a quinze ans que Noël-Noël a inventé un personnage et que ce personnage vit. Il a la force et la santé des types. Il fait partie de notre répertoire comique. La mode n'a pas joué contre ce film. Elle a joué en sa faveur.

★

L'Ombre d'un homme. Sans aucun doute le meilleur film, de très loin, paru sur les écrans ces mois derniers : un film sans faute, et qui investit le spectateur par des moyens discrets, cachés et contre lesquels on n'est pas prévenus. L'anecdote rapporte la dernière classe, la dernière journée d'un professeur de grec dans un collège anglais. Mais ici l'anecdote n'est rien, et le *climat*, tout. En ce sens, *l'Ombre d'un homme* se rapproche bien davantage de *l'Ombre d'un doute* (qui n'a aucune parenté anecdotique avec lui) que de *Good bye Mr. Chips*, qui montrait aussi les adieux d'un vieux professeur et de son collège.

C'est un film souterrain. Où commence-t-il? Où finit-il? Et quelle en est la conclusion? Nul ne le dira. Et qui départagera les responsabilités de ce mari et de cette femme, incapables de retrouver même les raisons de leur ancienne tendresse, mais qui vivent l'un auprès de l'autre comme deux ennemis chargés de haine? La folie ne les guette pas, on pense néanmoins à Pirandello. La mort, sous le visage du meurtre ou du suicide, ne hante pas les couloirs de ce collège, on pense pourtant à Strindberg. C'est à la froideur, presque glaciale, du style que l'on doit de soupçonner les feux qui dévastent ces cœurs.

Michael Redgrave économise les gestes et les intonations jusqu'à l'avarice. Il joue au dedans. On ne peut pas imaginer un jeu plus éloigné du mime ou du théâtre. Redgrave réussit le prodige de ne pas livrer son personnage, mais nous finissons par le connaître mieux que s'il se racontait. Poussée à cette extrémité presque inhumaine, la pudeur devient la forme la plus troublante de la confidence.

MICHEL BRASPART.

LA MUSIQUE

TROIS FESTIVALS : AIX-EN-PROVENCE, BAYREUTH, SALZBOURG

Dut-on irriter ceux qui professent que les festivals se multiplient à l'excès, et que ce sont de dangereux fléaux, l'on doit à la vérité de dire que ceux auxquels on a assisté en juillet et août n'ont pas paru saturer la capacité d'absorption du public. Bien au contraire. Et, pour être précis, il convient de signaler que, dans l'ensemble, les festivals 1951 ont connu une affluence supérieure encore à celle des années précédentes. En particulier, Aix-en-Provence, Bayreuth et Salzbourg ont joué à bureaux fermés. Il serait donc convenable que ceux qui n'aiment pas ça n'en dégoûtent pas les autres.

Le festival d'Aix-en-Provence, grâce aux imaginations conjuguées de MM. Roger Bigonnet, Gabriel Dussurget et Marc Pincherle, a atteint en quatre ans l'âge de la maturité. Il possède maintenant ses habitudes, ses silhouettes familières, ses traditions, ses rites. Il a trouvé son équilibre, et s'il ne s'impose pas de thème conducteur, il se situe dans l'ensemble en un climat de classicisme latin qui trouve dans la ville d'Aix son décor idéal.

Il s'impose par contre une exigence que l'on ne peut observer partout : celle de n'offrir que des spectacles et des auditions d'une mise au point parfaite. C'est sans doute l'un des festivals où l'on « répète » le plus, où la préparation est la plus longuement soignée. Enfin, s'il fait appel à des artistes chevronnés que l'on a plaisir à retrouver chaque année sous les platanes du Cours Mirabeau, tels Hans Rosbaud, Emmy Loose, Fritz Ollendorf, Eugenia Zareska, Robert Casadesus, etc... il s'attache à faire connaître de jeunes artistes qui sont parfois des révélations assez sensationnelles.

Ainsi en a-t-il été cette année de notre baryton national, Gérard Souzay, qui faisait ses débuts au théâtre dans le *Matrimonio segreto* de Cimarosa. Jusqu'alors, il semblait redouter la scène : son expérience et son succès d'Aix vont lui permettre de sortir de la spécialisation un peu étroite où il restait confiné. La même œuvre nous révélait également deux cantatrices remarquablement douées, Graziella Sciutti et Pierrette Alarie, ainsi qu'un décorateur de grand talent, François Ganeau.

Le grand événement était, bien entendu, *l'Enlèvement au sérail* de Mozart. Ceci d'abord en raison de l'ouvrage lui-même, ce chef-d'œuvre miraculeux de l'opéra-comique que l'on n'a pas l'occasion d'entendre en France d'une façon valable — et à cette occasion

revient en mémoire la représentation proprement scandaleuse qu'en donnait l'hiver dernier le théâtre national de l'Opéra. Ensuite en raison de l'excellente et intelligente mise en scène de Pierre Bertin. Enfin et surtout à cause des décors et des costumes d'André Derain qui, faisant ses débuts au théâtre musical, a déployé des trésors de fantaisie et d'imagination. Au surplus, tout cela animé et dirigé dans un style splendide par Hans Rosbaud.

Encadrés par des spécialistes aussi solides qu'Emmy Loose, étincelante Blondine, et Fritz Ollendorf, Osmin d'une merveilleuse truculence, deux nouveaux venus, là encore, faisaient leurs premiers pas sur la scène lyrique : Maria de Los Angeles Morales (dans le rôle de Constanza), jeune cantatrice assez prodigieusement douée et dont un peu de travail fera vite une artiste complète ; Ernst Haeffliger, magnifique ténor d'oratorios et de passions à qui la pratique donnera sans tarder l'aisance qui lui manquait dans les élégants atours de Belmonte.

En tout cela, comme dans la charmante représentation du *Téléphone* de Menotti donnée par Graziella Sciutti et Michel Roux, ainsi que dans les concerts dirigés par Günter Wand, Jean Martinon, Renato Fasano, Ernest Bour, et Ansermet, la tradition d'excellence aixoise s'est confirmée une fois de plus.

★

C'est à la renaissance d'une toute autre tradition que nous conviaient les petits-fils de Wagner à Bayreuth où le *Festspielhaus* était silencieux depuis six années pour tout un mélange de raisons bonnes et mauvaises dans l'ordre artistique comme dans l'ordre politique. Le récit de cette reprise des grands pèlerinages wagnériens nécessiterait des développements qui n'ont pas leur place ici, ne serait-ce que par les discussions et polémiques qu'elle a fait naître. On a vu en effet des critiques réputés sévères manifester un enthousiasme sans réserve, et on a entendu des gens crier au scandale et à la trahison. Tout cela, mon Dieu, est bien excessif, et la juste vérité se tient en des zones beaucoup plus moyennes.

Les organisateurs ont voulu faire renaître la tradition wagnérienne en rompant, en bloc, avec tout un ensemble de traditions wagnériennes concernant la mise en scène, les costumes et les décors. S'ils ont ainsi fait, c'est d'abord, dans une certaine mesure, un peu malgré eux : pour suppléer à l'insuffisance des moyens matériels. Mais aussi dans un esprit volontaire de simplification, de stylisation et de modernisation. A cet égard, il semble que leur intention dominante ait été d'enlever aux représentations du *Ring* et de *Parsifal* tout le côté pompier qu'affecte très volontiers la présentation traditionnelle des opéras. Or c'est en grande partie ce pompiérisme chronique qui est responsable de la désaffection dont témoignent les jeunes générations à l'égard du théâtre lyrique. Et il semble bien que ce soit pour lutter contre ce phénomène regrettable — mais non inexplicable — que Wieland Wagner ait pris la responsabilité de rajeunir aussi radicalement les spec-

tacles. Qui oserait affirmer que le jeu n'en valait pas la chandelle? Quelques vieux wagnériens sclérosés dans leurs habitudes l'ont fait — c'est dans l'ordre — et ont condamné le tout au nom de quelques soit disant vérités révélées. « De mon temps... » etc...

La question est heureusement un peu plus subtile! Le décorateur et metteur en scène a traité les œuvres en style symboliste, ce qui ne paraît pas contraire à l'esprit même de ces œuvres. Au surplus, il est bien évident qu'un certain schématisme symboliste satisfait mieux les générations de spectateurs actuelles qui, par ailleurs, ne sont plus sensibles au réalisme des anciennes mises en scène traditionnelles.

Est-ce à dire que les réalisations de Wieland Wagner soient indiscutables? Non pas! Et il n'y prétend nullement. Il y a de l'excellent, du bon, du moins bon, et du mauvais. Le contraire eût été anormal, et il eût été miraculeux qu'une expérience de cette envergure, la recréation de ce gigantesque univers wagnérien, pût se réussir du premier coup en ses moindres détails. Les leçons de cette tentative devront servir à perfectionner quelques-unes des réalisations matérielles d'une conception qui est excellente en son principe.

L'examen de la question purement musicale nous entraînerait bien au delà des limites d'un tel article. Je dirai seulement que le niveau musical n'a pas atteint celui des cycles d'avant-guerre. Il a rarement dépassé une honnête moyenne, ce qui, pour la Rome wagnérienne, est insuffisant. Très rarement on a eu le grand frisson. Dans ce domaine aussi on avait voulu innover — mais avec moins de bonheur — en ne faisant appel qu'à une majorité de jeunes artistes : à quelques exceptions près, la majorité d'entre eux ne possédait pas à fond l'expérience et la formation wagnériennes nécessaires.

Au point de vue de la direction, deux chefs alternaient au pupitre : Hans Knappertsbusch qui reste dans la grande et solide tradition germanique, et Herbert von Karajan qui semble essayer d'en sortir, ce qui me paraît beaucoup moins heureux.

★

A Salzbourg, menu un peu spartiate cette année. Deux spectacles de grande allure dominent cependant cet ensemble de programmes qui ne se recommandaient ni par leur densité, ni par leur originalité : *Wozzeck* d'Alban Berg, et *la Flûte enchantée* dirigée par Wilhelm Furtwängler.

Wozzeck, il faut le rappeler sans cesse, est un des plus hauts chefs-d'œuvre du théâtre lyrique au XXe siècle. A peu près inconnu en France, cet ouvrage du musicien viennois élève de Schönberg fut composé vers 1920 sur un poème dramatique de l'étrange préromantique allemand George Büchner. Quinze scènes d'une concision et d'une densité extraordinaires, d'une puissance expressive irrésistible dans le tragique, le violent, le burlesque, le sensuel, le sordide ; quinze scènes d'une architecture admirable de subtilité et de vigueur, s'articulant avec une habileté inouïe, et dans

lesquelles Berg a su utiliser magistralement, suivant les circonstances, des procédés de déclamation allant du *bel canto* au *sprechgesang*, l'emploi de ce dernier étant le plus fréquent et le plus remarquable. La représentation de ce terrible fait divers musical était dirigée par Carl Böhm, chantée — pour les deux interprètes principaux — par Christl Goltz et Josef Herrmann, et mise en scène par Oscar Fritz Schuh : tous quatre semblent d'un commun accord avoir mis l'accent sur le côté prosaïque, naturaliste de l'œuvre, ce qui a été fort discuté. Il est possible que cette interprétation de caractère assez vériste n'ait pas été très exactement celle souhaitée par l'auteur, mais il faut dire aussi qu'elle n'empêche nullement l'âcre poésie de l'œuvre de se dégager, et qu'elle n'est pas contraire à sa pulsation dramatique.

On a également discuté *la Flûte enchantée* de M. Furtwängler que l'on donnait, cette année, dans l'ingénieux décor de la *Felsenreitschule*. C'est la plus belle représentation à laquelle il m'ait jamais été donné d'assister. Furtwängler débarrasse l'œuvre de tout ce que, par tradition, on cherche à y mettre d'enfantin et de niais. Il en fait une chose profondément religieuse. Il ne recherche aucun effet facile dans la noblesse, l'éloquence ou l'expression. Tout cela est droit, pur, naturel. C'est une interprétation exemplaire de classicisme. Et elle bénéficie d'une distribution exceptionnelle : Irmgard Seefried, divine Pamina, l'une des plus grandes cantatrices de notre temps qu'il faut regretter de ne pas entendre plus souvent à Paris ; Anton Dermota, Tamino charmant, de très beau style, et d'une incroyable jeunesse si l'on songe à la longue carrière qu'il a déjà derrière lui ; et, pour ne citer que les principaux, Erich Kunz, Papageno irrésistible qui, la veille au soir encore était à Bayreuth un Beckmesser non moins irrésistible, et qui se confirme comme un des plus merveilleux barytons bouffes que l'on puisse entendre.

CLAUDE ROSTAND.

LES BEAUX-ARTS

LA TROISIÈME HIRONDELLE

Le fait artistique le plus marquant de cette fin d'été, nul doute que ce ne soit la consécration, le 16 septembre, par l'archevêque de Besançon, de l'église du Sacré-Cœur de la petite ville industrielle d'Audincourt près de Montbéliard. Assy, Vence, Audincourt... Ces trois hirondelles feront-elles le printemps? L'architecte de ce dernier monument est celui des églises d'Assy, du Fayet, de Vougy, le savoyard Novarina, qui y a donné sans doute sa meilleure réussite. Si l'extérieur (desservi, aussi bien, par une situation sans pittoresque ni beauté) n'appelle point, me semble-t-il, de remarques autres que celle de la franchise de l'appareil, la simplicité de la maquette, et le fier élan du clocher, l'intérieur, en revanche, mérite de grands éloges : une nef unique, sans collatéraux, ni transept, se fermant par le demi-cercle du chœur où un autel, très sobre, se dresse sur quelques marches ; aucune avancée, aucun retrait des parois latérales lambrissées sur toute leur hauteur ; un plafond cintré, surbaissé, à la courbe fort harmonieuse ; des proportions vastes dans leurs dimensions restreintes ; une parfaite unité spatiale, d'où se dégage une impression heureuse d'unité spirituelle, de fraternité chrétienne ; et, surtout, une mise en valeur impeccable (et implacable) des vitraux qui constituent l'élément essentiel de cet intérieur. Ceux-ci forment une large frise qui court tout le long de l'édifice, sans solution de continuité, entre le haut des murs et la naissance du plafond. Exécutés en dalle de verre, maintenue par du ciment (ainsi l'avaient déjà été ceux de Cingria à l'église du Fayet), ils ont pour sujet un thème qui convient particulièrement à une église dédiée au Sacré-Cœur : la Passion — la Passion figurée par la représentation des instruments traditionnels : lance, éponge, clous, croix... L'auteur en est Fernand Léger, qui, y a, plus encore qu'à la façade de Notre-Dame du Plateau d'Assy, donné toute sa mesure, son immense mesure. Si jamais l'emploi du mot « génie » est légitime, c'est bien au sujet de ces vitraux ; largeur de conception ; puissance d'invention ; souffle qui confère de l'unité à ces quinze verrières différentes ; ampleur du dessin, évident et monumental ; majesté de la forme ; splendeur inouïe de la couleur profonde, rutilante, mystérieuse, illuminatrice ; accord tel avec l'architecture que l'on ne sait plus si les vitraux sont fonction d'elle ou si elle est fonction des vitraux ; grandeur sacrée enfin, il n'est rien, me semble-t-il, aucune qualité requise par le vitrail et par l'art religieux qui manque à cette œuvre, dans laquelle, abolissant cinq siècles d'errements, Léger a retrouvé l'art et l'esprit du Moyen Age. Que nos bons dévots ne crient pas au scandale parce que l'Église de France de 1951 (tout comme celle de l'Espagne médiévale, qui a fait élever bon

nombre de ses sanctuaires par des musulmans) a fait appel à un non-catholique. Ce non-catholique a montré là que le génie du sacré n'est affaire ni de confession ni d'esthétique, mais de dispositions intérieures et d'art, et qu'un artiste, quand il est véritable, et qu'il s'est assez donné à son art, atteint d'emblée le religieux — si l'occasion lui est seulement accordée de le faire. Et quelle occasion merveilleuse, inégalable, pour un artiste de se surpasser lui-même qu'une commande pour une église ! Autant que le cas de Léger, celui de Bazaine le prouve, qui a également accompli son chef-d'œuvre au Sacré-Cœur d'Audincourt : il a eu à en réchauffer, en éclairer, en spiritualiser la façade extérieure par une mosaïque dont le thème lui a été fourni par deux textes, l'un d'Isaïe conviant le peuple saint à s'abreuver d'eau vive, et l'autre de sainte Marguerite-Marie où la mystique de Paray-le-Monial dit avoir vu les cinq plaies du Christ resplendir comme cinq soleils. Partant de cette double donnée qui lui permettait d'évoquer toute la vie spirituelle avec ses joies, ses épreuves et ses gloires, Bazaine a fait ruisseler tout en haut de la façade, sous l'auvent d'ardoises, en un long bandeau, un fleuve de sang, de feu, d'or et d'azur, d'une majesté incomparable, où de grands rythmes vont s'amplifiant, comme dans une partition musicale, et portent la splendeur d'une couleur saturée. On eût pu craindre que son talent parfois un peu sec, parfois un peu guindé, un peu intellectuel, ne fût accordé ni au mur ni au thème. Il n'en a rien été, et tout, dans cette évocation mystique, n'est qu'ampleur, force, abondance, éclat, et preuve que, lorsque l'occasion en est fournie à un grand artiste, celui-ci ne manque pas, en se renouvelant, d'être égal à sa besogne. Bazaine, Léger — et c'est tout, pour l'instant, du moins, puisque Miro plus tard décorera de vitraux le baptistère situé à gauche de la façade. Mais c'est assez pour établir, plus péremptoirement peut-être encore qu'à Notre-Dame du Plateau d'Assy, qu'en parlant encore pour le génie et l'art, je ne dis pas moderne, mais vivant, l'Église a eu raison.

L'accueil des paroissiens, aussi bien, le prouve, des ouvriers, dans leur quasi-totalité, et qui, le curé du Sacré-Cœur l'a rappelé dans son allocution au cours de la messe de dédicace, ont tout donné, argent, temps, vacances, travail, sueur, prières, amour, avec une générosité digne du Moyen Age. Aucun ne crie au scandale ; tous respectent l'édifice et sa décoration ; la plupart l'aiment et l'admirent ; et si beaucoup ont le sentiment que cela les « dépasse » encore, c'est seulement pour s'en réjouir, et pour penser que ce qui dépasse élève et que le propre d'une vie chrétienne c'est de s'élever… même dans la compréhension de l'art. La partie était téméraire. C'est la gloire du curé du Sacré-Cœur d'Audincourt et de l'archevêque de Besançon de l'avoir tentée, sur les conseils du R. P. Couturier, qui a lui même donné les excellents modèles des ornements sacerdotaux ; et c'est leur salaire d'avoir gagné : Église, peuple et art sont désormais réconciliés. Puisse cette réconciliation n'être pas seulement un baiser Lamourette.

Bernard Dorival.

VARIÉTÉS

CARNETS D'UN AMATEUR DE SPORT

Dimanche 8 *juillet*. — Comme leur nom l'indique, les « Grands Prix Internationaux de Paris » se disputent à Colombes.

L'ancien stade olympique que foulèrent en 1924 les Paddock, Abrahams, Lowe, Nurmi et autres grands seigneurs, conserve des fastes d'antan un souvenir nostalgique. On dirait d'une dame noble condamnée à devenir cuisinière, elle qui a fréquenté des princes, des ducs et des altesses, mon cher ! Après un quart de siècle, elle n'en a pas encore pris son parti. Définitivement accablée par l'humiliation majeure qu'on lui a infligée depuis en ramenant sa piste de 500 à 400 mètres, elle garde désormais la contenance morose et méprisante de la femme qui a beaucoup souffert. (Une fois l'an, à l'occasion de la finale de la Coupe de France de football, elle sort de sa réserve, met ses atours et ses bijoux, s'abandonne aux bras de la foule. Aux amateurs de football, elle n'a rien à reprocher — et puis s'encanailler ainsi n'est pas déchoir, puisque « les autres » n'en sauront rien... La finale de la Coupe, c'est le 14 juillet de Mme de Colombes.)

Tout ça n'est pas drôle, mais il faut avouer que l'organisation fédérale ajoute singulièrement à la froideur de la maîtresse de maison. Le speaker bafouille, les épreuves passent inaperçues ou traînent en longueur et la cérémonie ridicule de la montée sur le podium (« Donnez-nous aujourd'hui notre solennité quotidienne... ») et de la remise des récompenses achève de donner à ces « Grands Prix Internationaux » l'allure d'une fête champêtre étriquée que l'on quitte abruti, sans autre souvenir qu'une migraine tenace. C'est du milieu de cet ennui qu'ont jailli deux grands moments ; je n'aurai pas emporté seulement la migraine...

Au saut à la perche, trois concurrents restent en présence à 4 mètres : le Suisse Hofstetter, l'Américain Jensen et le Français Sillon. Hofstetter franchit difficilement cette hauteur au dernier essai : il sera éliminé à 4 m. 10. Les 4 m. 10, Sillon les a passés, en souplesse, au premier essai ; Jensen, en force, au second. Le Français est en tête. A 4 m. 20, qu'il saute du premier coup, l'Américain reprend l'avantage. On met la barre à 4 m. 27. S'il passe, Sillon battra son propre record de France et remportera très probablement la victoire sur Jensen qui vient d'échouer à son premier essai...

Il se recueille, attendant l'inspiration. Le voici parti ! Lui, d'ordinaire assez lent, court à toute allure, à grandes foulées décidées ; la perche, horizontale, part de son flanc comme une lance. Hop ! un appel du pied. La perche semble plier sous l'effort et tout le corps monte, monte, s'enroule autour de la barre, la franchit pendant que les bras repoussent la perche, devenue bois mort, puis se rejettent en arrière pour passer à leur tour. Le public, debout, applaudit le pantin qui retombe, désarticulé, dans la fosse de sable. Ils ont tous franchi 4 m. 27, ils ont tous battu le record de France et bouté l'Américain hors de Colombes...

Au coup de pistolet donnant le départ du 800 mètres, les concurrents sont partis comme pour un 100 mètres. Chaque homme paraît à la limite de ses possibilités. Seul, El Mabrouk, l'Algérien sombre, caracole en tête, la foulée élastique. Quand retentit la cloche, à mi-course, il a 10 mètres d'avance sur Brown, l'Américain noir comme un diable, qui court assis, avec un grand mouvement des bras et, sur le visage, la grimace de l'homme qui va se noyer. L'écart reste pourtant le même entre les deux champions. Dans le dernier virage, le Malin tire plus fort encore sur les bras et, à l'agonie, réussit à rejoindre le petit démon qui croyait lui échapper. Plus que 50 mètres de course. Brown démarre et l'emporte de 5 ou 6 mètres sur El Mabrouk qui lève en vain les bras au ciel. Il n'y a pas de bon Dieu : aujourd'hui, c'est le diable qui fait des miracles !

Lundi 16 juillet. — J'avais oublié le Tour de France. Il bat pourtant son plein. (Un son étrangement fêlé si c'est l'étymologie sonoriste qui a raison contre l'étymologie possessive de ce son-là.)

L'Équipe d'aujourd'hui m'apprend que « le flamboyant exploit de Koblet a stupéfié Bobet, Coppi et Gem ». (Gem ! Cette pierre précieuse n'est pas un surnom, mais le patronyme tronqué d'un coureur de Clermont-Ferrand. Ces Auvergnats feraient des perles avec du cochon !) Jacques Goddet — M. Homère — affirme que « jamais il ne s'est dégagé d'un chevalier à vélo un tel rayonnement ». (Car que faire en un cycle à moins qu'on ne rayonne?) Quant à la légende de la photographie représentant le chevalier rayonnant — un gros plan de cuisses — elle ne craint pas de mélanger les métaphores dans les creusets de l'Histoire et de la Mythologie en traitant Koblet d' « Apollondu vélo ». Et c'est sans doute à cause des Muses que le sous-titreur inconnu conclut ainsi :

« Ugo nous a remis en mémoire les vers de Baudelaire :

« *Là tout n'est qu'ordre et beauté,*
Luxe, calme, volupté... ».

Gentil Ugo, quand même, et précieuse mémoire !

Dimanche 22 juillet. — Un ami m'accompagne à Colombes, aux Championnats de France. Presque un profane en athlétisme, mais acteur et metteur en scène de profession. Je redoute son jugement. Je prends des précautions : « Tu verras, il y a beaucoup de désordre, beaucoup de trous. Ça n'a pas la grandeur et la

pureté des Jeux Olympiques, des Championnats d'Europe ou d'une grande rencontre entre deux nations. Aujourd'hui, c'est plutôt une fête de famille : les quelques minutes de beauté émergent à l'improviste de la confusion, presque involontairement... »

Peine inutile. Il goûte tout : le délayage un peu fastidieux des séries, les courses trop facilement gagnées, les grands temps morts entre les épreuves, les longs palmarès inutiles débités par le haut-parleur. J'ai l'impression qu'il retrouve l'atmosphère des répétitions au théâtre : le même mélange de fièvre et d'abrutissement, de travail et d'improvisation. De temps en temps une scène, mieux mise au point ou plus inspirée, se déroule sur le plateau dans sa perfection définitive : c'est Mimoun, seul contre le temps, approchant de quelques secondes son record sur 10 kilomètres, avec son allure de rongeur obstiné ; c'est le 400 mètres qui met aux prises six champions de classe presque égale mais aux moyens totalement différents ; c'est le saut en hauteur où le revenant Thiam Papa Gallo se classe second derrière Damitio après avoir paru le dominer de la tête et des épaules.

Le reste est gris, très gris. On aura beau employer au maximum les Bailly, Heinrich, El Mabrouk, Damitio et Mimoun, ce n'est pas avec ces quelques hommes-orchestres et cinq ou six très bons spécialistes (Sillon, Guyodo, Thiam, Marie, Maissant...) que la France battra la Grande-Bretagne, dans quinze jours, à White-City. Le bloc anglais est d'une autre trempe.

Jeudi 26 juillet. — Les échos affaiblis du monde sportif m'arrivent par les journaux locaux dans le village de Haute-Savoie où je passe mes vacances. C'est ainsi que j'apprends qu'en Italie « Coppistes » et « Bartalistes » en sont venus aux mains : on compte une centaine de blessés. Et il y aura encore de mauvaises langues pour affirmer que tout ça n'est pas sérieux !

Je croyais que *l'Équipe* et les journaux parisiens du soir avaient le monopole de la grandiloquence à relents littéraires à propos du Tour de France. Je m'aperçois que, sur ce point au moins, certains journaux de province ne le leur cèdent en rien. Jacques Goddet doit pâlir de jalousie en lisant les « trouvailles » de son rival du *Dauphiné libéré* qui titre, au lendemain de la défaillance de Coppi, « LA DAMNATION DE FAUSTO » et qui appelle Koblet : « *Ugo, de la légende des cycles.* » Décidément, par ces grosses chaleurs, la pédale monte vite à la tête !

Vendredi 3 août. — Je me réjouis du magnifique exploit réussi par Jany, Boiteux, Bernardo et Blioch, donnant à la France un des plus beaux records du monde de natation : celui du relais quatre fois 200 mètres. Je m'en réjouis surtout parce que tout ce qui peut donner une impulsion à ce grand sport, trop souvent traité en parent pauvre, doit être bienvenu à notre époque de confusion sportive, de Tour de France, de Catch, de Six Jours et d'Ange Noir du Ring.

Je m'en réjouis et je m'en inquiète parce que l'expérience prouve — elle l'a abondamment prouvé en athlétisme ces der-

nières années — que les luttes contre le temps restent en marge de l'esprit profond du sport. Ladoumègue, Hansenne ou Jany, champions olympiques auraient été infiniment plus grands que Ladoumègue, Hansenne, Jany détenteurs provisoires de records du monde. L'obsession du « temps » nuit à la volonté de victoire et la primauté du « temps » sur la victoire marque le début de la décadence.

Mardi 7 août. — Conformément aux prévisions, la Grande-Bretagne a surclassé la France à White-City. Les Anglais se moquent des temps, mais ils sont les meilleurs athlètes d'Europe. On ne voit que les Allemands — de la Petite Allemagne pourtant — pour les menacer : bientôt la hiérarchie d'avant-guerre se trouvera rétablie. (Un seul nouveau venu parmi les ténors : l'U. R. S. S. — et cela non plus n'a pas de quoi surprendre.)

En attendant, le France-Suède des 1er et 2 septembre fait figure de match de consolation entre deux champions sur le déclin, valeureux certes, mais un peu trop vieux, un peu usés... Deux pays que quelques triomphes passagers ont conduit à prôner une méthode systématique; or, en course à pied comme ailleurs, l'esprit de système est un esprit de mort.

J'oubliais : Ugo Koblet a remporté le trente-huitième Tour de France. On reconnaît les cyclistes suisses, sur les routes de Haute-Savoie, à leur façon fière, un peu méprisante, de pédaler.

ETIENNE LALOU.

PROMENADES

LA TÊTE

C'est de là que nous redescendions dans une plaine de terre jaune, de loess. Une plaine ! Peut-on appeler cela d'un nom géographique connu ! Le loess n'est comparable qu'à un décor de cauchemar romantique. Très puéril d'appareil, assez mal dessiné, tout en lames et en brèches, en ravines et en découpures. De la poussière, tassée pendant des milliers d'années, et où les routes ont fait leur sente, profonde à vingt mètres. — Précaire et vieillot. Pas effrayant du tout, ou bien, pour rire… C'est là, pourtant… Nous étions encastrés dans la caravane, les mules devant, les chevaux au milieu, et une chaise à mules, toujours à la traîne. — On se laisserait aller volontiers à cette hypnose de la route au pas, le long du jour. Tout à coup, une pagode. Une de plus ; mais celle-ci très pleine de débris et de boue. Elle venait d'être inondée : le Fen-ho, dont nous descendions la vallée, s'était trompé de lit une fois entre bien d'autres et avait pris par les champs voisins. La pagode tenait à peine debout dans le limon frais. Portes absentes. — On voyait son délabrement jusqu'au fond : à en avoir pitié ou dégoût : les magots en torchis et en stuc bavaient leurs traits, et suintaient leur mauvais vernis. L'un surtout, les yeux au ciel, les joues roses et jaunes, qui puait fortement le Saint-Sulpice chinois.

Nous passions, Régis et moi, un peu déçus, quand j'avise une autre statue, noire de boue, mais surmontée… oh ! d'une tête qui ne ressemblait à rien autour d'elle. Un coup de pommeau de cravache au front : beau son de bois dur. J'essaie d'ébranler la masse, les genoux crient et se fendent. Mais la tête, cependant… La tête !

Régis me presse. Je dis :

— On ne peut pas *la* laisser là !

— C'est un débris. Pas transportable. Ça tombe en loques. La tête pourtant… Qu'est-ce que tu veux en faire?

— L'emporter.

C'était évident. Je fais prendre dans les paquets une hache et un sac de grosse toile, et je commence l'opération.

… N'ayez pas cet air indigné. Nous avons entamé l'œuvre nécessaire. D'abord, la Tête elle-même nous y invitait. Vous ne supposez pas ce qu'elle gardait d'intangible et d'entier. Elle était très ronde et se suffisait à elle-même. Tenez, c'était un bon service à lui rendre que de la détacher du mauvais corps qui lui donnerait sa pourriture et sa fange.

J'ai omis de raconter qu'il s'agissait du Sakkiya-Mouni hindou, Siddhartha Gautama, que l'on appelle aussi le Bouddha. Un dieu? Lui qui s'est mis au-dessus des hommes et des dieux. Un dieu... s'il avait consenti à l'être !

Et puis, Régis s'y était mis, avec d'autant plus d'emportement qu'il me voyait décidé. Imaginez l'ami qu'il s'est montré pour moi, résistant jusqu'à la violence à ce qu'il ne jugeait pas bon, et si je le désirais encore un peu, m'aidant avec plus de violence encore. J'ai pu le croire un véritable compagnon.

Dès que Régis eut abattu l'épaule droite, assez vivement, car la hache était neuve, je lui arrachai l'outil des mains pour attaquer l'épaule gauche. Facile. Le bois se fendait bien. La statue tenait ferme et répondait au fer. Mais quand il fallut en venir à la nuque et séparer la tête du tronc, la chose n'est plus allée de même. Nous devions prendre grand soin de ne pas trancher une oreille, vous savez, ces longues et nobles oreilles étirées par des anneaux d'or pesants — comme en portaient les fils de rois dans la vallée du Gange... Alors, pour bien mesurer les coups, je m'arrête un instant.

Quel silence ! La pagode se trouvait bien isolée. Vraiment tout au bout du monde... pas un écho dans cette salle de bois et de torchis. — Nos chevaux mâchonnaient derrière l'enceinte. Que nous étions seuls !

— Tu sais, on nous regarde, dit Régis, la figure tournée vers la porte, et toute éclairée. Deux Chinois. Mauvais ! Ne bouge pas. Ne te retourne pas. Continue. Je vais arranger...

J'ai continué ; assez mollement, préoccupé soudain, lourd d'un ennui à pleurer. Oh ! non, certes... aucun danger d'être pris pour des pilleurs de temple ! Mais cette présence concrète... (Ces yeux obstinés, ces yeux chinois innombrables, il y en a trop : quatre cent millions de paires.) Je compris toute l'ingéniosité de Régis.

— Votre précieux nom?

— Mon nom insignifiant est Wang.

— Mon nom grossier est Tch'ang. Et quel est au contraire votre illustre nom et votre insigne pays?

— Je m'appelle sans distinction, Lei, répondit Régis, à son tour ; mon compagnon, Ho ; et notre pays est le royaume de Fa.

Malgré l'emphase du vocabulaire, appauvri d'être si vieux, il ne s'agissait que de paysans. Je me détourne : oui, deux paysans, figures très honnêtes, très laides, et que notre ouvrage intéressait fort.

— Pas commode, leur dit Régis, en montrant la hache.

— Pas commode.

— Vous n'avez pas une scie ou un couteau?

Il montrait déjà un petit air d'engageante complicité.

— Nous n'avons pas.

— Continue, continue, souffle Régis.

Je reprends la besogne. Il fallait maintenant incliner l'entaille sous la nuque, et la hache ne mordait plus, mais rebondissait comme un bâton sur un tonneau. Et puis le torse vacillait à chaque coup.

Un des paysans s'approche avec une bonhomie charmante ; et il conseille :

— Pas bon à faire comme ça. Ceci est bon...

Je m'arrête, et je le vois saisir à bras le corps la grande statue qui bascule, face en avant, sur le coin d'un piédestal en briques et me tend sa nuque dégagée, offerte, et solide au tranchant...

— Tout à fait une pose de supplicié...

— Oui. Tout à fait une pose de supplicié. Nous avions une œuvre à accomplir. Et bien plus facile comme ça !

— Plus facile !

— Je vous l'assure. Le paysan s'y connaissait. L'autre, qui ne voulait pas être en reste, prit un éclat de bois pour bien caler la gorge, et finalement s'assit sur le dos de l'objet. Ils fumaient leurs pipes après me les avoir poliment offertes. Des pipes carrées, compliquées, à soupapes, avec de l'eau, de l'huile... et des bruits de reniflements...

Quand la nuque fut coupée à demi, on dressa la statue afin de la rabattre en arrière : la face n'avait pas bougé ; le front, plat comme un mur ; les joues rondes sans marque de haine ou d'amour ; et la bouche — oh ! l'admirable chose — charnue et solide et rouge au milieu, la bouche fuyait en souriant vers un inaccessible... Comme il était bien le Nirvanique ; le Délivré, Lui, que nulle arme humaine ou divine ne peut plus toucher, et nulle douleur et nulle joie même effleurer.

Ah ! s'il s'était agi de la figure d'un homme, oui, j'aurais hésité. Elle m'eût paru se crisper sous les coups. Ou même un dieu... on invente par la suite des représailles immenses. Un Chinois était toujours assis sur le ventre de la statue, l'autre pesant sur les pieds, et le mafou — voyant les chevaux sages — survenu pour nous aider au travail. — Il avait passé les doigts sous les longues oreilles et il tirait très fort afin d'ouvrir le bois. Régis regardait avec un sérieux que je ne compris pas... je donnai un grand coup qui alla jusqu'au cœur, et l'on vit une crevasse noire. J'étais hors d'haleine ; je passai la hache à Régis qui brusquement se mit à frapper à tour de bras, sur la gorge, les débris d'épaule... à faux parfois... sur la pierre, et voilà la hache ébréchée... Il la retourne... et il s'en sert comme d'une masse... Il tape... il tape... Et cela sonnait le vide. Je ne faisais plus rien, moi. Je les regardai peiner avec rage... J'entends un craquement net : et la nuque casse, et la tête s'arrache enfin et avec elle un grand lambeau de poitrine.

*

Nous nous sommes sauvés.

Sauvés, Régis et moi, en *l'emportant*. J'avais pris aussi dans le cœur de la statue des petites choses de dévotion ridicule : du papier rouge à caractères rouges répétant une prière insipide, et une poignée de riz qui tomba en poussière... et des sapèques, que nous laissâmes sur le socle ; et une écharpe pieuse qui peut servir aussi de parure aux jolies prostituées. — Régis, redevenu métho-

dique et précis, avait dit : « On n'oublie rien? Ta cravache? » Je ne voulais pas me retourner. Je marchais en logeant avec précaution la tête enveloppée des papiers jaunes dans le sac de toile... et je la tenais serrée sous mon bras. J'ai entendu les paysans ramasser les sapèques et les faire tinter clair.

Et nous voilà péniblement en marche, par les jardins de la pagode. Quels détours à travers les pavillons, les couloirs, les escaliers triples, les kiosques, les écrans, toute cette déconcertante ligne brisée pour écarter les mauvais esprits — qui vont tout droit comme on sait.

Où était le chemin? Ceci, qui coulait entre deux talus — comme un bras du fleuve qui aurait emprunté la grand-route?... ou bien ce sentier grimpant à droite sur la falaise de terre jaune, et cassé brusquement par un éboulement d'hier?... Le sentier, c'était le bon. Mais mieux valait mener les chevaux à la bride du bout des doigts — pour les laisser tomber sans nous... Nos pieds étaient lourds de boue collante, de ce limon laissé par la rivière. — Vous avez souffert quelquefois de ces fuites impossibles en rêve. Pas de jambes... des genoux morts... Et il faut grimper des dunes... Enfin, nous voilà au sommet, vite en selle, et courant dans le vent frais des horizons découverts. J'étais tout fiévreux d'avoir manié si fort un outil que j'avoue assez inhabituel ; d'autant plus que mon cheval reposé, sentant les mules très loin en avant, tirait dur et me cassait les bras. Mais je tenais la tête, bien à moi ! Je regardais à la dérobée si personne... Oh ! le pays était très calme. D'ailleurs, pour achever de me rasséréner, je pensais avec obstination une banalité à dire ; je la dis à Régis. « *Et, comme elle était très lourde... — Ils la portaient tous les trois.* »

— Oui, oui, n'appuyez pas.

Régis plaisanta malencontreusement et nous fîmes un silence. Il fallait de nouveau regarder sa route, ou plutôt, la retrouver, car la piste, sur la plaine, nous menait à un passage impossible... une sorte de muretin de terre jaune large comme le pas d'un homme... Oui, *impossible*. Et voilà Régis qui s'engage tranquillement, et passe ; le mafou le suit et passe ; j'arrive à mon tour, assez curieux de l'aventure. Le talus s'éboule un peu... mon cheval bute ; la tête m'échappe... le talus croule. Mon cheval est par terre... moi aussi. Chute banale... comique même : la bête à plat ventre sur les débris du mur, les quatre pieds nageant en l'air... Aucun mal ! Tiens, c'est aussi ce que me cria Régis... mais avec un ton ! Suis-je même tombé? C'est lui qui le raconte et ça lui fait plaisir... Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au même moment j'étais en selle, plus alerte que jamais, et mon cheval, retrouvant la grand-route, prenait un petit trot dur parce que...

— La Tête?

— La Tête... roulait devant nous sur la pente. (J'allais vous dire que la route s'inclinait fortement.) Elle roulait et elle sautait. Cela m'agaçait pas mal de la voir s'écorcher au sol. J'aurais bien lancé mon cheval pour barrer le passage, mais on arrivait au bas, et je pensais bien qu'*elle* s'arrêterait là.

Eh bien ! non, elle ne s'est pas arrêtée là. Elle a grimpé le ver-

sant opposé aussi vite qu'elle avait dévalé la pente... Mon cheval bourra la côte, et nous fûmes en haut tous les trois.

— Tous les trois?

— Tous les trois : la Tête, mon cheval et moi. Or *elle* eut une hésitation courte, et, repartit. Le sentier était plein d'obstacles... toute la terre descendait en cascades avec des marches, des ressauts et des chutes. C'est là dedans que nous étions lancés. La nuit tomba. Une nuit double. Celle du ciel. Et l'autre nuit, souterraine, qui dort dans ces grands puits, ou dans ces failles tournées au nord et ne connaissant pas le regard du soleil. Quelques nuages profondément hauts, encore éclairés. Il y avait aussi des étoiles, plus joyeuses d'être aperçues du creux de la terre. Il y avait surtout la Tête.

Les rocailles de la route l'usaient peu à peu. Sous l'enduit de poussière, elle était d'or rouge, de cet or inoubliable des statues chinoises, couleur de triomphe au couchant. D'abord elle jeta quelques éclats, par les éraillures... et puis, de grandes plaques tombèrent des joues; et il y eut plus de clarté... On la suivait très facilement sans perdre aucun de ses aspects. Elle ricochait à droite, à gauche, pirouettant sur le nez, roulant sur les joues et le menton, rebondissant sur la nuque... un peu gênée par le grand éclat de poitrine qui la faisait boiter comme sur une béquille. Je tenais fort bien l'allure. Hen-si, très allant (je ne sais comment ce cheval tenait les cent vingt « li » que nous avions déjà courus).

— Mais cela ne vous surprenait pas de la voir rouler toujours?

— Je m'énervais un peu. Hen-si de même. Heureusement voilà qu'elle se laisse aller dans le détour de la grand-route, sans prendre un raccourci que mon cheval enfile d'instinct... Nous voilà *devant* elle.

Je la vois venir avec un peu d'émotion. L'attente du coup... de la chose en vitesse qui fonce droit sur vous. Mais quoi! mon cheval avait compris aussi... il court à sa rencontre; d'un bon coup de sabot il la chasse en arrière, la rejoint, la dépasse, l'attend, la reçoit, la manque, et puis fait enfin un rattrapé splendide... Quelle était l'expression de la Face quand mon cheval?... Rien vu. Elle tournait sur elle-même comme toutes les boules qu'on n'attaque pas franchement.

Il me faut donc répéter que Celui qui a connu et enseigné à la terre l'affranchissement de toute la douleur, que celui-là est hors d'atteinte, hors de nos coups, hors même de toutes les indifférences et de toutes les incompréhensions!

Rassurez-vous, d'ailleurs. Elle avait disparu dans une de ces crevasses énormes, énormes, qu'on ne peut mesurer qu'en s'arcboutant sur son cheval, par-dessus un redan de la route. Vous croyez peut-être qu'elle y était tombée comme un objet qu'on jette, et qu'on apercevrait au fond? — Mais rien, qu'une grande caverne retournée, à l'envers comme tout le pays même — et plus vide que le ciel noir. Je sentais pourtant qu'elle était là. — Alors, je me suis haussé sur ma selle; j'ai fait un grand effort, penché sur le parapet de terre jaune, un grand effort, penché, le visage noyé d'obscurité, et...

Tout d'un coup, j'ai vu la tête au fond de son puits d'ombre. Elle se parait d'une lente auréole — et d'un halo sans éclats et sans feux. Rien de ces flammes grossières qui mordent et dévorent tout. — Je la considérai longtemps. Je me demandais par où la rejoindre. Inutile de chercher un chemin, même du regard (je ne voulais pas détourner les yeux). J'aurais pu sauter peut-être, et tomber sans peine dans la boue ; je me courbais toujours, serrant la hache qui me meurtrissait la poitrine, accroché je ne sais comment.

La Tête se tournait vers moi, à vingt mètres à peine, presque immobile, et prisonnière ; ma proie ! ma belle proie. La folie de la course devenait une ivresse autre, celle de la certitude. J'étais plein de fièvre, et calme, puisque je savais comment la rejoindre, et que, peu à peu, nous nous rapprochions en effet.

C'était la Tête qui montait vers moi. Elle montait... en l'air, voilà tout. Si je pouvais vous faire *voir* combien elle était belle, alors, toute dépouillée de fange et de poussière ; nue enfin sous son masque éternel ! Très droite, sans le balancement qu'aurait eu un vulgaire ballon : en voici tous les détails, jusqu'à la courbe détendue des lèvres un peu grosses ; et le menton épanoui ; et ce grand lambeau de poitrine accroché au cou... Les cheveux, que ne touche plus la boue terrestre, les cheveux sont bleu-profond avec un triangle de laque rouge au sommet. Devant les yeux, et bombées comme des boucliers d'or, les paupières larges presque fermées sur un regard, qui, seul, ne brille pas.

... Parce que le regard est quelque chose de trop humain pour celui qui a dépassé toute condition humaine.

La tête se trouve juste à hauteur de mon visage, à distance de mes bras tendus, et reste immobile ; sans reculer, ni avancer ; peut-être perdue pour moi ! — alors, d'un geste de dépit, j'empoigne ma hache, et la lui jette à la face. Vous savez bien qu'*elle* est hors d'atteinte ; hors des coups. J'ai jeté la hache. La hache est tombée au fond du trou. La tête, enfin, s'approche de moi.

Plus rien autour d'elle. Cependant, de grands cercles bleus et de grands cercles rouges qui virent, les uns, de gauche à droite, les autres, de droite à gauche, autour d'elle.

La Face est toujours au milieu de toute la nuit. Mais l'espace se dissipe, et tout s'harmonise — les ors s'éteignent, les ombres s'éclairent, jusqu'aux petits plis de la lèvre, jusqu'à la fossette courbée en nacelle sous le menton. La Face approche, dans l'accalmie parfaite de sa lumière plate ; elle approche, elle approche, elle grandit jusqu'à l'extrême où un œil humain peut voir, et doucement elle devient virtuelle, retournée sur ma face, front sur front et bouche contre bouche. Je dois fermer les yeux, alors, puisque ses yeux ont franchi les miens.

Car la connaissance n'est plus en dehors de moi. Elle est sortie du puits noir pour pénétrer toute mon intelligence, pour me confondre. Je touche aux confins de la douleur qui s'évade, et à la durée qui s'arrête.

VICTOR SEGALEN.

LA RANÇON

— C'est-il possible, Mère Baale? Vingt-deux!

— Ya!

L'ampoule du plafond éclaire Mère Baale. Elle est coiffée de bandeaux blancs, qui lui cachent les oreilles, et porte lunettes, de grands verres ronds cerclés de fer. Mère Baale est petite et maigre; elle regarde le garçon, comme elle dit, son pensionnaire, les mains sur les hanches, ses hanches qui ont retenu les vingt-deux germes de ses fils.

— Et, tous vivants?

— Ya!

Devant le poêle, sa jambe variqueuse tendue vers le feu, Piotre rit. Dehors, c'est nuit et Carnaval; des gens marchent dans le crachin. Le tramway, toutes les demi-heures, fait trembler les vitres. L'estaminet est vide.

Mère Baale donne le boire et le manger. Sa maison est une petite bâtisse à deux fenêtres et une porte au rez-de-chaussée, et à trois fenêtres sur la rue, à l'étage, tout au bout de Saint-Pol. La station d'après, la dernière, c'est le Lapin blanc, le passage à niveau, d'où le tramway repart pour Dunkerque. Au printemps, à l'entour, les courtils empestent l'excrément : les jardiniers fument leur terre; en juin, ils sont pleins de fleurs, ils embaument. Et c'est ainsi jusqu'à Rosendaël, en tournant, de Mardyck à Malo où le monde, l'été, se trempe dans la mer, quand il fait chaud.

A droite, tout de suite, c'est la grande allée qui mène au château, une ancienne ferme entourée de maisonnettes neuves, construites, on dirait, en carton et entourées de barrières de bois : la cité, où habitent, pour trente francs par mois, les employés du chemin de fer. Plus loin, c'est le chantier, où travaille le garçon : quatre kilomètres de dunes, sur la largeur desquels courront cinquante kilomètres de voies et reposeront vingt bâtiments; il y aura aussi un pont, un grand pont de fer, sur le canal de dérivation, le pont Noir. Là, quand la gare sera prête, se tamponneront, d'ouest en est, avec un bruit de tonnerre, des wagons pleins de marchandises, et, certains jours que tirera la batterie de Grand-Fort-Philippe, on ne saura si c'est le canon qui fait ce bruit, ou la ferraille roulante lâchée sur les rails. Mère Baale pense que les ouvriers de ce fracas seront, comme il est d'usage, bonne pratique pour l'estaminet.

Mère Baale a bien dépensé pour élever les vingt-deux. Mais sur l'heure, ils ne lui coûtent plus; Lexandre, le dernier, est un homme, et il gagne sa vie dans une bonne place. Maintenant, ce qu'empoche Mère Baale est pour elle, et pour Piotre, sur la jambe de qui, à l'hôpital, les Sœurs posent des emplâtres; il paie ce qu'il veut, parfois rien; ce n'est pas cher.

Pour trente sous, Mère Baale donne le déjeuner : un grand bol

de café, le pain et le beurre; le garçon avale tant qu'il peut. Pour quatre francs, Mère Baale, le midi, sert une sardine, du ragoût de lapin aux pruneaux que l'on mange avec un peu de pain et beaucoup de pommes de terre cuites à l'eau, proprement épluchées et mises en tas, dans une assiette, un bout de marolles ou de la confiture de coings, une pinte de bière trouble. Pour cinquante centimes de plus, Mère Baale apporte la tasse de café et le petit verre de genièvre. Le soir, Mère Baale met sur la table une soupe de pain, de poireaux et de pommes de terre; on en mange autant qu'on veut; la louche reste, tournée vers le client, dans la soupière, comme une invite. Ensuite viennent, avec la bibine, le ragoût de lapin aux pruneaux, les pommes de terre bouillies, le fromage ou la confiture de coings, et le café et le genièvre pour dix sous de plus. Le souper, comme le dîner, coûte quatre francs. C'est tous les jours la même chose. Mère Baale dit que c'est de bonne cuisine; ce doit être vrai, tant elle s'est, depuis cinquante ans, et grâce aux garennes, fait la main sur les mêmes plats. Les lapins arrivent par sacs, à la nuit tombée.

— Vingt-deux. Ach!

L'estaminet donnait peu pour les nourrir. Piotre avait dû inventer. Il avait commencé avec le chien Slop que lui avait vendu un homme de Flêtre, et qu'odeur de douanier repoussait comme graisse de vautour chasse mâtin. L'argent, par petites pièces d'abord, était entré dans l'estaminet. Piotre demeurait parfois une semaine avant de reparaître, puis, une nuit, il frappait contre la porte de derrière, discrètement, à cause des voisins, et Mère Baale, en cotte et camisole, venait lui ouvrir. Il avait faim et sommeil; ses vêtements étaient humides et fripés, et il sentait, mêlée à bouquet d'étable et à fumet de sueur, l'odeur putride des bois mouillés et des palus. Piotre mangeait, dormait et repartait. Mère Baale, pendant ce temps, balayait, lavait, cuisinait, servait, allaitait, accouchait. Éclose la dixième graine, Piotre acheta cheval et voiture, un cabriolet à hautes pattes qu'il fit cercler de caoutchouc, et il alla, en cet équipage, lanternes aveugles, à pas prudents et roues feutrées, se promener, du soir à l'aube, par ciel noir, sur le front de mer, vers Gravelines, et même jusqu'à Loon.

Quelques années auparavant, il était rentré avec une balle de mousqueton dans le bras, reçue entre Arnèke et Esquelbecq. Slop, le chien, avait filé, et lui aussi. Mère Baale avait tiré le projectile, lavé le trou, et Piotre, le même jour, avait servi deux mouches de passage, avec autant d'indifférence que de politesse. Plus tard, après souper, Slop était revenu, dans son corset de malines.

Piotre crache dans son mouchoir, s'essuie moustaches, lèvres, hoche le chef, rempoche son carré.

— Ça était une bonne bête!

Une sentinelle du fort des Dunes, près de Leffrinkouke, l'avait tuée, un soir, d'un coup de fusil, pour s'amuser.

— Du temps drôle, savez-vous!

Trois heures dans le marais, de l'eau jusqu'au cou, la tête dans les joncs, à regarder le douanier fumer sa pipe, assis sur la rive.

Souvent ainsi, et même une fois sous la neige, la glace l'étranglait ; Piotre la cassait avec son menton.

— Et pas crever, monsieur !

La concurrence, les disputes entre les bandes. Cornil Outer, de Wormhoudt, assommé, jeté sur la voie, puis soudain réveillé, mutilé par le train, ramassant son pied, le fourrant dans sa musette, et remontant le talus, sur les genoux, dans l'obscurité. Là-haut, sur la crête, un guetteur, penché, qui attendait. Cornil avait ouvert son couteau et dit : « Fous le camp ! »

— Fous le camp ! il a dit, monsieur. Ah, ah ! Et l'autre, il s'est sauvé ! Ach !

Piotre n'a pas toujours fait la chandelle dans l'eau ; non, il a su aussi profiter, avec Gertrude, avec Ida, avec...

— Je ne sais plus, monsieur. L'hiver, on suçait le sucre, à côté du café, les jambes dans le feu. C'était bon. Et *pouis*...

Il caressait la femme, nue sous sa blouse noire, accroupie et frissonnante. Une heure avant, inquiet, le chien aux talons, il rôdait dans les ténèbres, et Gertrude avait ouvert au coup de griffe dans les volets. Et tout de suite, à la vue de l'homme, le gras roucoulement des mots, le déhanchement animal, d'instinct, la place encore chaude, sous la couette, le râle auquel répondait celui de Slop rêvant sous le lit.

— Il faut changer, monsieur. L'amour, c'est comme le pot-au-feu : la même marmite lui retire de son goût. Pas vrai?

Mère Baale, pendant ce temps, frottait, servait à boire, et à manger, cousait, tricotait, donnait le biberon, accouchait. Ce fut après qu'était né le seizième qu'elle reçut la première récompense de sa docilité, et Piotre le premier bénéfice de sa persévérance.

— Les hommes du canot, monsieur, ils étaient repartis...

Ils avaient mis les ballots dans la voiture, et Piotre attendait, assis sur le siège, sous le hangar, pour aller. Il avait gelé et il faisait noir. Pas de crampons aux fers du cheval. De lumières dans le village, nenni. La route devinée, et, là-bas, Saint-Pol, quinze kilomètres en ligne droite. Piotre, doucement, touche la bête du fouet, hop !

— Dix mètres, monsieur, dix mètres, pas plus, et je les ai vus au milieu du chemin. Un a crié : « Halte ! » Godferdom ! Je me suis mis debout, monsieur, et, au galop, j'ai foncé dessus !... Alors, ils m'ont tiré des coups de fusil, comme à la guerre !

Trois heures après, ils frappaient à la porte de l'estaminet. Piotre était couché, en polomeuche et en chemise ; tout le monde dormait, à Saint-Pol et à Lille. Piotre s'est courbé à la fenêtre, et tout de suite : « Ouvre ! » lui a crié un. « Oui, oui, que je vais ouvrir ! a répondu Piotre. Casse pas la serrure ! »

Le brigadier, en entrant, a dit à Piotre : « Ton compte est bon ! »

Bon?

Ils étaient cinq, en plus du gradé, et, pendant deux heures ils ont fouillé, de la commode à l'armoire, d'une litière à l'autre, de celle du cheval à celle des enfants, partout. Bernique ! Rien. Restait, sous la remise, un tas de betteraves rentrées de l'avant-

veille, de grosses racines encore enduites de terre et de morceaux de glace.

— Une confiture, monsieur, qui vous brûle la peau en cinq minutes !

Piotre, obligeant, tenait la lampe. Ils hésitaient, mais le brigadier a commandé. Alors, ils ont pris les betteraves et les ont jetées, comme ça, n'importe où. Après un quart d'heure, ils se sont arrêtés. Ils secouaient la tête, moitié de colère, moitié de supplice ; ils ne pouvaient plus...

— Leurs doigts étaient rouges, monsieur, pareils des saucisses fraîches... Moi, je tenais toujours la lampe : « Alleye, alleye, mes camarades, tu vas pas me faire finir ! » Les mains dans les poches, ils me regardaient, et je disais : « Tu as de la chance, Piotre, qu'ils aient les doigts cuits, sans ça, ils t'étrangleraient ! » Sûr, ils l'auraient fait, monsieur, sans repentir...

C'est alors que Mère Baale, qui avait allumé le feu et moulu le grain, était venue offrir le café. Ils avaient refusé. Ach !

Un rire secoue Piotre. Il rapproche ses doigts, compte :

— Les enfants neuf, Mère Baale dix, et moi onze. Onze, monsieur. !

La voiture garée, le cheval bouchonné, les onze, en une heure, avaient remué le tas. Les ballots...

— De beau bruges, monsieur, des centaines de mètres !

Les ballots en place, les betteraves remises comme devant, et aussi haut qu'elles étaient, on avait nettoyé, balayé le terrain, bu un bol de chaud, et regagné le lit. Voilà !

— Un douanier, monsieur, il vous retourne plus facilement le linge d'une valise qu'un tombereau de betteraves ; sinon, ach ! il serait pas douanier !... Un schiedam, monsieur? un *ch'niachèfre?* Mère Baale !... Ah, voilà Lexandre ! Bonjour.

— Bonjour.

— Je te présente monsieur, qui mange ici ; il travaille au chantier.

Le douanier debout et le monsieur assis se regardent.

— Mon dernier, dit Piotre, le numéro vingt-deux !

MAX GUIHENEUF.

SUR LA PÊCHE D'UN ÉTANG

On avait longtemps laissé la nature tranquille. Depuis cinq années, elle l'emplissait à l'automne jusqu'au bord des chemins, jusqu'au pied des peupliers. En hiver, elle durcissait sa surface desséchait à mort les roseaux. Le printemps, l'été se chargeaient de multiplier le gibier d'eau, les poissons dont les laveuses évaluaient le poids lorsqu'ils sautaient. Le village nous interrogeait : allait-on le pêcher? Allait-on lui donner enfin ce spectacle et ce sujet de conversation? Seuls, les braconniers, ces complices de la nature, se taisaient.

La vanne fut entr'ouverte quinze jours avant la pêche et l'étang, par cette blessure, commença à perdre doucement son sang. Il s'agissait, nous expliqua le garde, d'éviter une baisse trop rapide qui eût forcé les carpes et les tanches à s'enfoncer dans la vase. Le poisson suivrait l'eau dans son lent repli et quitterait les bords pour se grouper au milieu. L'étang nous donna ainsi le spectacle de sa lente agonie, abandonnant le bateau sur le sable, laissant l'une après l'autre à sec ses criques où apparaissaient au matin des objets insolites, un ballon, par exemple, échappé on ne savait quand des mains d'un enfant.

Et ce fut la dernière nuit pendant laquelle j'avais décidé de veiller cet étang exsangue, réduit peu à peu aux dimensions d'une simple mare, continuellement agité par les sauts des poissons inquiets qui s'étaient rassemblés là pour survivre. Vers 10 heures du soir, j'allai relever la faction de Virgile. Ce dernier avait dressé, avec l'aide du garde, un véritable bivouac auprès de la vanne : un brasier dont la lueur devait se voir du village, des bottes de paille et une tente au faîte de laquelle était accrochée une lampe à acétylène. Je le trouvai assis devant le feu. Il s'était débarrassé de ses bottes, posées toutes droites à côté de lui, et tendait l'un après l'autre ses chaussons aux flammes qui éclairaient son visage ridé, barré par une moustache rousse sous laquelle apparaissait une longue dent jaune — une seule — lorsqu'il ouvrait la bouche. A portée de sa main luisait une bouteille couchée sur la paille. Cela formait un tableau rassurant. Il me fit comprendre en termes imagés, savoureux et qui dénotaient une longue expérience des étangs et de la vie en général, que tout allait pour le mieux. Il avait disposé deux grilles derrière la levée, là où l'eau s'échappait de la vanne et s'enfuyait le long des champs en bouillonnant dans les fossés. La grille la plus éloignée était naturellement la plus fine. Ainsi les poissons entraînés par le courant et qui profiteraient de leur petite taille pour passer à travers la première grille seraient arrêtés par la seconde et récupérés plus tard entre ces deux obstacles. Le problème consistait à obtenir à l'aube l'assèchement presque complet de l'étang en prenant garde cependant de ne pas mettre le poisson prématurément à sec. Il avait réglé la vanne en conséquence et ne redoutait qu'une chose, dit-il en

promenant sa moustache dans l'air humide : la pluie. Et la pêche, lui demandai-je, serait-elle abondante? Trop tôt pour le savoir.

Tout allait pour le mieux, m'assura-t-il encore une fois avant de s'en aller. Cependant, quand Virgile m'eut laissé seul, j'eus l'impression que les choses commençaient à prendre de l'indépendance. Le feu d'abord, sur lequel il avait placé une souche énorme. S'étant enflammée au point de dégager une chaleur insoutenable, celle-ci, roula tout à coup et s'en alla former un peu plus loin un nouveau brasier qui communiqua son feu à la paille voisine. J'eus beaucoup de mal à empêcher la botte qui se trouvait sous la tente de s'enflammer à son tour, et parvins après bien des efforts à ramener la souche à son foyer d'origine, estimant qu'il n'était pas nécessaire pour me chauffer de faire griller la campagne. Ensuite, la lampe à acétylène me donna quelque souci à cause des ronflements exagérés qu'elle émettait chaque fois que le vent soufflait. Ces craintes furent de courte durée, et je me serais réjoui de la soudaine accalmie du vent si elle n'avait annoncé la venue des premières gouttes de pluie. Je me réfugiai sous la tente en pensant qu'il eût été dommage qu'elle fût abandonnée aux flammes. Je regardais avec attention l'étendue d'eau vers laquelle était à dessein dirigé le réflecteur de la lampe et dont la superficie devait se contracter jusqu'au matin. Mais il montait de l'eau une buée légère qui en effaçait les contours et m'empêchait de voir où elle finissait et où commençait la vase. Je fis quelques pas vers la vanne et, me penchant, ne réussis qu'à provoquer l'envol bruyant d'un héron qui avait commencé sa petite pêche personnelle. Ma perplexité prenait des formes différentes selon l'endroit où je me plaçais pour contempler l'étang. Tantôt celui-ci me semblait réduit à des proportions dangereusement exiguës ; d'autres fois j'aurais cru qu'il profitait de la pluie pour s'emplir sournoisement. Afin d'échapper à ces tourments nocturnes, je m'approchai du feu qui déjà faiblissait et auquel je jetai de nouvelles branches avant de m'asseoir. Étant donné qu'un brochet mange son poids de poisson par jour et en ayant soin de peser les brochetons que nous remettrions à l'eau, quelle quantité de gardons devions-nous donner en pâture à ces carnassiers pour une année? Voilà le problème que je me posai en allumant une cigarette avec un tison, et qui me sembla simple à résoudre malgré mes faibles dispositions pour les mathématiques. Évidemment, deux éléments venaient compliquer le calcul : l'embonpoint pris par les brochets et par conséquent leur voracité accrue, la multiplication des gardons, ralentie certes, mais pas au point de leur enlever le goût de la vie familiale. En creusant la question, je découvris encore d'autres données, de peu d'importance celles-là, dont il fallait cependant tenir compte si l'on ne voulait pas fausser le résultat : la possibilité, dramatique sinon exclue, que les brochets se mangeassent entre eux, la pêche à la ligne, la pose des nasses, le braconnage, la mélancolie enfin qui diminue l'appétit et l'état amoureux qui généralement l'augmente. Un peu dérouté par ces nouvelles perspectives, je décidai de téléphoner le lendemain à Patrice de La Tour du Pin pour

prendre conseil. Je lui demanderais aussi où il se procure ses alevins.

Le temps passait, avec des alternances de pluie et de vent, des crachotements de lampe à acétylène, des appels de bêtes troublées par l'événement, des engourdissements dont je sortais avec un sursaut pour additionner des brochets et soustraire des gardons. Puis je vis au loin une petite lumière mouvante qui s'approchait. Ma femme m'apportait du thé bouillant dans une théière enveloppée d'une serviette. Elle avait naturellement prévu la tasse, mais aussi le sucre, la cuiller, un déploiement d'objets en désaccord avec la circonstance. J'étais heureux que Virgile ne fût pas là pour me faire cruellement sentir que la boisson convenable — le vin chaud — eût été néfaste à mes fragiles entrailles d'écrivain.

Paule s'assit près du feu auquel elle tendit ses longues mains. Elle portait une vaste cape à capuchon, dont les plis de velours s'organisaient autour d'elle de façon hiératique, presque théâtrale. Dans les rougeoiements intermittents du feu, auxquels se mêlait la lueur blafarde du projecteur, nous semblions jouer une pièce. Du Mæterlinck, par exemple : « Oh oh ! Entends-tu, entends-tu? » Sur quoi je sortais de ma torpeur : « Oui, j'entends le vent dans les peupliers... » — « Oh oh ! Entends-tu, entends-tu? » etc... Paroles échangées à voix contenues, ainsi que les suivantes, afin de rester à l'unisson du mystère aquatique qui se déroulait à nos pieds.

Ma compagne me regardait boire mon thé avec un certain étonnement. D'abord parce que je faisais beaucoup de bruit et ne me retenais pas d'en faire, ce bruit me paraissant nécessaire à mon réconfort et à mon nouveau bien-être. Ensuite parce qu'ayant fini de boire, je rompis soudain toute attache avec Mæterlinck et me passai très simplement la bouche sur la manche afin d'éponger du même geste l'humidité que la nuit et l'étang ne cessaient de faire venir à mon nez. Il entrait dans sa curiosité un soupçon d'hostilité à cause de mon chapeau. Cette coiffure n'a pourtant rien de déshonorant car elle ressemble fort à celle que porte Léautaud depuis de longues années. Elle fait entre nous l'objet d'une querelle chaque fois que je désire me rendre au village avec. Mais cette nuit elle n'osa rien dire, mes fonctions de gardien d'étang conférant au chapeau une sorte de dignité.

Avant de la laisser rentrer dans la nuit avec son émouvante théière et sa petite lampe, j'ai voulu lui dire quelque chose de gentil. Mais je n'ai pas l'habitude d'absorber des liquides en pleine nuit, et je ne réussis à exprimer qu'un hoquet de grande dimension. Ce hoquet se prolongea longtemps aprés son départ, me donnant la mauvaise surprise de renaître chaque fois que je le croyais jugulé. Il eut pour résultat singulier d'attirer l'attention des sarcelles, poules d'eau et autres râles qui habitent les roseaux. Cette attention se transforma bientôt en sympathie, et une sorte de dialogue s'établit avec quelques-unes de ces délicates petites bêtes. Vraiment, elles étaient très sensibles à mon infortune et semblaient y compatir à en juger par le nombre de gloussements qu'elles poussaient toutes ensemble dès que l'écho de mon aérophagie parvenait jusqu'à elles. Cette absence de rancune me parut émouvante

et — faut-il l'avouer — me mit au bord des larmes lorsque je me souvins de mon attitude à leur égard l'automne précédent et du nombre de victimes que mes coups de fusil avaient faites dans leur proche famille. En plaçant ma main devant ma bouche, comme le veut la décence, je ne réussis qu'à modifier la tonalité de ma musique et à lui donner des accents plus pressants. Le concert s'enfla, augmenté, sembla-t-il, de la voix de quelques grenouilles. Attirée enfin par cet appeau dont l'efficacité imprévue m'emplissait de confusion et d'orgueil, une foulque vint voir ce qui se passait. Elle s'approcha, gardant les distances avec le feu, allongea l'une après l'autre sur la vase ses pattes palmées, de ce pas prudent et sentencieux des palmipèdes qui ressemble à celui des grenadiers de Buckingham Palace. Ses plumes sombres luisaient, et je distinguais très bien le balancement de sa tête à crête blanche. Comme elle avait l'air intelligente, j'aurais voulu lui expliquer que l'étang serait remis en eau dans la matinée et qu'elle pouvait aller se recoucher tranquillement. Hélas, malgré ma bonne volonté et l'exaltation que me donnait cette communion avec la nature, je ne perfectionnai pas mon nouveau langage au delà du hoquet.

J'étais resté si longtemps immobile que le feu faiblissait. En traînant une grosse branche jusqu'au tas de braises, j'accrochai le fusil symboliquement appuyé à l'un des piquets de la tente pour éloigner d'éventuels maraudeurs. Le fusil tomba. La contrariété me fit brusquement revenir à la langue des hommes avec quelques mots sonores, désignant des habitations dont la tolérance a, dit-on, cessé. Je ne compris pas d'abord pourquoi cette phrase m'avait échappé. L'évocation d'un tel lieu n'avait pas de rapport avec les circonstances, et mes préoccupations du moment n'étaient pas tournées vers la débauche. Mais j'avais pris d'instinct la précaution de ne pas m'en tenir à un seul de ces endroits. Il est évident qu'un millier de maisons semblables (je me demande maintenant si je ne suis pas allé jusqu'au million) formaient une ville importante, saugrenue, un peu excessive pour un seul homme, disproportionnée à la chute d'un fusil, assez fabuleuse en tout cas pour être associée au spectacle d'un étang déversant sur la campagne le torrent de ses eaux. Par bonheur, le nom de Dieu ne fut pas mêlé à cette impatience. J'aurais été obligé après la pêche de porter en plus de la carpe traditionnelle une seconde carpe au curé. Et pourtant, l'eussé-je prononcé de façon bruyante et irréfléchie que cela n'eût pas, je pense, altéré la pureté de mon âme. Dieu n'était-il pas partout présent, dans cette eau bruissante, dans ces grands arbres secoués par le vent et jusque dans cette faune inquiète pour sa vie? Le Créateur n'avait-il pas insufflé à tout cela un peu de sa puissance et pouvait-il s'étonner que sa créature impressionnée se souvînt de lui pour mêler abusivement son nom à ses démêlés avec les choses?

J'ai raconté ce petit incident parce qu'il fut à l'origine d'un certain cours que suivirent dès lors mes pensées. Depuis quelques instants, il y avait un changement dans ma façon de m'exprimer. Qu'on me comprenne : je n'ai pas l'habitude de parler tout haut lorsque je suis seul. C'est donc à mon monologue intérieur que je

fais allusion pour noter les perturbations dont il était affecté. Je m'aperçus que le vent me frottant depuis plusieurs heures les gencives, le froid me piquant le nez, râpant la langue, durcissant la luette, supprimaient du même coup toute négation de mes phrases, et les trituraient, les laminaient au point de leur donner un accent merveilleusement chantant. Toujours dans ma tête, je me mis à rouler mes r. Bref, je me sentais doucement devenir le frère parolier de Virgile. Je ne poussais pas cette sympathie jusqu'à souhaiter n'avoir plus qu'une dent ; mais je comprenais que si le langage de Virgile différait tellement de celui des speakers radiophoniques, ce n'était pas par mollesse et facilité. Cela montrait au contraire la noble affirmation de son pouvoir sur les choses en même temps qu'une façon malicieuse de simplifier ses phrases pour tenir compte des intempéries et des labeurs pénibles, d'accommoder enfin leur prononciation avec le dur obstacle de cette ultime dent.

Lorsque le garde vint me relever, il sembla surpris de m'entendre dire que la nuit était ben frrraîche. Je quittai l'étang à regret, malgré cette fraîcheur, pour prendre un court repos. L'aube et le début de la pêche n'étaient pas des spectacles à manquer. Ma ferveur était si grande qu'elle ne me permit pas de fermer l'œil. Je fus de nouveau sur les lieux aux premières lueurs. L'étang expirait. Dans le dernier réduit d'eau, on commençait à distinguer la nageoire dorsale des grosses carpes essayant de remonter vers les ruisseaux qui continuaient d'alimenter la grande flaque où elles se débattaient. La surface de l'eau était à chaque instant coupée par le sillage d'un brochet dont on ne devinait pas encore la taille et devant lequel les gardons sautaient comme une poignée de pièces d'argent. Les pêcheurs arrivèrent et appuyèrent leurs bicyclettes contre des arbres. Ils préparèrent leurs trubles, enfilèrent leurs bottes cuissardes. La vanne fut grande ouverte. En quelques minutes l'eau baissa au point qu'on vit ici et là des brochets effilés comme des torpilles, tout à coup immobiles et la gueule à contre-courant. Des gamins les montraient du doigt en criant : « Regarde celui-là ! » — « Et celui-là donc, il est encore plus gros ! » On discutait de leur poids éventuel. Puis la vanne fut refermée, et les pêcheurs entrèrent dans l'eau qu'ils commencèrent à fouiller de leurs filets. Ils ne se redressaient que lorsque le trublot était plein. Ils le passaient alors, grouillant et dégoulinant, à un aide qui leur en donnait un vide en échange et s'en allait rincer son chargement dans un baquet d'eau claire avant de le renverser sur la table de triage. Là se tenaient deux hommes, occupés seulement à séparer les poissons suivant leur espèce et leur taille. Les brochets fragiles, à qui il faut de l'espace, furent mis dans le bateau. Carpes et tanches plus rustiques gagnèrent divers bacs et tonneaux. Tout cela fut mené très vite afin de ne pas mettre le poisson en danger, et se termina par le retour à l'eau d'un certain nombre de brochetons, petites tanches et gardons. On allait bientôt commencer la vente.

J'étais inquiet de la façon dont cette dernière allait se dérouler. Quelques jours auparavant, j'avais remis au tambour du pays un

papier où il était expliqué qu'après la pêche on vendrait le poisson sur la chaussée de l'étang. J'avais rédigé cette proclamation dans un assez joli mouvement de plume, m'abstenant toutefois de commentaires et me bornant pour plus de clarté à mettre les faits en valeur. Le tambour fut nettement déçu par ma forme laconique. Il en respecta l'ordonnance dans ses premiers avis. Mais après quelques roulements, mon texte prit une allure différente. Je me trouvais à l'extrémité du village lorsqu'il battit sa dernière charge et annonça avec une grande désinvolture qu'on vendrait M. Fougère déchaussé sur la pêche de l'étang. Ma famille m'a assuré que son incertitude verbale ne fut pas aussi grave et que j'ai été une fois de plus abusé par ma susceptibilité d'auteur. Je ne tardai pas à m'apercevoir que la sagesse paysanne avait rétabli la vérité. On venait de tous côtés. Au début, simplement pour voir, les mains dans les poches, et profiter de la matinée dominicale, et bavarder avec un voisin. Un peu plus tard, on s'emparait d'une carpe, comme ça, sans avoir l'air d'y attacher d'importance. On soulevait l'ouïe du pouce ; on palpait l'or froid des flancs frémissants. On la reposait pour en prendre une autre qui était considérée en silence, d'un air inquiet, profondément méditatif, comme si l'avenir dépendait de ce choix. Le marché conclu et l'argent péniblement sorti du porte-monnaie, le poisson quittait la balance pour être entortillé dans une serviette ou un tablier à la manière d'un nourrisson. Certains étaient venus avec des seaux, des lessiveuses, et se demandaient quelle proportion de mâles et de femelles ils allaient déverser dans leur mare. Des messieurs de la ville descendirent de voiture et couvrirent de boue leurs chaussures bien cirées pour emporter un brochet. Une vieille solitaire noua dans son mouchoir une petite tanche qu'elle destinait à son souper.

Tout se passa en somme de façon satisfaisante, à l'exception d'une dispute qui éclata entre deux pêcheurs au sujet de la balance. Il aurait fallu leur faire observer que cet objet était bien le dernier qui pût susciter une querelle puisqu'il servait généralement à mettre les gens d'accord et que la justice l'avait pris pour emblème. Ils se calmèrent pour aller récupérer de l'autre côté de la chaussée le poisson qui avait passé la vanne et devait être resté prisonnier des grilles. Mais on s'aperçut que les braconniers, toujours vigilants quoique invisibles, avaient profité de la curiosité générale autour de la dispute pour glisser des pierres sous les grilles. Le poisson avait vite compris ce qu'on attendait de lui. La pêche s'achevait donc sans nous à quelques centaines de mètres de là, dans les fossés, à la main. Il ne restait plus qu'à fermer définitivement la vanne et à libérer la réserve d'eau contenue depuis des jours par la digue du marais voisin. L'étang allait bientôt revivre.

JEAN FOUGÈRE.

VENISE D'UN AUTRE ŒIL

Place Saint-Marc, midi. Soleil, fleurs, jolies touristes blondes au large décolleté, des seins blonds. *O sole mio.* Le canon tonne ses douze coups, les pigeons voltigent et trois ménages, trois pasteurs d'Amsterdam ou autres lieux, et leurs épouses, courtes, grosses, sévères, laides, des chapeaux de taupé noir mousquetaires, jaillissent de la basilique baroque. En groupe. Ils s'éloignent vers la piazzetta, une épouse reste en arrière. Un diable italien, malin comme ils savent l'être, se jette sur la malheureuse brebis écartée, des verroteries à la main. Ève se laisse tenter et achète pour un shilling dévalué la parure, puis, d'un pas pressé, elle s'efforce de rattraper le groupe dont la vertu la protège. Elle marche vite, noire sous le soleil, son péché à la main.

Les ors, l'espace, les magnificences soutiennent la salle du Grand Conseil au Palais des Doges, où précisément se tient un conseil. Ennuyé, un petit garde municipal, avec son plumet rouge et bleu, louche vers le plafond. Côte à côte, tels Tristan et Yseult, le très beau noir D... et la très blonde Mrs. S..., Norvégienne. Par la fenêtre pénètre la voix d'une sorte de forain qui pousse le *bel canto.* Il est assis devant un baquet en bois, où tombent les pièces. Sur le mur, derrière sa tête, une affiche promet le bonheur communiste par la « Unita ».

Parti de San Pantaleone, par San Rocco, San Polo, si étroite, ses colombes aux grillages sur la rue même, San Luca, San Angelo, San Stefano ; par Marivaux j'arrive à la Fenice, ses lustres libertins, complices de Scapin, entremetteur des amours touchantes. Il est vrai que la scène est à Naples. Mais quelques pas plus loin, au-dessus du porche de son église, San Fanti promet, par écrit, l'indulgence plénière à qui voudra prier.

JACQUES NANTET.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

L'Administrateur : MAURICE BOURDEL.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1951. 63092.

Nous acceptons

Les Bons de Livres U. N. E. S. C. O.

en règlement du montant des abonnements

★

Ces bons peuvent être acquis dans les pays participant officiellement à l'application de ce système. Ils sont émis en dollars, mais sont payables en monnaie nationale au taux officiel du dollar à la date du paiement.

★

Tarifs abonnements en " Bons de Livres UNESCO "
6 mois : 2,60 dollars — 1 an : 5 dollars.

★

Pays participants	Organismes distributeurs
ALLEMAGNE Bundesrepublik :	Notgemeinschaft der deutschen Wissenschaft, Buechelstrasse 55. Bad Godesberg.
BIRMANIE :	The Secretary, Provisional National Commission, Secretariat Buildings, Rangoon.
HONGRIE :	Ibusz, Könyvesztàly, Akadémia utça 10, Budapest V.
INDE :	Ministry of Education, New Delhi 3.
INDONÉSIE :	Ministry o. Education and Culture, Djalan Tjilatjap 4, Djakarta.
ISRAËL :	Dr. G.-J. Ehrlich, Import Licensing Office, Ministry of Education and Culture, Hakirya.
ITALIE :	Commissione Nazionale dell' Unesco, Villa Massimo, Via di Villa Massimo, Rome.
PAKISTAN :	The Minister of Education and Industries (Education Division) Government of Pakistan, Karachi.
PERSE :	Commission nationale persane de l'Unesco, avenue du Musée, Téhéran.
TCHÉCOSLOVAQUIE :	Orbis Co, 37 Narodni, Prague I.
TERRITOIRES ET COLONIES sous tutelle britannique :	Unesco Book Coupons, c/o Book Tokens, Ltd. 28 Little Russell Street, Londres W. C. I.
THAILANDE :	The Thailand National Commission for Unesco, Ministry of Education, Bangkok.
UNION SUD AFRICAINE :	The Secretary, Department of Education Arts and Science, New Standard Bank Buildings, Prétoria.

★

Les postes de coopération scientifique de l'Unesco vendent également des bons de livres pour les pays suivants :

Afghanistan, Arabie Saoudite, Birmanie, Ceylan, Chine, Corée, Inde, Indochine, Indonésie, Irak, Israël, Japon, Jordanie Hachémite, Pakistan, Perse, Philippines, Syrie, Thaïlande.

ASIE MÉRIDIONALE :	Dr. A. Wolsky, Poste de Coopération Scientifique de l'Unesco. Université de Delhi, Delhi, Inde.
ASIE ORIENTALE :	M. Jan Smid, Poste de Coopération Scientifique de l'Unesco, Batiment des Nations Unies, 106 Whangpoo Road, Changhaï, Chine.
MOYEN ORIENT :	M. W.-E. Purnell, Poste de Coopération Scientifique de l'Unesco 8 Sh. el Salamlik, Garden City, Le Caire, Egypte.
	Professeur R. Barker, Istanbul Teknik Universitesi, Gümüssuyu, Istanbul, Turquie.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à remettre à votre libraire ou à renvoyer à la Librairie PLON

8, RUE GARANCIÈRE - PARIS-VIe

Je soussigné (nom et prénom) ____________________

adresse : ____________________

déclare souscrire un abonnement de 6 mois — 1 an (1) *à la Revue de* **LA TABLE RONDE** *à partir du*

N° de ____________________

Je vous adresse le montant en : chèque bancaire — mandat-poste — mandat-carte — chèque postal Paris 4379 (1).

A ____________, *le* ____________

SIGNATURE

TARIF DES ABONNEMENTS

	SIX MOIS	UN AN
	—	—
— France et Union Française	780 fr.	1500 fr.
— Étranger..........................	900 fr.	1 750 fr.

Prière de joindre la somme de 20 francs et une ancienne étiquette à toute demande de changement d'adresse et un timbre pour la réponse pour toute demande de renseignements.

1) Rayer les mentions inutilisées.

ALEXANDRA DAVID-NEEL

L'INDE

HIER-AUJOURD'HUI-DEMAIN

L'auteur du *Voyage d'une Parisienne à Lhassa* connaît à fond l'Extrême-Orient. Elle a vu l'Inde non pas comme le voyageur qui passe, mais comme celui qui a les meilleures raisons de comprendre ce qu'il voit, ce qui évite à son livre tout caractère superficiel et impressionniste. L'indépendance récente de l'Inde, son intervention dans le conflit de Corée donnent à ce livre un caractère particulier d'actualité.

> *« Nul mieux que Madame David-Neel ne pouvait nous présenter aujourd'hui un tableau vivant et impartial d'un peuple encore trop ignoré.*
>
> *Ce livre est un témoignage et l'heure à laquelle il paraît ajoute encore à son intérêt. »*
>
> Les Nouvelles Littéraires.

avec 14 gravures hors-texte
in-8° soleil. . . . . 495 fr.

DU MÊME AUTEUR :

A L'OUEST BARBARE DE LA VASTE CHINE
AU PAYS DES BRIGANDS GENTILSHOMMES
MAGIE D'AMOUR ET MAGIE NOIRE
MYSTIQUES ET MAGICIENS DU THIBET
SOUS DES NUÉES D'ORAGE
VOYAGE D'UNE PARISIENNE A LHASSA

PLON

ESSAIS

ANDRÉ GIDE
DOSTOÏEVSKY

SIMONE WEIL
LA PESANTEUR ET LA GRÂCE
Préface de GUSTAVE THIBON
Grand Prix des Ambassadeurs 1950

ALDOUS HUXLEY
LA PHILOSOPHIE ÉTERNELLE
*
THÈMES ET VARIATIONS

KARL JASPERS
INTRODUCTION A LA PHILOSOPHIE

GEORGES POULET
ÉTUDES SUR LE TEMPS HUMAIN
Prix Sainte-Beuve

MORS ET VITA
Textes et Documents réunis par ROBERT ARON et JEAN-CLAUDE RENARD
Lettre d'un théologien à Gabriel Marcel avec une introduction de Gabriel MARCEL

PLON

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

ENRICO EMANUELLI

LA CONJURATION DES SENTIMENTS

Traduit de l'italien par L. BONALUMI

Ce roman est de ceux qui attestent la vitalité de la jeune littérature italienne dont l'apport dans le domaine du roman actuel s'affirme énergiquement, magistralement.

- MARCEL BRION -

In-16 — 285 fr.

Liberté de l'esprit

ANDRÉ MALRAUX
RAYMOND ARON
JAMES BURNHAM
ROGER CAILLOIS
WILLIAM FAULKNER
KARL JASPERS
PIERRE JEAN JOUVE
JULES MONNEROT
CHARLES MORGAN
ANDRÉ STIBIO
ARNOLD-J. TOYNBEE

ont collaboré aux derniers numéros de

Liberté de l'esprit

Cahiers mensuels

— Rédacteur en Chef : Claude Mauriac —

69, rue de l'Université — PARIS

LE NUMÉRO : 70 FRANCS

Abonnements : 1 an. { Union française : 650 fr.
Étranger : 1300 fr. — Étudiants : 400 fr.

C. C. P. PARIS 487 798

Liberté de l'esprit

15e mille.

ANOUILH

LA RÉPÉTITION OU L'AMOUR PUNI

Comédie en cinq actes

« *La pièce de M. Anouilh nous rend la "qualité" qui s'évanouissait : elle fait sonner du beau français.* »

Le Monde. Robert Kemp.

« *Un texte délicieux qu'on déplore de voir passer si vite et qu'on grille déjà de lire pour pouvoir enfin le savourer.* »

Le Figaro. J.-J. Gautier.

Un volume In-16 — 285 francs.

LA PALATINE

HENRI MASSIS

MAURRAS ET NOTRE TEMPS

" *Pour qui veut connaître les itinéraires idéologiques de trois générations françaises, Maurras et notre temps, est un livre capital, un livre-ferment.*

Les Nouvelles littéraires. Robert Kemp.

Tome I. In-16 . . . . 390 fr.
Tome II. In-16, (sous presse) . . . . 390 fr.

LA PALATINE

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

Jean
GIONO

NOÉ

Voici l'arche de Giono : sa maison, ses paysages familiers, ses secrets de laboratoire. C'est par ce livre que vous entrerez dans son intimité.

Maurice Nadeau a écrit dans Combat *que* Noé *était le plus beau livre de Giono.*

Un volume in-8° jésus
— 315 fr. —

Ernst
JUNGER

LA PAIX

Cette charte était celle que Ernst Junger — et le maréchal Rommel — voulaient imposer — contre Hitler — à l'Allemagne

Elle reste un document sur lequel peut-être l'Europe pourrait s'accorder.

Un volume in-16
— 210 fr. —

LTR

FEUX CROISÉS
AMES ET TERRES ÉTRANGÈRES

JAKOB WASSERMANN

ULRIQUE

Roman traduit de l'allemand par
BLAISE BRIOD

L'auteur de *L'Affaire Maurizius*, que Emil Ludwig tenait pour « le plus grand parmi les romanciers de son temps », nous apporte avec l'héroïne de son nouveau livre *Ulrique*, une figure désormais inoubliable du roman européen.

In-8° soleil. 600 fr.

●

L'AFFAIRE MAURIZIUS. Roman en deux volumes . . . . 600 fr.

Dans la même collection :

ERNST VON SALOMON

LES RÉPROUVÉS

Roman traduit de l'allemand par
ANDHRÉE VAILLANT et JEAN KUCKENBURG

La publication des *Réprouvés* en 1931 fit sensation, le succès en fut considérable. On sait que Ernst von Salomon fit partie des organisations du terrorisme qui ont ensanglanté la jeune République allemande entre 1920 et 1924. Témoignage capital, son livre est plus encore une œuvre d'une très grande qualité littéraire.

In-16. . . . 540 fr

PLON

LES CAHIERS
DU
COLONEL GIRARD
1766-1846

Publiés d'après le manuscrit original par

PAUL DESACHY

Petit paysan beauceron, engagé dans l'armée de l'ancien régime, devenu colonel sous l'Empire, Étienne-François Girard dans ces mémoires évoque toute l'épopée impériale d'un point de vue absolument nouveau. Il est loin de faire l'apologie de l'appareil meurtrier de la guerre, mais garde son bon sens et sa prudence paysanne et révèle ainsi la mentalité curieuse des grognards de la légende.

In-8° carré - 600 francs

« Le traitement que les Tsars infligeaient à la Pologne n'était que la préfiguration du sort que leurs successeurs méditent pour l'Europe ».

François Mauriac, *de l'Académie française.*

MARQUIS DE CUSTINE

LETTRES DE RUSSIE

Ces *Lettres* publiées après un long voyage de Custine en Russie, sous le titre de : *La Russie en 1839*, eurent un prodigieux retentissement en Europe et surtout en Russie, où on a cessé de les réimprimer. La traduction publiée à Moscou en 1930 est précédée d'une préface où il est dit que c'est « le livre le plus intelligent qui ait été écrit sur la Russie par un étranger ».

Introduction par Henri MASSIS

In-8° jésus - 450 francs

PLON

JACQUES POREL

FILS DE RÉJANE

Souvenirs

★

1895 - 1920

Ce livre est composé d'une manière originale, écrit presque sur le ton de la conversation : les souvenirs se lèvent, dirait-on, au courant de la plume, au hasard d'un séjour à Nice, à Évian, d'une rencontre, d'un dîner, d'une soirée, d'un spectacle. A des portraits d'illustres disparus se mêlent des propos tenus par des vivants d'aujourd'hui, et quels vivants le plus souvent ! C'est Yvonne de Bray, Jany Holt, Mme Colette, Schiaparelli ou bien Louis Aragon, François Périer, Jean-Paul Sartre. Les figures qui dominent ce livre, sont, évidemment, celles de Réjane et de Porel. Mais ayons garde d'oublier l'auteur, trop modeste, le seul de ses personnages pour lequel il soit sans indulgence. Ce n'est pas seulement « le fils de Réjane » qu'aiment en lui ses nombreux amis : c'est l'homme de cœur, l'homme cultivé, intelligent, qui dit trop volontiers qu'il est paresseux... Ce premier volume, celui de sa jeunesse, en précède un second, celui de sa maturiré.

In-16 avec 8 illustrations hors texte. . . . . 525 fr.

PLON

JEUNES ROMANCIERS

FRANÇOIS NOURISSIER

L'EAU GRISE

Roman

François Nourissier, dont *L'eau grise* est le premier livre (l'auteur a vingt-quatre ans) s'est penché avec une lucidité aiguë sur le drame silencieux des jeunes couples, dont l'union n'a pas — ou pas encore — trouvé une assise profonde, passé le temps de l'exaltation amoureuse.

Le sujet de ce roman — qui n'est pas sans rappeler parfois celui de *L'Épithalame* de Jacques Chardonne, de *l'Amour triste* de Bernard Pingaud — est fort vaste, et il faut souligner l'acuité de l'analyse psychologique qui le soutient d'un bout à l'autre, servie à son tour par une écriture très pure et très sûre, dépouillée mais sans aucune sécheresse. Il est permis, à propos de *L'Eau grise* de parler de classicisme : pour un premier livre, ce n'est pas un mince éloge.

Il y a de bons mariages, mais il n'y en a point de délicieux.

LA ROCHEFOUCAULD

In-16 . . . . . . 270 fr.

PLON

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
PÉRIODIQUES

LA TABLE RONDE

REVUE MENSUELLE

★

Rédaction et Administration :
8, RUE GARANCIÈRE — PARIS (6e)
Téléphone : DAN. 04-50

COMITÉ DE RÉDACTION

M. François MAURIAC,
MM. Gabriel MARCEL, Jean MISTLER, Thierry MAULNIER,
Charles ORENGO, Roland LAUDENBACH.
Secrétaire général : Jean LE MARCHAND.

★

TARIF DES ABONNEMENTS

France et Union française	Six mois. 930 fr. Un an . . 1 800 fr.		*Étranger. Union postale*	Six mois. 1 080 fr. Un an . . 2 100 fr.

★

A l'étranger les dépositaires généraux suivants se chargent de prendre les abonnements à la Revue " LA TABLE RONDE " dans la monnaie du pays.

ARGENTINE : Éditorial Victor Leru Calle Cangallo 2233, BUENOS AIRES.
Abonnement : contre valeur, en pesos du tarif étranger.

BELGIQUE : Agence et Messageries de la Presse, 14, 22, rue du Persil. BRUXELLES.
Abonnement de six mois, francs belges : 162; un an, francs belges : 297,50.

BRÉSIL : Intercambio Franco Brasileiro Ltd Caixa Postal 5728, SAO PAULO.
Abonnement de six mois, cruzeiros : 100; un an, cruzeiros : 200.

CANADA : Palatine limitée : 1460 avenue Union à MONTRÉAL.

CHILI : Librairie Française Estado 36 Casilla 43 D. SANTIAGO.
Abonnement : contre valeur, en pesos, du tarif étranger.

COSTA-RICA : Libreria Atenea, Apartado 147 — SAN JOSÉ.
Abonnement : 6 mois : Cr § 30. — 1 an : Cr § 57,50.

ÉGYPTE : Cité du Livre : 2, avenue Fouad Ier à ALEXANDRIE.
Abonnement de six mois, piastres : 90; un an, piastres : 175.

ÉTATS-UNIS : French and European Publications, Inc 610 Fifth Avenue. NEW-YORK 20, N. Y.
Abonnement de six mois : 2,60 $; un an : 5 $.

FINLANDE : Librairie Akateeminen Kirjakauppa à HELSINKI.
Abonnement de six mois, marks finlandais : 775; un an, marks finlandais : 1 410.

GRANDE-BRETAGNE : Anglo French Literary Services, 72, Charlotte Street LONDON W. 1.
Abonnement de six mois, shillings : 20; un an, shillings : 39.

HAITI : La Maison du Livre : 20, rue Roux à PORT-AU-PRINCE.
Abonnement de six mois, dollars : 3; un an, dollars : 5,75.

HOLLANDE Librairie Meulenhoff Beulingstraat 2-4, AMSTERDAM C.
Abonnement de six mois, florins : 12,95; un an florins : 25,20.

LIBAN : Librairie Antoine Naufal B. P. 656, BEYROUTH
Abonnement de six mois, livres libanaises : 10; un an, livres libanaises : 19.

NICARAGUA Librairie Rivas à RIVAS.
Abonnement de six mois, cordobas : 21; un an, cordobas : 40.

PORTUGAL : A Bibliofila : 102, Rua da Misericordia, LISBONNE
Abonnement de six mois, escudos : 80; un an escudos : 150.

SUÈDE : Librairie Fritzes, Fredsgatan, 2 à STOCKHOLM
Abonnement de six mois, couronnes suédoises : 17,10; un an, couronnes suédoises : 33,25.

SUISSE La Palatine, 6, rue de la Mairie à GENÈVE.
Abonnement de six mois, francs suisses : 13,15; un an, francs suisses : 24,80.

TURQUIE : Librairie Hachette, 469, Istiklal Caddesi-Beyoglu à ISTANBUL.
Abonnement de six mois, livres turques : 9; un an, livres turques 17 50.

La Revue ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Tous droits de reproduction réservés.

Pour l'utilisation des bons de l'UNESCO voir au dos du bulletin d'abonnement.

2 GRANDS ROMANS ALLEMANDS

STÉFAN ANDRES

LE CHEVALIER DE JUSTICE

traduit par

G. SELLIER - LECLERCQ

« ...Il est bon que ce soit avec ce livre que les lecteurs français prennent contact pour la première fois avec Stéfan Andres. »

MARCEL BRION,
(Le Monde).

« ...Sur le royaume de Dieu, le livre le plus profond, le plus original et de loin le plus réussi depuis qu'ont paru les ouvrages de **Graham Greene,** c'est Le Chevalier de Justice. »

MARCEL SCHNEIDER,
(La Table Ronde).

Un vol. in-8°. . . . . 480 fr.

•

ANNA SEGHERS

LES MORTS RESTENT JEUNES

traduit par

RAYMOND HENRY

Deux volumes in-8°
Tome I : Les Témoins. 630 fr.
Tome II : Les Incendiaires. . . . 690 fr.

Une fresque grandiose des destinées de l'Allemagne 1918 - 1945

aux ÉDITIONS ALBIN MICHEL

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

L'ANNÉE LITTÉRAIRE

Robert AMADOU	: ÉLOGE DE LA LACHETÉ
Georges ARNAUD	: LE VOYAGE DU MAUVAIS LARRON
Nigel BALCHIN	: MOI, CÉSAR BORGIA
BANINE	: RENCONTRES AVEC ERNST JÜNGER
Bernard BARBEY	: CHEVAUX ABANDONNÉS SUR LE CHAMP DE BATAILLE *Grand Prix du Roman de l'Académie française*
André BERRY	: SONGES D'UN PAÏEN MODERNE
Pierre BOULLE	: LE SACRILÈGE MALAIS
Gérard CAILLET	: LA GRANDE BALANÇOIRE
Laure CASSEAU	: J'AI CRÉÉ TOUTES LES FÊTES
J. B. CHERRIER	: HISTOIRE D'UNE BARBE
Louis CLAPPIER	: PLACE-FORTE KŒNIGSBERG
Jean-Louis CURTIS *Prix Goncourt 1947.*	: CHERS CORBEAUX
Émile DANOEN	: LA MAISON SOUFFLÉE AUX VENTS *Prix Populiste 1951*
Maurice DESCOTES	: L'ÉPREUVE
Maurice DESSELLE	: L'OISELEUSE
Maurice DRUON *Prix Goncourt 1948.*	: RENDEZ-VOUS AUX ENFERS
Raymond DUMAY	: MA ROUTE DE LANGUEDOC
Françoise d'EAUBONNE	: LE COMPLEXE DE DIANE
Bruno GAY-LUSSAC	: LA VILLE DORT
Louis GERMAIN	: MÉMOIRES D'UN INCENDIAIRE
Frédéric GRENDEL	: LA CÉRÉMONIE

1951

1951

Jan de HARTOG	: STELLA MARY
Phillippe-Jean HESSE	: SILENCE, ON RACONTE
Ernst JÜNGER	: JOURNAL (1941-1943)
Robert KANTERS - Gilbert SIGAUX	: VINGT ANS EN 1951
Joseph KESSEL	: LE PROCÈS DES ENFANTS PERDUS LA NAGAIKA
Armand LANOUX *Prix Populiste 1948.*	: CET AGE TROP TENDRE
René LAPORTE	: UN AIR DE JEUNESSE *Prix des Ambassadeurs 1951.*
Fernand LEQUENNE	: DES JUGES ET DES HOMMES
Georges LE SIDANER	: A LA VOLETTE
Françoise DES LIGNERIS	: BOUCHONS SUR L'EAU
Jean LUTIN	: MICHOU
Françoise MALLET	: LE REMPART DES BÉGUINES
Alfred MAX	: BLEU R. A. F.
Christian MÉGRET	: SOPHIE
Silvia MONFORT	: AIMER QUI VOUS AIMA
Michel MOURRE	: MALGRÉ LE BLASPHÈME
Gabriel POMERAND	: LE TESTAMENT D'UN ACQUITTÉ
Maurice PONS	: MÉTROBATE
Jacques ROBERT	: LA MACHINATION
Jacques ROBICHON	: LA MISE A MORT
Michel ROBIDA *Prix Fémina 1946.*	: LA BALLE ET LE LIÈVRE
Henriette SAINT AMANT	: CATHERINE ET MOI
Michel SARO	: NUDITÉ
Gilbert SIGAUX *Prix Interallié 1949.*	: FIN
Paul VIALAR *Prix Fémina 1939.*	: CINQ SETS

Chez JULLIARD

Collection "TRADUIT DE"
DIRIGÉE PAR MANÈS SPERBER

ARTHUR KOESTLER

LES HOMMES ONT SOIF

Roman traduit de l'anglais par Denise van Moppès

Les derniers jours de Paris

" Le nouveau et le meilleur roman d'Arthur Koestler depuis LE ZÉRO ET L'INFINI ".
Jean Blanzat (FIGARO LITTÉRAIRE)

HERMANN KASACK

LA VILLE AU-DELA DU FLEUVE

Roman traduit de l'allemand par Clara Malraux

Un document impitoyable sur l'Allemagne d'aujourd'hui.

Collection "LIBERTÉ DE L'ESPRIT"
DIRIGÉE PAR RAYMOND ARON

BERTRAM D. WOLFE

TROIS QUI FIRENT UNE RÉVOLUTION

LA JEUNESSE DE LÉNINE

LÉNINE ET TROTSKY

Traduits de l'anglais par René Guyonnet

Les deux premiers volumes de la célèbre trilogie que Bertram D. WOLFE a consacrée à LÉNINE, TROTSKY, STALINE.

Collection "C. L."

MICHEL DE SAINT-PIERRE

LA MER A BOIRE

Roman

Jeux d'amour et de combat

CALMANN-LÉVY

JACQUES BARGIS

SCANDALE DE CÉSAR

Un volume (12 × 19), 200 pages. . . . . 300 fr.

A travers César, c'est une attitude de l'homme que l'on étudie. On suit l'opération avec le plus vif intérêt.

André BOURIN. *(Les Nouvelles littéraires.)*

Un livre très attachant... Une sorte d'impertinence envers l'histoire allant de pair avec un souci de déférence envers la vérité historique.

Alfred BROCHARD. *(Le Peuple,* Bruxelles.)

Ce livre est un témoignage de notre vitalité. Il nous permet de constater qu'il existe actuellement chez nous un courant d'esprit encore plus « évolutionnaire » que celui de notre dix-huitième siècle.

Guy GILLY. *(Contacts.)*

Voilà un fier début et nous attendons avec impatience le second pavé dans la mare.

Jacques VIER. *(L'École.)*

Beaucoup d'humour et de malice au service d'une philosophie pénétrante.

Achille OUY. *(Le Mercure de France.)*

Livre de moraliste ironique et d'historien fécondant, pour notre plaisir, une école buissonnière.

Gaëtan SANVOISIN. *(Ce Matin - Le Pays.)*

Cette analyse remarquable, mais féroce, risque de provoquer un tollé général dans les rangs des lecteurs à l'aise dans leurs pantoufles.

(La Libre Belgique.)

Les qualités de conteur de M. Bargis sont grandes.

Louis BOMBET. *(Le Divan.)*

Que penserait César de ce « commentaire » imprévu de sa personne et de son œuvre à deux mille ans d'intervalle ? En serait-il scandalisé ou amusé ? Vous l'imaginerez vous-même en lisant cette aimable et spirituelle satire.

Albert CONSTANT. *(Le Petit Marocain.)*

ÉDITIONS BELLENAND
6, RUE GIT-LE-CŒUR, PARIS-VI^e^